

DE
L'EDUCATION
DES
ENFANS.

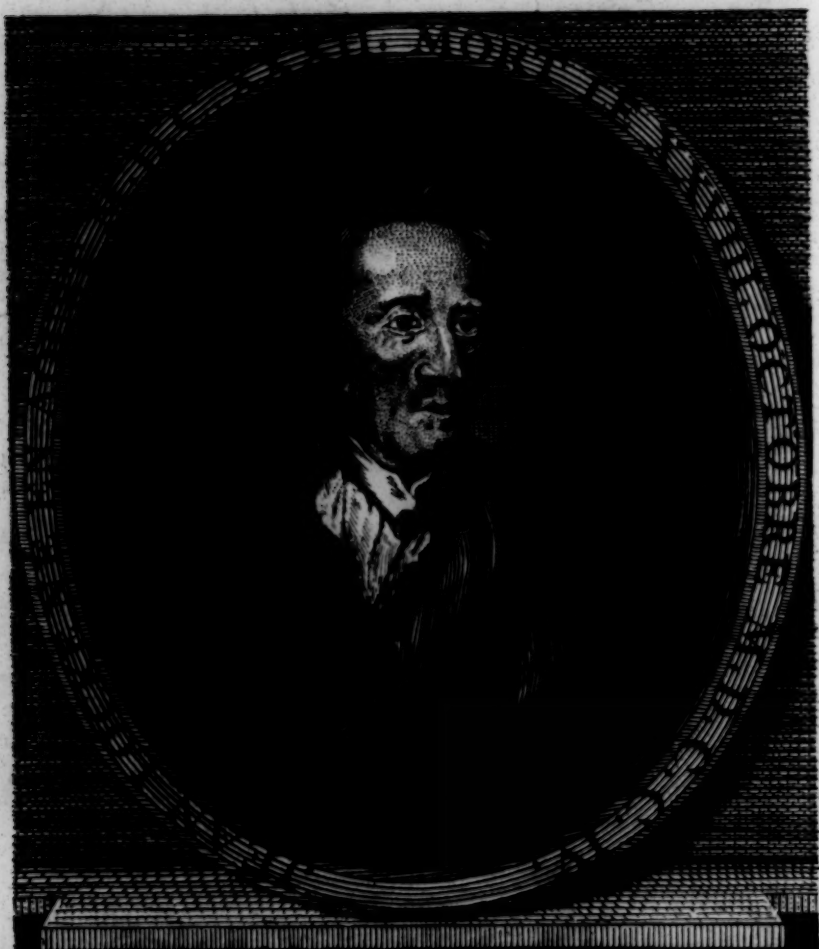
On trouve chez le même Libraire :

- Education corporelle des Enfans ; par
M. Desessarts , *in-12* , relié , 3 liv.
Des besoins de l'enfance & de l'édu-
cation des jeunes gens , *in-12* , re-
lié , 2 liv. 10 sols.
Instructions de Charles V à Philippe
II, son fils , *in-12* , relié , 2 liv. 10 s.
Avis sur les corps baleinés , par
M. Reiffert , *in-12* , relié. 1 l. 16 s.
Dangers des Corps à baleine , par
M. Bonnaud , *in-12* , rel. 1 liv. 16 s.
Causes de la dépopulation , par M. Jau-
bert , *en-12* , relié , 2 liv. 10 s.
Essai sur la santé des filles nubiles ;
par M. Venel , *in-12* , rel. 2 l. 10 s.
Précis de l'Histoire de France , à l'u-
sage des Enfans ; par M. Moustolon ,
in-12 , relié , 1 liv. 10 s.
Géographie Elémentaire , à l'usage
des Colleges ; par M. Robert , Géo-
graphe ordinaire du Roi , avec des
cartes , *in-12* , relié , 1 liv. 16 s.
Le Médecin des hommes ; par M. Gou-
lin , *in-12* , relié , 3 liv.
Le Médecin des Dames , par le même ,
in-12 , relié , 3 liv.

e:

par
liv.
lu-
re-
ols.
pe
of.
ar
6 f.
ar
6 f.
u-
f.
;
f.
u-
;
f.
e
-
s
.
.
.
.





*Par l'art délicat du Graveur
Tu vois ici de LOCKE la véritable Image;
Et par les soins du Traducteur
Les plus beaux traits de son Ouvrage.*

DE
L'ÉDUCATION
DES
ENFANS,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M. JEAN LOCKE,

Par M. COSTE, Membre de la Société
Royale de Londres.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée du Portrait de l'Auteur,

À laquelle on a joint la Méthode observée pour
l'Éducation des ENFANS DE FRANCE.

TOME PREMIER.

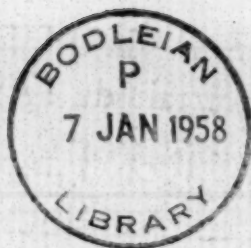


À LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez SERVIÈRE, Libraire, rue Saint-
Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXXIII.



A

MONSIEUR
DE LA MOTTE.

*JE ne sais ce que vous direz ,
MONSIEUR , de la résolution
que j'ai prise de mettre votre nom
à la tête de cet Ouvrage. Quoique
cette Edition soit beaucoup
moins imparfaite que les précédentes ,
je serois ridicule de vous l'offrir
dans la pensée de vous faire
un présent considérable. Vous me
connoissez trop bien pour me croire
capable d'une telle foiblesse. Bien
loin d'admirer ce que je fais , je suis
le premier à y découvrir des défauts ,
& s'il y a quelque chose de
passable dans mon style , je le dois
en grande partie aux sages conseils
de mes amis.*

Cette traduction en particulier
Tome I. A

a été redressée en plusieurs endroits sur vos idées; & je suis assuré qu'elle seroit encore plus correcte, si j'avois eu le bonheur de la retoucher auprès de vous. C'est pour vous remercier de vos avis, & pour rendre ma reconnoissance publique, que je vous dédie cet ouvrage.

Votre amitié vous inspire tous les jours pour moi des soins bien plus délicats, & d'une toute autre importance. Je me ferois un singulier plaisir de les étaler ici : mais dans un siècle comme celui-ci, qui dans le fond vaut peut-être autant sur le chapitre de l'amitié, que tous ceux qui l'ont précédé, je doute qu'on puisse se persuader « que vous m'aimez avec » autant de tendresse que vous faites ; que mes intérêts vous sont » aussi chers que les vôtres, & » qu'une longue absence, bien

E P I T R E. 3

*» loin de diminuer l'amitié que
 » vous avez pour moi , semble lui
 » donner tous les jours de nouvel-
 » les forces ». Dans l'esprit de
 bien des gens , tout cela passe-
 roit pour de vaines exagérations.
 Ce n'est pourtant qu'une foible
 peinture d'une amitié qui tire
 tout son feu d'elle-même , & qui ,
 par son zele & sa sincérité , est
 d'un prix si supérieur à tous les
 fruits qui m'en sont revenus , ou
 que j'en pourrois jamais recueil-
 lir , que je puis dire , sans la
 moindre ombre d'ingratitude , que
 tous ces fruits mis en comparai-
 son avec elle , ne méritent pas
 même d'être mis en ligne de
 compte. Je ne finirois point sur
 cet article , si je ne me souve-
 nois que le public doit voir
 cette lettre. Peu lui importe ,
 sans doute , de savoir que j'ai le
 bonheur de posséder un véritable*

4 E P I T R E.

*ami ; mais je crois que ceux qui
vous connoissent m'en estimeront
davantage.*

A Londres , ce 4 Avril
1721.

COSTE.

AVERTISSEMENT

S U R L A

CINQUIEME ÉDITION.

AYANT donné en 1733 une quatrieme édition de ce livre, beaucoup plus correcte non seulement que la seconde imprimée en 1708, mais aussi que la troisieme publiée en 1721, que j'avois pourtant revue avec tant de soin, que je m'étois imaginé que *si elle venoit à se réimprimer de mes jours, je n'y ferois aucun changement considérable*, je n'eus pas honte d'avouer que le respect que j'ai pour le public, m'ayant obligé à relire cette *troisieme édition* en sévere critique, j'y avois trouvé quantité de choses à

A iij

6 AVERTISSEMENT.

réformer. Une exacte revue de la quatrième édition m'a fait faire encore quelques corrections qui rendront cette *cinquième édition* moins imparfaite que les précédentes.

Comme les citations de *Montaigne* ont plu généralement à tous ceux qui ont lu ce livre en françois , j'ai conservé toutes celles qui ont paru dans la quatrième édition , mais sans en ajouter de nouvelles. Je fais que le style d'un si charmant écrivain est tout propre à déparer mon ouvrage qui , malgré tous mes soins , ne fera jamais qu'une foible copie d'un excellent original. Mais j'ai été bien-aïse d'obliger mes lecteurs par cette espèce de sacrifice. J'ai trouvé d'ailleurs que le plaisir de transcrire des pensées qui me paroïssent nouvelles par la manière naïve & originale dont

AVERTISSEMENT. 7

elles étoient exprimées , me dédommageoit un peu du dégoût de la traduction ; travail ennuyeux qui , tenant sans cesse l'esprit à la gêne , lui ôte insensiblement sa vivacité naturelle. C'étoit un vrai délassement pour moi ; & je n'ai pu résister à ce charme.

Mais avant que je quitte *Montaigne* , permettez-moi de faire une remarque à l'occasion d'un beau mot de *Socrate* qu'il nous cite dans son chapitre (*) *de l'institution des enfans*. On demandoit à *Socrate* , dit-il , d'où il étoit , il ne répondit pas d'*Athènes* , mais du monde. Lui qui avoit l'imagination plus pleine & plus étendue , embrassoit l'univers comme sa ville , jetoit ses connoissances , sa société & ses affections à tout le genre humain ; non pas comme

(*) *Essais* , liv. 1 , chap. 25.

8 AVERTISSEMENT.

nous qui ne regardons qu'à nos pieds. Cette affection universelle, qu'on appelle autrement *humanité*, mériterait, ce me semble, de faire un article à part dans l'éducation des enfans, parce que l'éducation ordinaire tend à inculquer des sentimens directement opposés à cette vertu. En Espagne, un jeune enfant fait mépriser les François & les Portugais dès qu'il commence à begayer; & en Portugal & en France les enfans ne tardent pas plus long tems à maltraiter les Espagnols. Cette coutume inhumaine a passé du continent dans les isles, où elle a été fort bien reçue; & en cela les enfans ne font qu'imiter leurs peres, car chaque peuple se fait une habitude de haïr ses voisins, & de regarder avec mépris tous les peuples qui parlent un autre langage ou

A V E R T I S S E M E N T. 9

qui s'habillent autrement que lui ; & presque par-tout la politique & la *religion* conspirent à entretenir & à fortifier ces beaux sentimens. Mais quoique dans les pays les plus civilisés , l'humanité soit fort peu connue par ses effets, elle est pourtant la base de toutes les vertus sociales , sans en excepter les plus chrétiennes ; & sans elle , ces vertus ne sont que de vains phantômes. Qu'est-ce , par exemple , que la justice , la bonté , la sincérité , la charité , si , renfermées dans un pays , & bornées par une montagne , une riviere ou un bras de mer , elles se permettent toutes sortes de duretés , d'injustices , de trahisons & de fourberies à l'égard des hommes qui vivent au-delà de ces limites ? On fait d'ailleurs que l'humanité seroit sur-tout nécessaire aux peu-

10 AVERTISSEMENT.

ples les plus puissans, qui par cela même sont continuellement exposés à la tentation d'en violer les devoirs. Combien préviendrait-elle de guerres visiblement injustes, de perfidies effrontées dans le commerce, & d'animosités mal fondées qui privent les peuples de plusieurs secours réciproques ! C'est donc une vertu qu'on devroit recommander expressément aux enfans, & qu'il faudroit tâcher de leur rendre naturelle, d'aussi bonne heure, & avec autant de soin, qu'on leur inspire communément la passion contraire. Rien ne seroit plus propre à leur donner de grandes vues, & à leur remplir le cœur de sentimens de douceur & d'équité, que la considération de ce qu'ils doivent à tous les peuples de la terre, dont Dieu est le pere, & qu'il prend également

AVERTISSEMENT. II

sous sa protection. Je laisse à penser quelle morale & quelle politique on pourroit élever sur de si beaux fondemens.

Il me reste à publier ici que la seconde édition françoise de cet ouvrage, imprimée à Amsterdam en 1708, a été réimprimée à Paris en 1711, avec une approbation très-honorable à M. LOCKE. M. l'Abbé de Tilladet y dit en propres termes, que *comme l'ouvrage de M. Locke est excellent, & que pour cette raison il seroit à souhaiter qu'il fût entre les mains de tout le monde, on n'en sauroit trop réitérer & multiplier l'impression.* Par ce compliment, on ne fait que rendre justice à M. Locke. Le compliment ne laisse pourtant pas d'avoir son mérite.

Mais en parlant de cette édition de Paris, la reconnoissance ne me permet pas d'oublier

12 AVERTISSEMENT.

qu'on m'y a fait grace d'une manière très-polie, en mettant dans l'*errata* plusieurs fautes de langage qui m'étoient échappées, & dont apparemment la plupart se trouveroient encore dans cet ouvrage, si la personne qui a pris soin de l'édition de Paris, n'eût eu la bonté de les indiquer.

A Londres, le 5 Juillet 1743.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

En 1695 je donnai au public une traduction françoise de ce livre , sur la premiere édition que M. LOCKE en avoit publiée en anglois en 1693. Dans la suite l'auteur y fit plusieurs additions ; & enfin depuis sa mort , il en a paru une cinquieme édition plus complete que les précédentes. C'est sur celle-ci qu'est faite la traduction que je publie présentement.

Comme on trouve dans toutes les éditions angloises une épître dédicatoire de M. LOCKE, adressée à un de ses amis (Edouard Clarke), je la mettrai encore ici, parce qu'elle est pleine de réflexions solides sur la nécessité de bien élever les enfans.

CES pensées sur l'éducation des enfans , dit-il d'abord à son ami, vous appartiennent de droit. Il y a déjà plu-

siècles années que je les ai mises en écrit pour l'amour de vous ; & ce livre que je donne maintenant au public , ne contient autre chose que ce que je vous ai déjà écrit en plusieurs lettres. Ce sont les mêmes pensées sans aucun changement considérable , exprimées de la même manière , & presque dans le même ordre. De sorte que les lecteurs reconnoîtront sans peine à la simplicité du style , qui n'est que de conversation , que ce sont ici plutôt des entretiens familiers entre deux amis , qu'un discours destiné pour le public.

La plupart des auteurs n'osant avouer qu'ils ont été portés de leur propre mouvement à se produire , alleguent l'importunité de leurs amis pour excuser cette démangeaison. Pour moi , je ne suis point dans ce cas ; car , comme vous savez , je puis dire avec vérité que si quelques personnes qui avoient entendu parler de ce que j'avois écrit sur la manière d'élever les enfans , n'eussent témoigné desirer avec empressement de lire mes cahiers , & après cela de les voir publics , ils auroient toujours resté dans l'obscur-

DU TRADUCTEUR, 15

rité du cabinet. Mais ces personnes-là pour qui j'ai une extrême déférence, m'ayant dit qu'elles étoient persuadées que mes réflexions pourroient être de quelque usage si elles étoient publiques, je me laisserai toucher à cette raison, laquelle aura toujours beaucoup de pouvoir sur mon esprit, car je crois que chaque homme en particulier est indispensablement obligé de rendre à sa patrie tous les services dont il est capable; & je ne vois pas quelle différence il y a entre les animaux brutes, & celui qui passe sa vie sans songer en aucune manière à remplir cette obligation. L'éducation des enfans est une chose si importante, & le secret de les bien élever est d'une utilité si générale, que si j'étois aussi capable de traiter cette matiere que je le fouhaiterois, je n'aurois pas besoin d'être pressé ou importuné par qui que ce soit, pour me résoudre à le faire. Cependant le peu de mérite de cet ouvrage, & une juste crainte qu'il ne soit mal reçu, ne m'empêcheroient pas de le donner tel qu'il est, puisqu'on demande seulement que j'en fasse part au public. Quelque petit que soit ce présent, je n'ai pas honte

de le lui offrir. Et j'ose me flatter que tout le monde ne perdra pas son temps à la lecture de cet ouvrage, si d'autres personnes du caractère de ceux qui l'ont approuvé en manuscrit, viennent à juger qu'il n'étoit pas indigne de voir le jour.

Depuis peu j'ai été consulté sur la maniere d'élever les enfans par tant de personnes qui m'ont avoué ingénument qu'elles ne savoient comment s'y prendre; & l'on se plaint si généralement de la prompte corruption de la jeunesse, qu'on ne sauroit blâmer ceux qui mettent à la model'examen de cette matiere, & qui en écrivent quelque chose, quand ce ne seroit que pour exciter les autres à l'approfondir davantage, ou à les redresser s'ils se trompent. Car il n'y a guere de méprises pour lesquelles il faille avoir moins d'indulgence que pour celles qui concernent l'éducation des enfans. Elles sont d'une si dangereuse conséquence, que sans un prompt remede, elles font des impressions ineffaçables, & qui se répandent sur tout le reste de la vie.

Pour moi, je suis si peu entêté des choses que j'avance dans cet ouvrage,

DU TRADUCTEUR. 17

que je ne serois nullement fâché que des personnes plus capables de traiter cette matiere, voulussent composer, à l'usage de notre noblesse *angloise*, un traité complet sur l'éducation, dans lequel elles corrigeassent les fautes où je puis être tombé; car je souhaite avec beaucoup plus de passion que nos jeunes gens de qualité apprennent les moyens les plus propres à se former aux bonnes choses (ce que tout le monde doit avoir à cœur), que de voir qu'on approuve les sentimens que j'ai sur cette matiere. Quoi qu'il en soit, vous pourrez toujours me rendre ce témoignage, que la méthode que je propose dans ce livre, a eu un succès extraordinaire dans la personne du fils d'un gentilhomme de notre connoissance. Je ne veux pas dire par-là que le bon tempérament de ce jeune homme n'y ait beaucoup contribué; mais ce que j'ose assurer, c'est que vous êtes convaincu aussi-bien que ses parens, qu'en suivant la méthode qu'on emploie ordinairement pour instruire les enfans, on ne seroit pas venu à bout de celui-ci, qu'on n'auroit pu lui inspirer de l'amour pour les livres & pour la

science, ni l'engager à desirer, comme il fait, d'apprendre plus de choses, que ceux qui sont auprès de lui ne jugent à propos de lui enseigner.

Mais mon dessein n'est pas de vous donner une haute idée de mon ouvrage, car je fais déjà le jugement que vous en faites. Je ne veux pas non plus le faire valoir dans l'esprit des autres hommes par la considération de l'opinion favorable que vous en avez. Comme la bonne éducation des enfans est une des choses auxquelles les parens sont le plus fortement engagés & par devoir & par intérêt, & que le bonheur & la prospérité d'une nation en dépendent extrêmement, je souhaiterois que chacun prît à cœur cette affaire & qu'après avoir examiné & distingué soigneusement la part que le caprice, la coutume ou la raison y peuvent avoir, on s'appliquât à mettre en usage la méthode qui dans les différentes conditions des hommes, seroit la plus facile, la plus courte & la plus propre pour en faire des gens vertueux, utiles à la société & habiles, chacun dans sa profession. Mais on devroit sur tout prendre soin de l'éducation des jeunes

DU TRADUCTEUR. 19

gens de bonne maison , car si les personnes de ce rang sont une fois bien élevées , elles mettront bientôt tout le reste dans l'ordre. Voilà ce qui m'a engagé à composer ce petit ouvrage.

Il seroit inutile d'ajouter de nouvelles réflexions à celles de M. Locke , pour montrer qu'il est d'une absolue nécessité de bien élever les enfans ; & que c'est une affaire fort delicate. Tout homme qui pense en est parfaitement convaincu.

Je ne m'étendrai pas non plus à faire voir en détail , que cet ouvrage est fort propre à diriger ceux qui s'appliquent à l'éducation des enfans ; que la plupart des maximes qu'on y étale n'ont rien de trop abstrait ; qu'elles sont claires , exactes & faciles à pratiquer. L'estime où est le livre de M. Locke depuis qu'il est public , & l'usage qu'on a déjà fait des regles qu'il y propose , me dispensent de ce travail.

Après avoir remarqué dans la préface qui est au-devant de la premiere édition françoise , que M. Locke confirme quelquefois ses pensées par des exemples familiers , j'ajouterai que presque tout ce qu'il a avancé dans cet ouvrage , pourroit être aisément justifié par des

expériences incontestables. Je donnerai pour exemple ce que M. Locke dit (1) contre la coutume établie dans presque tous les pays de l'Europe, de donner des habits trop étroits aux enfans. Il prouve par de bonnes raisons, que c'est le vrai moyen de leur gâter la taille ; & c'est ce que l'expérience confirme nettement. Car dans les endroits où l'on s'est avisé de suivre une pratique toute contraire, les enfans ont la taille très-bien faite, comme il paroît par l'exemple des Siamois qu'on n'emmaillotte point dans leur enfance ; & qui ont tous le corps bien fait. C'est M. de la Loubere qui nous apprend cette particularité dans sa relation du royaume de Siam. Je répéterai encore ici ses paroles qui semblent n'avoir été écrites que pour appuyer le sentiment de M. Locke sur cet article. Les Siamois, dit-il (2), ont le corps bien fait, ce que j'attribue principalement à ce qu'on ne les emmaillotte pas dans leur enfance. Les soins que nous prenons de former la taille de nos enfans, ne

(1) §. XII, page 20.

(2) *Du royaume de Siam*, tome I, p. 80 de l'édition de Hollande,

DU TRADUCTEUR. 21

sont pas toujours si heureux, que la liberté qu'ils laissent à la nature d'achever les leurs. On peut joindre à cet exemple celui des Lacédémoniens, le plus illustre & le plus sage peuple de l'ancienne Grece ; car ils n'emmaillotoient pas non plus leurs enfans. Les nourrices de Lacédémone, dit Plutarque (1) dans la vie de Lycurgue, élevoient les enfans avec une adresse & une application toute particuliere, sans les envelopper de langes ; & par ce moyen, ajoute-t-il, elles les rendoient plus dispos de leurs membres, mieux formés, & de plus belle & gentille corpulence, pour me servir des termes d'Amyot.

L'un des endroits de cet ouvrage qui a fait le plus de peine aux lecteurs, c'est celui où M. Locke prétend qu'on devoit en toute saison laver, tous les jours, les pieds des enfans dans l'eau froide. Bien des gens se récrierent d'abord contre une pratique qui leur paroissoit avoir

(1) Ἡν δὲ περὶ τροφῆς ἐπιμέλεια τις μετὰ τέχνης, ὥς ἂν σπαράλλον ἐκρεφάσκει τὰ βρέφη τοῖς μέλεσιν καὶ τοῖς εἶδε ἰν' ἐλευθέρια ποιοῖν. In Lycurgo, pag. 49. Edit. Aubrianæ Francofurti.

*de si dangereuses consequences. M. Locke en fut averti ; & prit soin dans la suite de confirmer les raisons sur quoi il fondeoit cet usage , par des exemples qui font voir clairement , que les enfans ne sont exposés par-là à aucun danger. Mais parce que les hommes ont de la peine à se defaire de tout préjugé qui a été comme consacré par un long usage , je crois qu'il ne sera pas inutile d'ajouter à tous les exemples compilés par M. Locke, celui des peuples du Perou. Il est pris de l'histoire des Yncas , par Garcilasso de la Vega. Les peuples du Pérou , dit cet historien * élevoient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur étoit possible : ce qui s'observoit indifféremment en la personne des Yncas & de leurs sujets , riches ou pauvres. D'abord que l'enfant étoit venu au monde , ils le lavotent d'eau froide , l'enveloppoient ainsi dans ses langes ; ce qu'ils continuoient tous les matins : après avoir laissé la plupart du temps cette eau au ferein. Si la mere vouloit caresser extraordinairement son enfant , elle*

* Tome 1, liv. 4, ch. 12, pag. 361 de l'Edit. d'Amsterdam, 1704.

DU TRADUCTEUR. 23

prenoit de l'eau dans sa bouche, & lui en jetoit par-tout le corps, excepté sur le sommet de la tête, où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces peuples ce qui les obligeoit à cela, ils répondoient qu'ils le faisoient à dessein, pour accoutumer les enfans au froid & à la fatigue, & pour leur fortifier les membres. *Si après cela des personnes capables d'entendre raison, persistent à croire qu'il est dangereux de laver chaque jour les pieds des enfans dans l'eau froide, il seroit inutile d'entasser de nouveaux exemples pour leur ôter cette pensée.*

Bien des gens pourront s'imaginer, après avoir lu la lettre que j'ai insérée dans cette préface, que cet ouvrage ayant été principalement composé pour de jeunes gentilshommes, & étant d'ailleurs plein de choses qui se rapportent au goût & aux manières de la nation angloise, il ne doit être ni d'un usage fort général, ni fort utile autre part qu'en Angleterre. C'est une objection que je proposai moi-même la première fois que je publiai ce livre en françois : & quoiqu'elle ne puisse plus faire de la peine qu'à ceux qui ne l'ont jamais lu, je transf-

crirai encore ici en leur faveur la réponse que j'y fis alors.

« Il est certain que cet ouvrage a
 » été particulièrement destiné à l'édu-
 » cation des gentilshommes : mais cela
 » n'empêche pas qu'il ne puisse servir
 » aussi à l'éducation de toutes sortes
 » d'enfans, de quelque condition qu'ils
 » soient : car si vous exceptez ce que
 » l'auteur dit des exercices que doit
 » apprendre un jeune gentilhomme,
 » presque toutes les regles qu'il donne,
 » sont universelles. Je pourrois ajouter
 » que le mot de *gentilhomme* signifie
 » autre chose en françois qu'en an-
 » glois. Au lieu qu'en *France* on ap-
 » pelle gentilshommes tous ceux qui
 » sont nobles d'extraction, en *Angle-*
 » *terre* on ne compte parmi les nobles
 » que les pairs du royaume, qui sont
 » les *ducs*, les *marquis*, les *comtes*,
 » les *vicomtes* & les *barons*, & l'on
 » met dans le tiers-état tous ceux qui
 » sont au-dessous de la qualité de ba-
 » ron, auxquels on donne le titre de
 » *gentilhomme* *, quand ils ne sont ni

* En anglois *gentlemen*,

» *fermiers*,

DU TRADUCTEUR. 25

» fermiers , ni artisans ; de sorte qu'en
» *Angleterre* on appelle *gentilshom-*
» *mes* les personnes que nous nom-
» mons en *France*, des gens de bonne
» maison , de bons bourgeois , &c.
» D'où il est aisé de conclure , que ce
» traité de l'éducation ayant été fait
» proprement pour les gentilshommes ,
» à prendre ce mot dans le sens qu'on
» lui donne en anglois , il doit être
» d'un usage fort général.

» Quant à ce qu'on pourroit dire,
» que l'auteur a accommodé ses ré-
» flexions au goût & aux manieres de
» son pays, cela est indubitable : mais
» il ne s'ensuit nullement de là que son
» ouvrage ne soit bon que pour les
» *Anglois*. En effet on n'y trouve
» guere de choses qui ne soient à l'u-
» sage des autres nations, ou du moins
» qu'on ne puisse y réduire sans beau-
» coup de peine. Ainsi , lorsque l'au-
» teur fait voir qu'un gentilhomme
» *anglois* * doit apprendre le droit
» reçu en *Angleterre*, il est visible qu'un
» *François* est obligé par les mêmes
» raisons , à s'instruire des loix qu'on

* §. 192 , page 465.

» observe en *France* ; un *Hollandois* ;
» du droit établi en *Hollande*, &c.
» De même lorsqu'il dit qu'en *An-*
» *gleterre* on doit enseigner de bonne
» heure le françois aux enfans , afin
» qu'ils puissent apprendre à le bien
» prononcer , cet avis s'adresse en
» même temps aux *Allemands* , aux
» *Flamands* , & à presque tous les peu-
» ples de l'*Europe*. Pour les *François*
» que cela ne regarde point , ils peu-
» vent par la même raison faire ap-
» prendre de bonne heure à leurs en-
» fans l'*italien* ou l'*espagnol* ; ou plu-
» tôt ils les devroient appliquer dès
» leur premiere jeunesse , à l'étude de
» la langue françoise , car rien n'est
» plus beau ni plus nécessaire que de
» bien parler & de bien écrire en sa
» propre langue. Mais c'est à quoi
» l'on ne parviendra jamais , si l'on
» n'en fait une étude particuliere ,
» comme avoient fort bien compris
» les *Grecs* & les *Romains* , qui en-
» voyoient leurs enfans dans les
» écoles publiques pour y apprendre
» leur langue maternelle , en quoi
» ils devroient être imités non seule-
» ment par les *François* , mais par

DU TRADUCTEUR. 27

» toutes les nations du monde qui
» ont quelque politesse ».

Il me reste à dire un mot de cette nouvelle édition. Elle est enrichie de toutes les additions que l'auteur a faites à différentes reprises, & qui ont grossi son ouvrage de plus d'un tiers. Ces additions sont, ou de nouvelles pensées sur des choses qui avoient été traitées avec moins d'exactitude, ou des articles tout nouveaux qui méritoient d'avoir place dans ce livre. Il faut mettre dans ce rang tout ce que l'auteur dit sur la nécessité de faire étudier aux enfans leur langue maternelle, préférablement à toute autre. Il avoit entièrement négligé ce point dans la première édition, mais je l'avois touché en passant dans ma préface, comme on peut voir par le passage que je viens de citer; & je prendrai la liberté d'ajouter ici que tout ce qu'il faut faire pour se perfectionner dans la connoissance de sa langue maternelle, peut être réduit à ces trois choses, à fréquenter des personnes qui parlent bien, à lire des livres bien écrits, & à s'exercer soi-même à écrire. L'expérience montre visiblement que ce n'est qu'à proportion de l'usage qu'on fait de ces trois moyens,

qu'on parvient à bien entendre sa langue. Je sais bien qu'on voit tous les jours des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sans lire, ni écrire, ont acquis la facilité de s'exprimer avec beaucoup de vivacité, de justesse & d'agrément. Mais si l'on y prend garde, on trouvera que ces mêmes personnes n'ont appris à bien parler, qu'à force de converser avec des hommes ou des femmes qui ont appris leur langue par les trois secours que je viens de marquer. Aussi est-il aisé de s'apercevoir que, pour l'ordinaire, leur talent est borné à certaines matieres qui font le sujet le plus commun de ces sortes de conversations. Hors de là, leur discours est languissant, sec & embrouillé, sans compter que des paroles qui sortent d'une belle bouche, qui sont prononcées avec grace & d'un ton agréable, passent souvent pour excellentes, quoiqu'au fond elles soient peu exactes & assez mal rangées.

Un autre avantage de cette seconde édition, c'est que ce qui avoit déjà paru en françois a été retouché avec beaucoup de soin. Outre plusieurs fautes de style, j'ai corrigé quelques endroits, où je n'avois pas bien pris la pensée de l'auteur. Je n'ai jamais si bien compris la difficulté qu'il y a à rendre exactement de l'anglois

DU TRADUCTEUR. 29

en françois , qu'en remaniant cet ouvrage. Le style de M. Locke , quoique moins figuré que celui de plusieurs auteurs de sa nation , l'est pourtant assez pour mettre souvent à la torture un traducteur françois , qui , pour s'accommoder au génie de sa langue , est obligé de s'exprimer plus simplement. Car la langue françoise n'aime pas trop les figures , & sur-tout celles qui sont hardies & tirées de fort loin. Elle se plaît beaucoup plus à exprimer les choses naturellement & sans détour , ce qui fait , à mon avis , qu'elle est plus correcte & plus exacte dans ses peintures , que la plupart des autres langues.

M. Locke m'a jeté dans un nouvel embarras par plusieurs petites additions insérées en divers endroits de son ouvrage. Ces nouvelles périodes m'ont souvent obligé à refondre des pages toutes entières ; & parce qu'en général les additions dont ce livre a été grossi à diverses reprises , en ont un peu gâté l'économie , & y ont introduit quelques répétitions inutiles , je me suis servi de tous les adoucissmens dont j'ai pu m'aviser pour cacher ce double défaut , dont il restera toujours des traces très-sensibles , jusqu'à ce qu'on veuille prendre la peine de dégager l'ou-

30 P R E F A C E, &c.

yrage de certaines réflexions que M. Locke nous retrace de temps en temps sans aucune nécessité apparente. En qualité de traducteur, je ne pouvois me charger avec bienséance d'une pareille entreprise :

Maneat nostris ea cura nepotes.

Enfin, pour rendre la lecture de ce livre plus utile, je l'ai divisé en autant de sections qu'il contient de matieres différentes.

Du reste quelque liberté que j'aie prise dans cette traduction, je me suis toujours souvenu de ne pas mêler mes pensées à celles de l'auteur. Mais ayant trouvé dans Montaigne plusieurs pensées qui ont un merveilleux rapport avec celles de M. Locke, je me suis fait un plaisir d'en citer une partie. C'est une bordure qui pourra delasser agréablement le lecteur. Le tour vif & original qui manque à ma traduction, il le trouvera toujours dans Montaigne. Si je n'eusse craint de trop grossir ce volume, je l'aurois orné de quantité d'autres pensées de cet auteur, peu différentes de celles de M. Locke, car il n'y a guere de choses concernant l'éducation des enfans que Montaigne n'ait touchées dans ses essais. Comme cette matiere lui tient au cœur, il y revient à tout propos.



DE
L'ÉDUCATION
DES ENFANS.

§. PREMIER.

*Combien il est important de bien élever
les enfans.*

LE bonheur dont on peut jouir dans ce monde, se réduit (1) à avoir l'esprit bien réglé, & le corps en bonne disposition. Ces deux avantages renferment tous les autres, & l'on peut dire que celui qui les possède tous deux, n'a pas grand'chose à desirer : au lieu que celui qui est privé de l'un ou de l'autre, n'est guere plus heureux, de

(1) *Mens sana in corpore sano.* Juvenal, Sat. X, v. 356.

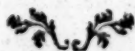
32 DE L'ÉDUCATION

quelque avantage qu'il puisse jouir d'ailleurs. La principale cause de la félicité ou de la misère des hommes, vient d'eux-mêmes. Celui qui n'a pas l'esprit droit, ne trouvera jamais le véritable chemin du bonheur : & celui dont le corps est foible & mal-sain, n'y sauroit faire de grands progrès. J'avoue qu'il y a des gens dont le corps & l'esprit sont naturellement si vigoureux & en si bon état, qu'ils n'ont pas grand besoin du secours d'autrui. Dès le berceau, pour ainsi dire, ils sont portés par la force de leur bon naturel à tout ce qui est excellent, & se trouvent propres à exécuter les entreprises les plus extraordinaires, par le privilege que leur donne une heureuse naissance. Mais les exemples en sont rares, & je crois pouvoir assurer, que de cent personnes il y en a quatre-vingt-dix qui sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou inutiles à la société, par l'éducation qu'ils ont reçue. C'est de là que vient la grande différence des hommes. Les moindres & les plus insensibles impressions que nous prenons dès notre tendre enfance, ont des conséquences très-importantes &

d'une longue durée. Il en est de ces premières impressions comme d'une rivière dont on peut, sans beaucoup de peine, détourner l'eau en divers canaux par des routes tout-à-fait contraires; de sorte que par la direction insensible que l'eau reçoit au commencement de sa source, elle prend différens cours, & arrive enfin dans des lieux fort éloignés les uns des autres. C'est, je pense, avec la même facilité qu'on peut tourner l'esprit des enfans du côté qu'on veut.

§. I I.

Mais quoique l'*esprit* soit la plus considérable partie de l'homme, & qu'on doive s'attacher principalement à le bien régler, il ne faut pourtant pas négliger entièrement le *corps*, à cause de l'étroite liaison qu'il y a entr'eux.



SECTION PREMIERE.

DE LA SANTÉ. *Précautions nécessaires pour la conserver aux enfans.*

§. III.

DANS le dessein que j'ai de donner quelques avis sur l'éducation des enfans, je vais commencer par examiner ce qui regarde la *santé du corps*, tant parce que c'est un point dont vous pourriez attendre de moi la discussion plutôt que d'aucun autre, vu l'étude à laquelle on présume que je me suis attaché avec une particuliere application (1), qu'à

(1) Quoique M. Locke n'eût jamais pratiqué la médecine, il en avoit fait une étude particuliere, & avec tant de succès, que le fameux docteur Sydenham se glorifie de l'approbation que M. Locke avoit donnée à sa méthode de traiter les maladies, qui, dit-il, l'avoit examinée avec la dernière précision; *quicquid methodum intimius per omnia perspexerat.* Vid. epist. dedicat. Operum TH. SYDENHAM, pag. 7 & 8. *Lypsiæ*, 1695.

cause que j'aurai bientôt dépêché cet article qui se réduit à peu de chose, si je ne me trompe.

§. I V.

De la santé du corps.

Quela santé soit nécessaire à l'homme pour le bien de ses affaires, & pour son propre bonheur; qu'une constitution vigoureuse & endurcie au travail & à la peine, soit utile à une personne qui veut faire quelque figure dans ce monde, la chose est visible, & n'a pas besoin de preuve.

§. V.

En parlant ici de la *santé*, mon dessein n'est pas de vous entretenir de la manière dont un médecin doit traiter un enfant malade, ou valétudinaire, mais seulement de marquer ce que les parens doivent faire sans le secours de la médecine, pour *conserver & augmenter la santé de leurs enfans*, ou du moins pour leur faire une constitution qui ne soit point sujette à des *maladies*. Et je ne fais si ce que j'ai à dire sur ce sujet ne pourroit point être

36 DE L'ÉDUCATION

renfermé dans cette courte maxime : *que les gens de qualité devroient traiter leurs enfans comme les bons paysans traitent les leurs.* Mais parce que les meres pourroient trouver cela un peu trop rude , & les peres un peu trop court, j'expliquerai ma pensée d'une manière un peu plus distincte , après avoir donné pour regle générale & assurée , *qu'on gâte la constitution de la plupart des enfans par trop d'indulgence & de tendresse.* Cet avis regarde sur-tout les femmes.

§. V I.

Il ne faut pas donner aux enfans des habits trop pesans.

La premiere chose à quoi l'on doit prendre garde , c'est *que les enfans ne soient point vêtus, ou couverts trop chaudement, en hiver ou en été.* En venant au monde, nous n'avons pas le visage moins tendre qu'aucune autre partie du corps. Ce n'est que l'accoutumance qui l'endurcit, & le rend plus propre à supporter le froid. Sur quoi l'on rapporte une réponse fort juste qu'un philosophe scy-

the fit autrefois à un *athénien* *. Comme ce dernier s'étonnoit de le voir aller nud au milieu de la glace & de la neige : & vous, lui dit ce Philosophe, comment pouvez-vous souffrir que votre visage soit exposé à l'air durant la rigueur de l'hiver ? Mon visage est fait à cela, dit l'athénien. Imaginez - vous donc, repliqua aussi-tôt le scythe, que je suis tout visage. En effet nos corps peuvent endurer tout ce à quoi ils sont accoutumés de bonne heure.

Je trouve un exemple bien propre à confirmer cette vérité dans une agréable relation qui vient de paroître sous le titre de *nouveau voyage du levant*. Quoiqu'il regarde l'excès opposé à celui dont nous parlons, je veux dire une extrême chaleur, il sert également à faire voir quelle est la force de la coutume. *Les chaleurs*, dit l'auteur ** de ce voyage, *sont plus violentes dans l'isle de Malthe, qu'en aucun lieu de l'Europe : elles passent celles de Rome. C'est un étouffement d'autant plus insupportable*

* Anacharsis.

** Pages 550-675.

que rarement on est rafraîchi du vent. Aussi tous les paysans sont noirs comme des égyptiens. Au reste ils ne se soucient nullement du soleil, la plus brûlante chaleur n'étant pas capable de les faire rentrer dans leur maison, ni de leur faire cesser le travail : ce qui m'a fait reconnoître que la nature se peut faire à bien des choses qui paroissent impossibles, pourvu qu'on s'y habitue dès l'enfance : & c'est ce que font les maltois qui endureissent le corps de leurs enfans à la chaleur, en les faisant aller tout nus, sans chemise, ni caleçons, ni bonnet, depuis la mammelle jusqu'à l'âge de dix ans.

Je vous conseille donc de ne pas prendre beaucoup de précaution pour mettre vos enfans à couvert du froid de notre climat. Il y a bien des gens en Angleterre qui portent en hiver (1) les mêmes habits qu'en été, sans en souffrir aucun inconvénient, ni être plus sensibles au froid que les autres

(1) C'est ce que faisoit constamment le célèbre chevalier Newton, comme il me l'a dit lui-même quelques années avant sa mort.

hommes. Cependant si les meres veulent absolument avoir quelque égard pour le temps qu'il gele où qu'il neige , de crainte que si leurs enfans n'étoient alors un peu plus vêtus qu'à l'ordinaire , ils n'en fussent incommodés , & si les peres n'osent se dispenser de la même précaution de peur d'être blâmés , qu'ils prennent garde au moins de ne pas donner à leurs enfans des habits trop chauds , & qu'ils se souviennent , entr'autres choses , que puisque la nature a pris soin de nous couvrir si bien la tête de cheveux , & de l'endurcir dans un ou deux ans, qu'un enfant peut aller de jour en plein air sans avoir la tête couverte, *il vaut mieux que les enfans couchent aussi la nuit sans bonnet* : car il n'y a rien qui cause plus de maux de tête, de rhumes, de catarres , de toux & telles autres incommodités que de se tenir la tête chaude.

§. VII.

Ce que je viens de dire , regarde directement & précisément les garçons , parce que dans ce discours j'ai sur-tout en vue de montrer com-

40 DE L'EDUCATION

ment un garçon de bonne-maison doit être élevé dès son enfance, ce qui ne sauroit convenir si précisément à l'éducation des *filles*. Il sera d'ailleurs assez facile de distinguer en quoi la différence du sexe exige des soins différens.

§. V I I I.

On doit accoutumer les pieds des enfans au froid.

Je dis, en second lieu, *qu'il est bon de laver chaque jour les pieds des jeunes enfans dans de l'eau froide, & de leur donner pour cet effet des fouliers si minces, que lorsqu'ils mettront les pieds dans l'eau, elle entre à travers.* Ici je crains de m'attirer à dos les meres & les servantes. Les premières croiront cela trop sale, & les autres peut-être que ce seroit trop de peine de nettoyer tous les soirs les bas du jeune enfant. Quoi qu'il en soit, le soin de sa santé doit l'emporter sur toutes ces considérations; & pour la lui conserver, il faudroit employer dix fois plus de temps s'il étoit nécessaire. Qui considérera sérieusement combien c'est une chose dangereuse & mortelle

de se mouiller les pieds lorsqu'on a été élevé trop délicatement , souhaitera , je m'assure , d'avoir marché nuds pieds dans son bas-âge , comme font les enfans du menu-peuple , lesquels par ce moyen sont si fort accoutumés à souffrir l'humidité aux pieds , qu'ils ne sont pas plus en danger de s'enrhumer ou d'attraper quelque autre incommodité en se mouillant les pieds , qu'en se lavant les mains. Et d'où pourroit venir , je vous prie , la grande différence qu'il y a , à cet égard , entre les mains & les pieds des autres hommes , que de la coutume ? Je suis très-persuadé que si un homme avoit été accoutumé dès le berceau à aller nuds pieds , & qu'il eût eu les mains toujours enveloppées de bonnes fourrures , toujours couvertes de gands (que les *Hollandois* nomment *souliers des mains*) je suis , dis-je , très-assuré qu'en ce cas-là il seroit aussi dangereux pour cet homme de se mouiller les mains , qu'il l'est présentement à plusieurs autres personnes de se mouiller les pieds. Le vrai moyen de prévenir ce dernier inconvénient , c'est , comme je viens de dire , de faire aux enfans

42 DE L'ÉDUCATION

des fouliers qui puissent recevoir l'eau, & de leur laver les pieds constamment chaque jour dans de l'eau froide. La propreté pourroit seule suffire à rendre cette pratique recommandable; mais pour moi, je n'en parle ici que par rapport à la santé; c'est pourquoi je n'en fixe point le temps à une certaine heure du jour. Je connois un enfant qui s'est lavé les pieds chaque nuit avec beaucoup de succès, & cela durant l'hiver, sans y manquer une seule nuit, par un très-grand froid, de sorte que dans le temps que l'eau étoit couverte de glace, l'enfant y plongeoit ses pieds & ses jambes, quoiqu'il ne fût pas d'âge à pouvoir les frotter, & les essuyer lui-même; & lorsqu'il commença, il étoit valétudinaire, & d'une constitution fort tendre. Mais comme le grand but qu'on se propose en cette occasion, est de fortifier ces parties par un fréquent usage d'eau froide, afin de prévenir par ce moyen les inconveniens qui arrivent ordinairement à ceux qui, élevés d'une autre manière, viennent à se mouiller les pieds par accident, je crois qu'on peut laisser aux parens la liberté de choisir

le soir ou le matin , selon qu'ils le trouveront plus à propos , ou plus commode. Le temps est, ce me semble, assez indifférent , pourvu que la chose soit faite constamment chaque jour. Si l'on ne pouvoit acheter qu'à un prix beaucoup plus considérable , le degré de santé & de vigueur qu'on acquerra par-là, on n'auroit pas sujet de se repentir du marché. Et si j'ajoute que cette pratique préviendra les cors des pieds , sans doute bien des gens compteront cela aussi pour un fort grand avantage. Au reste c'est au printemps qu'on doit commencer de laver les pieds des enfans , & d'abord il faut se servir d'eau tiède , & puis toujours plus froide de quelques degrés chaque fois , jusqu'à ce qu'en peu de jours on emploie de l'eau tout-à-fait froide , dont on continuera à se servir sans interruption , hiver & été. Car il est à remarquer que dans ce changement , comme dans tous les autres qui regardent notre maniere ordinaire de vivre , il faut aller par des degrés insensibles , & par-là nous accoutumerons nos corps à tout , sans peine , & sans aucun danger.

44 DE L'ÉDUCATION

Il est aisé de prévoir que les meres trouveront cette doctrine fort étrange. *Quoi ! diront-elles, plonger les pieds de nos enfans dans l'eau froide , lors même qu'il gele , qu'il neige , & qu'on a toutes les peines du monde à leur tenir les pieds chauds ? n'est-ce pas le vrai moyen de faire périr ces pauvres petites créatures ?* Mais pour dissiper un peu cette frayeur , s'il est possible , je vais montrer par des exemples , sans quoi l'on prête rarement l'oreille aux raisons les plus évidentes , que cette pratique n'a rien de dangereux. *Séneque* nous apprend * dans ses lettres , qu'il avoit accoutumé de se baigner (1) au milieu de l'hiver dans l'eau de fontaine toute froide. S'il n'eut pas cru la chose non seulement supportable , mais utile à la santé , il n'auroit eu garde de s'y assujettir , élevé à une haute fortune où il pouvoit aisément soutenir la dépense d'un bain chaud , & se trouvant d'ailleurs dans un âge qui pouvoit autoriser de plus grandes délicatesses ,

* Lettre 53.

(1) *Ille tantus Psynchrolutes qui Kalendis Januariis in Euripum saltabam. Ep. LXXXIII.*

car il étoit vieux en ce temps-là. On s'imaginera peut-être qu'il fut engagé dans cette austérité par les principes de la philosophie stoïcienne, dont il faisoit profession. Eh bien ! soit ; supposons que cette secte lui ait fait supporter avec constance les bains froids dans le cœur de l'hiver, il reste encore à savoir d'où vient que sa santé s'accommodoit fort bien de cette pratique, car c'est ce que *Séneque* assure positivement. Mais que dirons nous d'*Horace* ? On fait qu'il ne se passionnoit pour aucun parti, & qu'il étoit sur-tout fort éloigné d'affecter les austérités du Portique : cependant il nous apprend lui-même (1), qu'il se baignoit dans l'eau froide au fort de l'hiver. Dira-t-on que l'*Italie* étant sous un climat beaucoup plus chaud que l'*Angleterre*, les eaux d'*Italie* ne sont pas si froides en hiver que celles d'*Angleterre* ? Si cela est, les rivières d'*Allemagne* & de *Pologne* sont donc aussi beaucoup plus froides que celles

(1) *Gelidâ cum perluor undâ
Per medium frigus.*

Lib. I, Epist. XV, v. 4.

46 DE L'EDUCATION

d'*Angleterre* : cependant les *juifs* qui vivent en *Allemagne* & en *Pologne*, se plongent dans les rivières de ce pays-là, hommes & femmes, durant toutes les saisons de l'année, sans que leur santé en reçoive aucun préjudice. Et je ne pense pas qu'aujourd'hui bien des gens soient d'humeur de croire que c'est par miracle, ou par une vertu toute particulière de la fontaine de *Saint-Winifred*, que les eaux froides de cette fameuse source ne font aucun mal aux personnes du tempérament le plus tendre, qui s'y vont baigner. D'ailleurs le monde est à présent tout rempli des merveilles que les bains froids produisent tous les jours (1) sur des constitutions foibles & délabrées, qui par là sont rétablies dans une bonne & vigoureuse santé; & par conséquent rien n'empêche que ces sortes de bains ne puissent être supportés par ceux qui sont en meilleur état, & servir à fortifier & endurcir leur tempérament.

(1). A *Londres*, où les bains froids étoient en grand crédit quelques années avant la mort de *M. Locke* arrivée en 1704, & conservent encore leur première réputation,

S'il se trouve après cela des gens qui s'imaginent que tous ces exemples d'hommes faits ne peuvent point être tirés à conséquence pour les enfans , & que les enfans sont sans doute trop tendres pour une telle épreuve , qu'ils considèrent ce que faisoient les anciens *germains* , & ce que les *irlandois* font encore aujourd'hui à leurs enfans ; & ils seront convaincus , que les enfans , tout tendres qu'on se les figure , peuvent endurer sans danger , non seulement qu'on leur lave les pieds , mais qu'on leur plonge tout le corps dans l'eau froide. Il y a encore aujourd'hui des dames dans les montagnes d'*Ecosse* , qui baignent ainsi leurs enfans au fort de l'hiver , & ne trouvent point que l'eau froide , lors même qu'elle est mêlée de glaçons , leur fasse aucun mal.

§. I X.

Il faut apprendre à nager aux enfans.

Il n'est pas nécessaire d'avertir ici qu'il faut apprendre à nager à un enfant , lorsqu'il est d'âge pour cela , & qu'il a auprès de lui quelqu'un

48 DE L'ÉDUCATION

pour le lui enseigner. Personne n'ignore combien il est avantageux de savoir nager, que c'est ce qui sauve tous les jours la vie à bien des gens. Aussi les *romains* jugeoient cet exercice si nécessaire, qu'ils le mettoient, pour ainsi dire, en parallele avec les belles-lettres. Car pour désigner un homme mal élevé, & qui n'étoit bon à rien, ils disoient communément, (1) *Nec litteras didicit, nec natare*, cet homme ne fait ni lire, ni nager. Mais outre l'avantage de savoir faire une chose qui peut être d'un si grand service dans un cas de nécessité, il est si utile pour la santé de se baigner souvent en été dans l'eau froide, qu'il n'est pas besoin que j'insiste davantage sur cet article. Je me contenterai d'avertir qu'il faut bien prendre garde que les enfans n'entrent jamais dans l'eau, quand ils viennent de faire quelque exercice qui les a trop échauffés, & que leur sang ou leur poulx en est encore ému.

(1) C'étoit aussi une espece de proverbe parmi les grecs, pour désigner un ignorant : *Μητε νεν μντε, Γράμματα ιω.σται*, disoient-ils.

Laisser aller les enfans au grand air.

Une autre chose très-utile à la santé de tout le monde , & sur tout des enfans , c'est *d'être souvent au grand air* , & de se tenir le moins qu'il est possible auprès du feu , même pendant l'hiver. Par ce moyen les enfans s'accoutumeront aussi à souffrir le chaud & le froid , le soleil & la pluie. Qui n'est pas fait à tout cela de bonne heure , ne tirera pas grand service de son corps dans ce monde : & quand les enfans sont déjà grands , il n'est plus temps de commencer à les y accoutumer. Il faut y être habitué de bonne heure & par degrés. De cette maniere , il n'y a presque rien que le corps ne puisse endurer.

Si je conseillois *de laisser jouer les enfans au vent & au soleil sans chapeau* , je doute qu'on voulût m'en croire. On me feroit sur cela mille objections , qui dans le fonds se réduiroient toutes à ceci , qu'en suivant mon avis les enfans seroient tout brûlés du soleil. Mais si notre jeune élève est

soigneusement mis à l'abri de toutes les injures de l'air, si l'on ne l'expose jamais au soleil ou au vent, de peur que son teint n'en fût endommagé, c'est, je l'avoue, le vrai moyen d'en faire un *beau garçon*, (1) mais nullement un homme propre à agir dans ce monde. J'ose même dire ici, que, quoiqu'on doive avoir plus d'égard pour la *beauté des filles*, plus elles seront exposées à l'air, en sorte que leur visage n'en souffre aucun préjudice, plus elles seront saines & vigoureuses;

(1) Il me souvient sur cela d'un passage de Montaigne qu'on sera, je pense, bien-aîsé de voir ici: *endurcissez votre enfant à la sueur & au froid, au vent, au soleil & aux hasards qu'il lui faut mépriser; ôtez-lui toute mollesse & délicatesse au vestir & au coucher, au manger & au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon & dameret, mais un garçon vert & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ai toujours cru & jugé de même.* Essais, Liv. 1. Ch. XXV. Voilà bien des choses en peu de mots. On trouve dans Montaigne quantité de pensées très-judiciaires sur l'éducation des enfans: j'aurai soin de citer dans l'occasion toutes celles qui se présenteront à ma mémoire. M. Locke avoir lu cet Auteur & en faisoit cas.

& que plus on les élèvera à cet égard, d'une maniere approchante de celle dont on doit élever les garçons, plus elles en retireront d'avantage pour tout le reste de leur vie.

§. XI.

Le seul inconvénient qu'il y ait à craindre en laissant aux enfans la liberté de jouer en plein air, c'est qu'après qu'ils se seront échauffés en courant çà & là, ils ne s'aillent coucher par terre dans des endroits froids ou humides. Je conviens que cela, aussi bien que boire froid, lorsqu'on est échauffé par le travail, ou par un trop grand exercice, entraîne plus de monde au tombeau ou sur le bord du tombeau, par des fievres, ou d'autres maladies qui en proviennent ordinairement, qu'aucune autre chose que je sache. Mais lorsque l'enfant est petit, ces inconvéniens sont aisés à prévenir, parce que dans ce temps-là l'on a presque toujours les yeux sur lui. Et si alors on prend soin d'empêcher absolument qu'il ne se couche par terre, ou qu'il ne boive des liqueurs froides

32 DE L'ÉDUCATION

lorsqu'il a chaud, cette défense se changeant en habitude, servira beaucoup à l'en détourner lorsqu'il ne sera plus sous les yeux de sa gouvernante ou de son gouverneur. C'est, je crois, tout ce qu'on peut faire à cet égard-là : car à mesure que les enfans avancent en âge, il faut leur donner plus de liberté, & les abandonner en bien des choses à leur propre conduite ; puisque le plus sûr, comme le plus constant directeur que vous leur puissiez laisser, ce sont les sentimens que vous leur aurez actuellement inspirés par de bons principes & de fortes habitudes. C'est là le point essentiel, & à quoi il faut par conséquent s'attacher avec le plus de soin. Car pour les regles & les maximes, vous avez beau les rebattre incessamment aux oreilles, vous ne devez en espérer aucun fruit, ni dans ce cas, ni dans quelqu'autre que ce soit, qu'autant que la pratique les aura tournées en habitude,



§. XII.

Il ne faut pas donner aux enfans des habits trop étroits.

Ce que j'ai dit des filles (§. X) me fait souvenir d'une chose qu'il ne faut point oublier , c'est *que les habits des enfans ne doivent jamais être étroits , & sur-tout , autour de la poitrine.* Laissons à la nature le soin de façonner le corps comme elle le trouve à propos. Elle agit avec trop d'exactitude pour que nous puissions la diriger : & si les femmes faisoient elles-mêmes dans leurs flancs les corps de leurs enfans , comme elles tâchent souvent de corriger leur taille lorsqu'ils sont nés , il n'y auroit pas moins d'enfans mal faits , qu'il y en a peu de bien faits parmi ceux dont on tâche de former la taille par des habits étroits , ou autrement. Il me semble que cette considération devrait empêcher (je ne dirai pas les tailleurs , & des nourrices ignorantes) mais d'autres personnes trop entreprenantes , de se mêler d'une chose

54 DE L'ÉDUCATION

qu'elles n'entendent point. Ces gens-là devroient craindre de détourner la nature de son but, en voulant façonner le corps, dont ils ignorent entièrement la structure de la moindre petite partie. Pour moi, j'ai vu tant d'exemples d'enfans qui ont reçu de grandes incommodités pour avoir été trop ferrés, que je ne saurois m'empêcher d'en conclure qu'il y a d'autres créatures que les singes, qui, peu supérieures en sagesse à ces animaux, perdent leurs enfans par une passion insensée, & les étouffent, pour ainsi dire, en les embrassant trop fortement.

§. XIII.

Inconvéniens qui viennent de porter des habits trop étroits.

Ce qui arrive naturellement & presque toujours aux enfans, auxquels on fait porter des corps trop forts & des habits trop étroits, c'est que leur poitrine se rétrécit, que leur haleine devient courte & puante, qu'ils gagnent des maux de poulmon, & deviennent tout voutés : de sorte

que le moyen dont on se sert pour leur rendre la taille fine & déliée, ne sert précisément qu'à la leur gâter. Et en effet il ne peut qu'y avoir de la disproportion dans les parties, lorsque les alimens préparés pour différentes parties du corps, à la nourriture desquelles ils sont propres, ne peuvent être distribués selon la destination de la nature. Ainsi, il ne faut pas s'étonner si l'aliment s'introduisant où il peut dans quelque endroit qui ne soit pas si comprimé, il arrive qu'une épaule ou un côté soit plus haut ou plus gros que la juste proportion ne requiert. C'est une chose fort connue que les femmes de la *Chine* ont les pieds extrêmement petits, (faisant consister en cela je ne fais quelle beauté) & qu'on les leur serre fortement avec des bandes pour les empêcher de croître. J'ai vu depuis peu une paire de souliers d'une femme de la *Chine*, de beaucoup trop petits pour le pied d'une femme de même âge parmi nous, de sorte qu'à peine auroient-ils été assez larges pour une de nos petites filles. On remarque d'ailleurs que les *Chinoises*

36 DE L'EDUCATION

sont fort petites & de courte vie , au lieu que les *Chinois* sont de la stature ordinaire des autres hommes , & vivent à proportion.

Quelques-uns attribuent ces infirmités dans les femmes de ce royaume à ce qu'elles se serrent trop les pieds , ce qui empêche la libre circulation du sang , & préjudicie à la santé & à l'accroissement du reste du corps. Il y a beaucoup d'apparence à cela : car combien de fois ne voyons-nous pas que quelqu'endroit du pied venant à être endommagé ou par une entorse , ou par quelque coup , la jambe & la cuisse perdent de leur force , ne reçoivent plus leur nourriture ordinaire & diminuent insensiblement ! Cela étant , quels plus grands inconvéniens ne doit-on pas craindre , lorsque la poitrine , où est placé le cœur qui est le siège de la vie , n'a pas sa liberté naturelle pour être trop resserrée !

§. X I V.

Quelle doit être la nourriture des enfans.

Pour venir maintenant à la nourriture des enfans , il faut qu'elle soit

fort commune & fort simple : &, si j'en étois cru, l'on ne leur donneroit point de chair pendant qu'ils portent la robe, ou du moins qu'ils n'eussent passé l'âge de deux ou trois ans. Leur santé en seroit sans doute bien meilleure, & leur tempérament plus vigoureux dans ces premières années & durant tout le reste de leur vie. Malgré cela, je doute fort que les parens puissent se résoudre à suivre cet avis. Séduits par la coutume qu'ils ont prise de manger beaucoup de chair, ils seront portés à craindre pour leurs enfans, ce qu'ils appréhenderoient pour eux-mêmes, qu'ils ne périssent faute de nourriture, s'ils ne mangeoient de la chair, tout au moins deux fois par jour. Une chose dont je suis très-assuré, c'est que les dents viendroient aux enfans avec beaucoup moins de danger, que dans leur bas-âge ils seroient moins valétudinaires, & qu'ils se feroient pour l'avenir une constitution plus saine & plus vigoureuse, si des meres trop passionnées, & de sottes servantes ne leur remplissoient point tant l'estomac qu'elles ont accoutumé de faire, & qu'on ne leur donnât

58 DE L'EDUCATION

absolument point de chair durant les trois ou quatre premières années de leur vie.

Mais si l'on veut, à quelque prix que ce soit, donner de la chair aux enfans, qu'on prenne garde au moins de ne leur en donner qu'une fois par jour, & d'une seule sorte par repas, *bœuf, veau, mouton*, &c. sans autre sauce que l'appétit. Il faut d'ailleurs avoir grand soin qu'ils mangent beaucoup de pain, ou tout seul, ou avec quelque autre chose : & il faut les obliger à bien mâcher tout ce qu'ils mangent de solide. Nous autres *Anglois* péchons ordinairement par cet endroit : & de là viennent tant d'indigestions & autres grands inconvéniens.

§. X V.

Comment on doit assaisonner les viandes qu'on donne aux enfans.

Pour le déjeuné & le soupé, du lait simple ou en soupe ; de la bouillie faite de farine d'orge, du potage avec du gruau d'avoine & des raisins secs, & autres semblables mets

communs en *Angleterre* : tout cela est fort bon pour les enfans. Il faut seulement prendre garde que ces mets soient fort simples & sans grand mélange. On doit sur-tout se ressouvenir de n'y mettre pas beaucoup de sucre, ou plutôt point du tout. Pour les *épiceries*, & autres choses propres à échauffer le sang, il faut s'en passer absolument. On doit aussi avoir soin de ne mettre pas beaucoup de sel dans les viandes destinées aux enfans, & de ne les point accoutumer à des mets d'un goût piquant & relevé. Notre palais aime dans les viandes le goût auquel il s'accoutume d'abord : & outre que l'usage immodéré du sel irrite la soif & fait boire excessivement, il produit plusieurs autres mauvais effets dans le corps. Pour moi, je crois qu'une bonne piece de pain bis, bien pétri & bien cuit, avec du beurre ou du fromage, & quelquefois tout seul, seroit souvent le meilleur déjeuné qu'on pût donner aux enfans. Je suis sûr qu'une telle diete est aussi saine, & les rendra aussi vigoureux que des mets plus délicats : & que s'ils y sont accoutumés, ils y trouveront du plaisir.

Un enfant demande-t-il à manger entre les repas ? ne lui donnez que du pain sec. Si c'est la faim plutôt que la friandise qui le sollicite à manger, il mangera bien le pain seul : & s'il n'a point de faim, il n'est pas nécessaire qu'il mange. On tirera de là ces deux avantages : le premier, qu'on accoutumera les enfans à aimer le pain ; car, comme je viens de dire, notre palais & notre estomac se plaisent aux viandes auxquelles nous sommes accoutumés. Le second avantage qu'on retirera de cette méthode, c'est qu'on engagera par là les enfans à ne pas manger trop, & plus souvent que la nature ne demande. Je ne crois pas que tout le monde puisse manger également. les uns ont l'estomac plus fort, & les autres plus foible ; mais je suis persuadé qu'il y a des gens *friands* & *gloutons* par coutume, qui ne l'auroient pas été naturellement. Et je vois en certains pays des hommes qui ne faisant que deux repas par jour, sont aussi robustes & vigoureux que d'autres dont l'estomac semblable à un réveille-matin, est accoutumé par un constant usage à recevoir de la nourriture quatre

DES ENFANS. 61

ou cinq fois par jour. Les *Romains* jeûnoient pour l'ordinaire jusqu'au souper, le seul repas réglé de ceux-là même qui mangeoient plus d'une fois par jour. Pour ceux qui avoient accoutumé de déjeuner (ce qu'ils faisoient les uns à huit heures, les autres à dix, les autres à midi, & quelques-uns encore plus tard), ils ne mangeoient jamais de la chair, & ne se faisoient apprêter quoi que ce soit. *Auguste*, dans le temps qu'il étoit le plus grand Monarque du monde (1), dit qu'il mangeoit un morceau de pain sec dans sa calèche. Et *Séneque* racontant dans une de ses lettres sa maniere de vivre, lors même qu'il étoit déjà vieux, & que l'âge lui permettoit quelque indulgence, nous

(1) Apparemment M. Locke s'appuie ici sur le témoignage de Suétone qui dans la vie d'Auguste, ch. 76, cite les paroles suivantes tirées de deux lettres de cet Empereur : *Nos in essendo panem & palmulas gustavimus. Et iterum: Dum lecticâ ex regiâ domum redeo; panis unciam cum paucis acinis uvæ duraciæ comedi.*

62 DE L'EDUCATION

apprend (1) qu'il avoit accoutumé de manger à son dîné une piece de pain sec sans se mettre à table. Cependant , si la santé l'eut exigé, il auroit pu soutenir la dépense d'un plus somptueux repas, tout aussi aisément qu'aucun de nos plus grands Seigneurs , supposé que leurs revenus fussent le double plus grands qu'ils ne sont. C'est ainsi qu'étoient élevés les maîtres du monde: & les jeunes Seigneurs *Romains* ne s'appercevoient pas qu'ils manquaient de force de corps ou de vivacité d'esprit, pour ne manger qu'une fois par jour. Que si par hasard quelqu'un d'eux ne pouvoit attendre le soupé, qui étoit, comme j'ai déjà dit, le seul repas réglé des *Romains*, il se contentoit, pour appaiser sa faim, d'un morceau de pain qu'il mangeoit seul, ou avec quelques raisins secs, ou telle autre chose. Les *Romains* jugeoient cette espece de tempérance si nécessaire pour la santé & le bien

(1) *Panis deinde siccus & sine mensâ prandium, post quod non sunt lavandæ manus, Epist. LXXXIII.*

de leurs affaires , que le luxe qui régna si fort parmi eux depuis qu'ils se furent enrichis des dépouilles de l'*Orient* , ne put abolir la coutume de ne faire qu'un repas par jour : de sorte que ceux-là même , qui , au mépris de l'ancienne frugalité , faisoient de somptueux festins , ne les commençoient pourtant que vers le soir. En un mot , c'étoit une chose si monstrueuse à *Rome* de faire plus d'un repas par jour , que dans le temps même de *Jules César* , c'étoit un sujet de reproche de se mettre à table quelque temps avant le coucher du soleil , pour faire un festin , ou un repas dans les formes. Je dirois donc , si je ne craignois de passer pour trop sévère , que le meilleur seroit de ne donner aussi aux enfans que du pain pour leur déjeuné. On ne sauroit croire combien grande est la force de la coutume. Je crois au reste que la plus grande partie des maladies que nous avons en *Angleterre* , viennent de ce que nous mangeons quantité de chair , & trop peu de pain.



§. X V I.

Si les heures des repas des enfans doivent être réglées.

Pour les repas des enfans (j'appelle ainsi le dîné & le soupé), je crois qu'il est mieux , autant qu'on peut le faire commodément , de ne pas les fixer à une certaine heure réglée , non plus que leur déjeuné , mais d'en changer le temps presque tous les jours : car si les enfans ont accoutumé par une pratique constante de manger à certains temps précis , leur estomac attendra sa réfection à l'heure ordinaire ; & toutes les fois que cette heure passera sans qu'ils aient mangé , ou une faim excessive les rendra chagrins & de mauvaise humeur , ou ils se trouveront abattus de langueur , faute d'appétit. Que si votre enfant veut manger entre les repas , donnez-lui de bon pain sec , toutes les fois qu'il demandera à manger. Certaines gens pourront objecter que c'est là un mets bien rude & bien mince pour un enfant , mais il est certain qu'un

enfant ne fera jamais en danger de mourir, ou de sécher faute de nourriture, si avec de la viande pour son dîné, & quelque mets liquide ou autre chose d'équivalent pour son souper, il a du pain & de la biere aussi souvent qu'il aura faim & soif; car, après avoir examiné la chose de nouveau, je crois que c'est ainsi qu'on devroit régler la nourriture des enfans. En général le matin est destiné à l'étude, à quoi un estomac chargé de nourriture n'est pas une fort bonne préparation. Le pain sec, quoique le meilleur des alimens, est celui qui tente le moins; & toute personne qui prendra soin de l'esprit & du corps d'un enfant, pour qu'il ne soit ni stupide ni mal sain, n'aura garde de lui remplir l'estomac à déjeuner. Et qu'on n'aille pas se mettre dans l'esprit qu'un tel traitement ne convient guere à un enfant de bonne maison, & qui doit avoir de grands biens. En tout temps un gentilhomme doit être élevé de telle sorte qu'il puisse porter les armes & devenir soldat; & tout homme qui dans ce temps eleve son enfant, comme s'il le destinoit à passer tranquillement sa vie dans la

66 DE L'EDUCATION

jouissance d'un beau revenu, n'a guere fait de réflexions sur les exemples qui lui ont passé devant les yeux, ni sur les siecles où il vit.

§. X V I I.

Quelle boisson est propre pour les enfans.

Je serois d'avis qu'on accoutumât les enfans à ne boire que de la petite biere, & qu'on ne leur permît de boire entre les repas qu'après avoir mangé une piece de pain. Voici sur quoi je fonde cette pratique.

§. X V I I I.

On doit obliger les enfans à manger avant que de boire, & pour quoi.

Premièrement, la plus grande partie des fievres & des indigestions viennent autant de ce qu'on boit lorsqu'on a chaud, que d'aucune autre chose que je sache. Lors donc qu'un enfant est échauffé & altéré pour avoir trop joué, s'il ne peut avaler le pain qu'avec peine, & qu'il ne puisse avoir à boire qu'à cette con-

dition, il sera obligé de s'y accoutumer. S'il est fort échauffé, il ne faut point du tout lui donner à boire, mais lui faire manger auparavant une bonne piece de pain : par ce moyen, on gagnera du temps pour chauffer un peu la biere, qu'il pourra boire alors sans danger. S'il est fort altéré, la biere un peu chaude lui étanchera mieux la soif ; & s'il ne la veut point boire chaude, il ne lui arrivera aucun mal de ne pas boire. D'ailleurs cela l'accoutumera à la fatigue, ce qui est plus avantageux qu'on ne sauroit dire pour le corps & pour l'esprit.

§. XIX.

En second lieu, en ne permettant pas aux enfans de boire sans avoir mangé, on les empêche de prendre la coutume d'avoir incessamment le verre à la bouche, dangereuse coutume qui entraîne insensiblement à la débauche. Il arrive souvent que les hommes se font une habitude de manger & de boire. On en peut faire l'essai, si l'on veut, en un enfant qui ne soit point accoutumé à boire : car si on lui fait prendre la coutume de

boire durant la nuit , il ne pourra plus s'endormir sans boire. Et comme c'est ordinairement en donnant à tetter aux enfans , que les nourrices les endorment & font cesser leurs cris , je m' imagine qu'en général les meres ont toujours quelque peine à empêcher leurs enfans de boire pendant la nuit , lorsqu'elles commencent à les avoir auprès d'elles dans leurs maisons. Je suis même persuadé que cette coutume prévaut aussi-bien de jour que de nuit ; & que , si l'on veut , on peut acoutumer un enfant à boire à toute heure.

J'ai demeuré une fois dans une maison , où pour appaiser un enfant naturellement pleureux , on lui donnoit à boire toutes les fois qu'il crioit , de sorte qu'il buvoit à tout moment. Quoiqu'il ne parlât point encore , en vingt-quatre heures il buvoit plus que moi. Et quiconque voudra en faire l'essai , verra bientôt que s'il boit à tout moment de la petite biere , elle l'altérera tout aussi-bien que la biere forte. La principale chose à quoi il faut penser dans l'éducation des enfans , c'est aux habitudes qu'on leur fait

prendre. C'est pourquoi en ce point, comme en tout autre, ne commencez jamais à lui faire prendre en coutume une chose dont vous ne voudriez pas qu'il continuât la pratique pour s'en faire tous les jours une plus forte habitude. Il est bon, par rapport à la santé & à la sobriété, de ne pas boire plus que la soif naturelle n'exige. Or qui s'abstiendra de manger des viandes salées, & de boire des liqueurs fortes, aura rarement soif entre les repas, à moins qu'il n'ait pris cette méchante coutume de boire à contre-temps.

§. X X,

Il ne faut pas donner de liqueurs fortes aux enfans.

Sur toutes choses, ayez soin que votre enfant ne goûte que rarement ou (1) plutôt jamais de vin ou quel-

(1) Platon étoit d'avis que les enfans ne goûtassent absolument point de vin avant l'âge de dix-huit ans : Αρ' ἐνομοθετήσωμεν, πρῶτον μὲν πρὶν δ' αὖτ' ἄς μὲν ἔσται ἡλικία δέκα τοσάδε ἔσται οἶνον μὴ γινώσκειν ; Libr. II. de Legibus.

qu'autre liqueur forte. Il n'y a rien qu'on donne plus communément aux enfans en *Angleterre* , mais il n'y a rien aussi qui leur soit plus pernicieux. Les enfans ne devroient jamais boire de liqueurs fortes que par l'ordonnance du Médecin , lorsqu'elles leur sont nécessaires en qualité de potions cordiales.

Et ici il faut observer de près les domestiques & les reprendre sévèrement lorsqu'ils manquent dans cet article. Comme ces gens-là mettent la plus grande partie de leur bonheur à boire des liqueurs fortes , ils sont toujours prêts à faire leur cour aux enfans de la maison , en leur offrant ce qu'ils trouvent eux-mêmes le plus à leur goût. Et parce qu'ils voient que ces sortes de boissons leur remplissent le cœur de joie , ils se figurent forttement qu'un enfant n'en sauroit être incommodé. C'est donc une chose qu'il faut tâcher d'empêcher avec toute l'application & toute l'adresse imaginables : car il n'y a rien qui soit d'une plus dangereuse conséquence , & pour le corps & pour l'esprit , que de laisser accoutumer les enfans aux liqueurs

fortes , & sur-tout à boire en particulier avec les domestiques.

§. XXI.

Comment on doit dispenser le fruit aux enfans.

Le fruit fait un des articles les plus délicats pour ce qui concerne le soin de la santé , & sur-tout à l'égard des enfans. Ce fut pour le fruit que nos premiers parens risquerent le Paradis , il ne faut donc pas s'étonner que nos enfans ne puissent s'abstenir d'en manger , aux dépens même de leur santé.

Il n'y a point de regle générale pour modérer ce desir , car je ne saurois entrer dans le sentiment de ceux qui voudroient défendre entièrement le fruit aux enfans , comme une chose qui leur est tout-à-fait pernicieuse. Une telle défense ne sert qu'à rendre les enfans plus avides de fruit , & à leur faire manger tout celui qu'ils peuvent attraper , bon ou mauvais , mûr ou non mûr. Je serois d'avis qu'on interdît absolument aux enfans les melons , les pêches , la plupart des prunes ,

& toute sorte de *raisins* qui croissent en *Angleterre*. Tous ces fruits, quoique d'un goût fort prévenant, ont un suc si mal sain, qu'il faudroit, s'il étoit possible, que les enfans n'en vissent jamais, ou ne fussent pas même qu'il y en eût dans le pays. Pour les *fraises*, les *cerises* & les *groseilles*, lorsqu'elles sont bien mûres, je crois qu'on peut leur en donner sûrement, & même en grande quantité, pourvu qu'ils les mangent avec ces précautions : premièrement, que ce ne soit pas après le repas, comme on fait ordinairement, lorsque l'estomac est déjà plein d'autre nourriture. Je serois d'avis qu'ils les mangeassent plutôt devant ou entre les repas, & qu'on leur en donnât pour leur déjeuner. Il faut, en second lieu, qu'ils mangent ces fruits avec du pain, & enfin lorsqu'ils sont parfaitement mûrs. A les manger de cette manière, je m'imagine qu'ils sont plutôt utiles que contraires à la santé. Comme les fruits d'été ont du rapport à la chaleur de la saison, ils sont propres à nous rafraîchir l'estomac, que la chaleur abat & rend tout languissant. Par cette raison je ne serois pas si rigide sur ce point, que

que quelques-uns le font envers leurs enfans , qui se trouvant si fort gênés à cet égard , au lieu d'une quantité raisonnable de bons fruits qu'on leur auroit donnée, & dont ils se feroient contentés , en passent leur envie, mangent sans retenue, & comme on dit , à ventre déboutonné , tout le méchant fruit qu'ils peuvent attraper, soit qu'ils en trouvent par hasard , ou qu'ils engagent quelque domestique à leur en donner.

Pour les *pommes* & les *poires* qui sont bien mûres, & qui ont été cueillies depuis quelque temps, je crois qu'on en peut manger sans crainte, en quelque temps que ce soit, & en grande quantité, sur-tout des *pommes*, qui après le mois d'Octobre, n'ont jamais, que je sache, fait de mal à personne.

Les fruits secs sans sucre sont aussi fort sains, si je ne me trompe. Mais on doit s'abstenir de toutes sortes de *confitures*, dont il n'est pas aisé de dire si elles incommodent plus (1) la per-

(1) Par les exhalaisons du charbon que respirent sans cesse les personnes qui font les *confitures liquides* dont il s'agit ici.

74 DE L'ÉDUCATION

sonne qui les fait , que celui qui les mange. Laissons donc aux dames tout ces mets sucrés , l'une des plus folles dépenses dont la vanité se soit encore avisée.

§. X X I I.

Combien le sommeil est nécessaire aux enfans.

De tout ce qui paroît mou & efféminé, il n'y a rien que l'on doive permettre aux enfans avec plus d'indulgence que le *sommeil*. En cela seul il faut les laisser se satisfaire pleinement, car il n'y a rien qui contribue plus que le sommeil à l'accroissement & à la santé des enfans. La seule chose qu'on doit faire à cet égard , c'est de déterminer quelle partie des vingt-quatre heures qui composent le jour, ils doivent employer à dormir, ce qu'il est aisé de résoudre par cette seule remarque, qu'il est très-avantageux aux enfans de s'accoutumer à se lever de bon matin. Il n'y a rien en effet de meilleur pour la santé : & celui qui par un usage constant se sera fait une habitude de se lever matin sans peine, durant sa jeu-

neſſe , n'aura garde de diſſiper la meilleure & la plus conſidérable partie de ſa vie à dormir ou à ſe dorloter dans un lit , lorsqu'il ſera homme fait. Or ſi vous voulez que vos enfans ſe levent de bon matin , il faut que vous leur faſſiez prendre la coutume de ſ'aller coucher de bonne heure. Par ce même moyen , vous les accoutumerez à éviter les débauches du ſoir , ſi dangereuſes & ſi nuifibles à la ſanté : car lorsqu'on ſe retire de bonne heure chez ſoi , l'on trouve rarement l'occaſion de ſ'abandonner à ces ſortes d'excès. Par-là je ne veux pourtant pas dire qu'un enfant, devenu grand, ne doive jamais ſe trouver en compagnie après huit heures du ſoir , ni cauſer avec ſes amis , le verre à la main , juſqu'à minuit. Cela eſt inévitable en certaines rencontres. La ſeule choſe que j'ai deſſein de vous recommander ici , c'eſt que par la maniere dont vous conduirez votre enfant durant ſa premiere jeunefſe , vous l'empêchiez , autant qu'en vous eſt , de tomber dans ces inconvéniens , & vous n'aurez pas gagné peu de choſe , ſi votre enfant ayant contracté une eſpece d'averſion pour les

longues veilles par l'habitude que vous lui aurez fait prendre de se coucher de bonne heure, cela l'oblige à éviter souvent ces parties de plaisir, & à ne les proposer que rarement. Que si vos soins n'étoient pas suivis d'un si grand succès, mais que l'occasion & la compagnie, victorieuses de la coutume, l'engageassent à vivre comme les autres dès qu'il auroit une vingtaine d'années, il est toujours bon d'accoutumer un enfant jusqu'à ce temps-là à se lever matin, & à se coucher de bonne heure, pour le bien présent de sa santé, & pour d'autres avantages qui lui en reviennent.

Quoique j'aie dit qu'il faudroit accorder aux enfans une grande liberté par rapport au sommeil, jusqu'à les laisser dormir autant qu'ils veulent quand ils sont petits, je n'entends pas par-là que cette liberté doive leur être continuée pour toujours, à mesure qu'ils deviennent grands. Mais il n'est pas aisé de déterminer précisément quand il faudroit commencer d'abrégier leur sommeil, si l'on devoit le faire quand ils sont parvenus à l'âge de sept ans, de dix, ou en quelqu'autre temps.

Il faut pour cela avoir égard à leur tempérament , à leurs forces & à leur constitution particuliere.

Mais je crois que , s'ils sont trop grands dormeurs , il seroit à propos de commencer entre la septieme & la quatorzieme année de leur âge , à les réduire par degrés à huit heures de sommeil , ce qui en général suffit à des personnes faites qui sont en bonne santé. Or , si vous avez accoutumé votre enfant , comme vous devriez , à se lever constamment de bon matin , il sera aisé de le corriger du défaut de garder trop long temps le lit , car la plupart des enfans sont assez portés d'eux-mêmes à abréger ce temps par la passion qu'ils ont de passer la soirée en compagnie. Il est vrai que , si l'on n'y prend garde , ils se dédommageront le matin du sommeil qu'ils auront perdu le soir , ce qu'on ne doit absolument point leur permettre. Il faudroit les faire lever constamment le matin à leur heure ordinaire , mais toujours en prenant soin de ne pas les éveiller (1)

(1) Le pere de Montaigne poussa cette précaution encore plus loin à l'égard de son

78 DE L'ÉDUCATION

trop brusquement, ou avec un ton de voix trop fort ou trop perçant, ou en frappant tout d'un coup leurs oreilles de quelque autre bruit trop violent. Cela épouvante souvent les enfans, & leur fait beaucoup de mal; & qui est-ce qui n'est pas déconcerté, si par quelque soudaine alarme, il vient à être éveillé tout d'un coup d'un profond sommeil? Lors donc que vous voulez éveiller un enfant, commencez par l'appeller d'une voix basse, & le secouer d'une manière fort délicate, afin de le tirer peu-à-peu de son assoupissement, en le traitant toujours doucement & de fait

filz, qui nous l'apprend lui-même en ces termes: *Mon pere avoit esté conseillé de me faire guster la science & le devoir par une volonté non forcée & de mon propre desir; & d'élever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les éveiller le matin en sursaut, & de les arracher du sommeil, auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes, tout-à-coup & par violence; il me faisoit éveiller par le son de quelque instrument, & ne fut jamais sans hommes qui m'en servît.* Essais de Montaigne, liv. I, ch. XXV.

& de parole, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait revenu à lui-même. Quand il a mis une fois ses habits, vous êtes assuré qu'il est entièrement éveillé. On cause une assez grande peine à un enfant de venir interrompre son sommeil, quelque doucement qu'on le fasse; c'est pour quoi l'on devroit bien prendre garde de n'y pas joindre quelque autre action rude, & sur-tout qui pût lui donner de l'épouvante.

§. XXIII.

*Il ne faut pas accoutumer les enfans à
coucher mollement.*

Il faut que les enfans soient couchés durement, sur des matelas plutôt que sur des lits de plume. Un lit dur fortifie les membres, mais un lit mollet où l'on s'enfvelit chaque nuit dans la plume, fond & dissout, pour ainsi dire, tout le corps, ce qui cause souvent des foiblesses, & est comme l'avant-coureur d'une mort prématurée. Outre que d'avoir les reins enveloppés trop chaudement, engendre souvent la pierre, les lits de

duvet causent plusieurs autres incommodités, & ce qui les produit toutes, une complexion délicate & valétudinaire. D'ailleurs celui qui est tout accoutumé à coucher durement chez lui, ne perdra pas le sommeil faute d'un lit mou & d'un oreiller bien placé, durant ses voyages que le dormir lui est le plus nécessaire. C'est pour quoi je crois qu'il seroit à propos de faire le lit des enfans de différentes façons : que tantôt on leur mît la tête plus haute, & tantôt plus basse, afin qu'ils ne fussent pas réduits à se ressentir du moindre petit changement à quoi ils ne peuvent qu'être exposés, lorsqu'ils ne sont pas destinés à coucher toujours dans la maison de leurs parens, & à avoir toujours une servante à leurs côtés pour ranger leurs hardes & les bien couvrir dans le lit. Le sommeil est le plus excellent cordial que la nature ait préparé pour l'homme. Si on en perd l'usage, l'on s'en ressent infailliblement ; & celui-là est bien malheureux qui ne sauroit prendre ce charmant breuvage que dans la belle coupe dorée de sa mere, & non dans une tasse de bois. Qui peut dormir

d'un profond sommeil , avale ce cordial , & il n'importe que ce soit sur un lit mollet ou sur le plancher. C'est le sommeil qui est la seule chose nécessaire.

S. X X I V.

Il faut tenir aux enfans le ventre libre.

Une autre chose qui a beaucoup d'influence sur la santé , c'est d'*aller à la selle* régulièrement. Ceux qui ont le ventre trop libre , ont rarement l'esprit ou le corps vigoureux ; mais comme il est beaucoup plus aisé de remédier à ce mal qu'à son contraire , par le régime ou par certaines médecines , il n'est pas fort nécessaire de s'étendre sur cet article , car si le flux de ventre paroît dangereux , ou par sa violence , ou par sa durée , il fera assez tôt & quelquefois trop tôt de recourir à un médecin pour en arrêter le cours ; & s'il est modéré & de courte durée , il vaut mieux pour l'ordinaire laisser agir la nature. D'un autre côté , la difficulté d'*aller à la selle* a des suites très-dangereuses qu'il est beaucoup plus mal-aisé de guérir

82 DE L'ÉDUCATION

par le secours de la médecine : car les remèdes purgatifs qu'on prend dans ces occasions , & qui semblent donner du soulagement , servent plutôt à augmenter le mal qu'à le dissiper.

§. X X V.

Ce qu'il faut faire pour cela.

Ayant été engagé par une raison particulière à rechercher les causes de cette indisposition , & n'ayant pu trouver dans les livres les moyens de la guérir , je m'appliquai à découvrir ce moyen par ma propre méditation , persuadé que nous pourrions faire dans nos corps de plus grands changemens que celui-là , si nous nous y prenions comme il faut , & que nous allussions par degrés.

1. Et d'abord je considérai qu'*aller à la selle* étoit l'effet d'un certain mouvement du corps , & sur-tout du mouvement péristaltique des boyaux.

2. Je considérai en second lieu , que plusieurs mouvemens qui n'étoient pas entièrement volontaires , pouvoient cependant devenir habituels par l'usage

& par une constante application, si l'on avoit soin de les exciter régulièrement dans un certain temps, sans aucune interruption.

3. En troisieme lieu, comme j'avois observé quelques personnes, qui, en prenant une pipe de tabac après soupé, ne manquoient jamais d'aller à la selle, je commençai à penser en moi-même si ce n'étoit pas la coutume plutôt que le tabac, qui leur procuroit ce bénéfice de nature, ou du moins que si le tabac faisoit cela, c'étoit plutôt en excitant un violent mouvement dans les boyaux que par aucune qualité purgative, parce qu'autrement le tabac produiroit d'autres effets.

M'étant ainsi mis en l'esprit (1)

(1) C'est de quoi Montaigne s'étoit déjà apperçu. Voici comme il nous le dit naïvement à sa maniere : *Et les Rois & les Philosophes sientent, & les dames aussi. Les vies publiques se doivent à la cérémonie : la mienne obscure & privée, jouit de toute dispense naturelle : soldat & gascon, sont qualitez aussi un peu suiettes à l'indiscretion : par quoi, je dirai ceci de cette action ; qu'il est besoin de la renvoyer à certaines heures prescrites, & s'y forcer par coutume & assujettir, comme j'ai fait.*

84 DE L'EDUCATION

qu'on pouvoit se faire une habitude d'aller à la selle, ce qui me restoit à examiner, étoit les moyens dont on pouvoit se servir le plus vraisemblablement pour en venir là.

4. Dès-lors je conjecturai que, si un homme, après avoir mangé le matin, alloit aussi-tôt sur la chaise pour essayer si en s'effoçant il pourroit faire une selle, avec le temps il pourroit s'en faire une habitude par une constante pratique.

s. X X V I.

Voici pour quoi j'ai cru devoir choisir ce temps-là pour faire cet essai.

1. Premièrement, parce qu'alors l'estomac étant vuide, s'il reçoit

toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre plus mal volontiers m'être interrompue. J'ai vu beaucoup de gens de guerre, incommodés du dérèglement de leur ventre; tandis que le mien & moi, ne nous faillons jamais au point de notre assignation, qui est au saut du lit, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble. Essais, liv. III, ch. XIV. M. Locke traite ce point d'une manière plus philosophique, & l'exemple de Montaigne servira tout au moins à confirmer la doctrine.

quelque viande qui lui soit agréable, (car je ne conseillerois jamais, hormis en cas de nécessité qu'on ne mangeât que ce qu'on aime, & lorsqu'on a envie d'en manger) il se trouve alors en état de resserrer ce qu'il reçoit par une forte compression de ses fibres, laquelle compression je suppose pouvoir probablement être continuée jusqu'aux intestins, dont le mouvement péristaltique s'augmente par le même moyen, comme nous le voyons dans la maladie nommée *miserere*, où le mouvement renversé, ayant commencé quelque part par le bas, se produit ensuite lui-même durant toute la longueur des intestins, & engage même l'estomac à suivre cette détermination irrégulière.

2. Ce temps là est encore très-commode, parce que lorsqu'on mange, on a ordinairement l'esprit libre, & que les esprits animaux étant alors comme dégagés de toute occupation, coulent avec plus de violence vers le bas-ventre, ce qui est tout-à-fait propre à produire l'effet que nous recherchons.

3. Et enfin parce que, lorsqu'on

86 DE L'EDUCATION

a le loisir de manger, on a aussi tout le temps qu'il faut pour aller à la selle. Au lieu qu'autrement, il seroit impossible de se fixer pour cela à une certaine heure, vu la diversité des affaires & des accidens où les hommes se trouvent engagés; & l'on en perdrait infailliblement la coutume. Mais comme une personne qui est en santé, manque rarement de manger une fois par jour; en prenant ce tems-là pour aller à la selle, on en conserveroit la coutume, quoiqu'on n'y allât pas toujours à la même heure.

§. XXVII.

Sur ces fondemens on en est venu à l'expérience; & je puis assurer que je n'ai vu personne qui ayant fait régulièrement ce que je viens de dire, qui est *d'avoir soin d'aller constamment à la selle tous les matins aussi-tôt après avoir mangé, soit qu'on en ait envie ou non, & de faire quelques efforts pour mettre la nature en train*, je n'ai, dis-je, vu personne qui par ce moyen-là ne se soit rendu le ventre libre en peu de mois, & n'ait acquis une habitude réglée de

faire une selle chaque jour aussi-tôt après avoir mangé, à moins que la chose n'ait manqué par sa négligence. Car cette coutume une fois établie, soit qu'on se sente pressé d'aller à la selle ou non, il ne faut que se présenter & faire quelques efforts, & l'on trouve infailliblement la nature toute prête à obéir.

§. XXVIII.

Je serois donc d'avis, qu'on fit prendre ce train à un enfant tous les jours immédiatement après qu'il auroit déjeuné. Pour cet effet, il faut le mettre sur la chaise percée, comme s'il étoit autant en son pouvoir de décharger son ventre que de le remplir; & l'on doit tâcher de l'entretenir dans ce préjugé aussi-bien que la fille qui prend soin de lui. Que si outre cela on l'empêche de jouer, ou de manger une seconde fois, jusqu'à ce qu'il ait fait effectivement une selle, ou du moins qu'il ait fait son possible pour cela, je ne doute pas que dans peu de temps il ne s'en fasse une habitude. Car on a tout sujet de soupçonner que les enfans étant ordi-

nairement fort passionnés pour leurs petits jeux , & indifférens pour toute autre chose , laissent souvent passer ces sollicitations de la nature , lorsqu'elles ne sont pas fort violentes ; & qu'ainsi négligeant les occasions favorables , ils deviennent insensiblement constipés. Or que cet inconvénient puisse être prévenu par la méthode que je viens d'indiquer , je ne le conjecture pas seulement , mais je l'affirme comme une chose avérée , ayant vu un enfant qui , après avoir pendant un certain temps observé exactement ce que je viens de prescrire , s'est fait une habitude d'aller régulièrement à la selle tous les matins , après avoir déjeuné.

§. X X I X.

Je ne fais s'il y aura bien des gens , un peu avancés en âge , qui veuillent en faire l'essai : mais je ne puis m'empêcher de dire , que considérant combien il naît d'inconvéniens de ce que la nature ne se décharge pas autant qu'il seroit nécessaire , je ne vois presque rien qui contribue plus à la conservation de la santé que de la

satisfaire en ce point. Pourvu qu'on aille à la selle une fois dans vingt-quatre heures, cela suffit, si je ne me trompe, & il n'y a personne, je pense, qui s'imagine que ce soit trop. Par le moyen que je viens de marquer, on peut en venir là sans le secours de la médecine, qui d'ordinaire n'a aucun bon remède pour guérir une constipation fixe & habituelle.

§. X X X.

Avec quelles précautions il faut donner des médecines aux enfans.

C'est là tout ce que j'avois à recommander sur la maniere dont on doit ménager les enfans dans le cours ordinaire de leur santé. Mais peut-être attendra-t-on de moi, que je prescrive ici quelques regles de médecine, pour prévenir les incommodités & les maladies auxquelles ils peuvent être sujets. Tout ce que j'ai à vous dire sur cet article, se réduit à ceci, que je vous prie d'observer inviolablement, *qu'il ne faut jamais médiciner les enfans par précaution, comme on parle, & pour prévenir les*

90 DE L'ÉDUCATION

maux qui peuvent leur survenir. La seule pratique des petits avis que je viens de vous donner, servira plus, si je ne me trompe, à prévenir les maladies des enfans, que toutes les potions des apothicaires. Souvenez-vous d'être fort retenu sur ce dernier article, de peur qu'en voulant éloigner le mal par une médecine, vous ne l'attiriez au lieu de le prévenir. Je dis bien plus : lors-même qu'un enfant a quelque petite incommodité, il ne faut pas se hâter de lui donner des remèdes, ou d'appeller le médecin, sur-tout si c'est un homme qui aime à se donner du mouvement, qui d'abord couvre toutes les fenêtres de phioles, & remplit de médecines l'estomac de ses malades. En ce cas-là il est plus sûr de laisser entièrement les enfans à la conduite de la nature, que de les confier à un médecin qui ne songe qu'à les charger de remèdes, ou qui s' imagine que ces maladies ordinaires des enfans ne sauroient être guéries par la diète, ou par quelque chose d'approchant. Pour moi, je crois (& mon sentiment est confirmé par l'expérience) que les en-

fans, dont la complexion est si délicate, ne doivent être médecinés que le moins qu'il est possible, & dans une absolue nécessité. Un peu d'eau fraîche, mêlée avec de *l'eau de fleurs de pavot rouge*, qui est un remède souverain contre les indigestions, & avec cela prendre du repos, & s'abstenir de manger de la chair : cela seul coupe cours fort souvent à plusieurs indispositions, que des remèdes précipités auroient changées en de violentes maladies. Enfin, s'il arrive que le mal ne puisse être déraciné par de petits remèdes, mais qu'au contraire il augmente & dégénere en une véritable maladie, alors il sera assez temps de recourir à quelque sage & prudent médecin, pour suivre ses avis. J'espère qu'en ce point on n'aura pas de peine à s'en rapporter à moi : car sous quel prétexte pourroit-on se méfier d'un homme qui a employé une partie de sa vie à l'étude de la médecine lorsqu'il conseille de ne pas trop s'empressez d'avoir recours à la médecine & aux médecins ?

§. XXXI.

Voilà tout ce que j'avois à dire

92 DE L'ÉDUCATION

pour ce qui regarde le soin qu'on doit prendre du corps & de la santé des enfans : ce qui se réduit à ce peu de regles très-faciles à pratiquer , savoir de *laisser aller les enfans en plein air , de leur faire prendre de l'exercice ; & de les laisser bien dormir , de ne les nourrir que des viandes les plus communes , de leur défendre l'usage du vin & de toutes les liqueurs fortes , de ne leur donner que peu , ou point de médecines , de ne leur pas faire des habits trop chauds ou trop étroits : & surtout de leur tenir la tête froide , aussi-bien que les pieds , qui doivent être souvent lavés dans l'eau froide & accoutumés à l'humidité.*

SECTION II.

Du soin qu'on doit prendre de l'ame des enfans.

S. XXXII.

APRÈS avoir pris ces précautions pour conserver le corps dans sa vigueur , afin qu'il puisse être capable d'obéir à l'ame, la principale

chose qui reste à faire , c'est de donner à cette ame de bonnes impressions , afin qu'en toutes rencontres elle soit disposée à ne rien faire qui ne réponde à la dignité & à l'excellence d'une créature raisonnable.

§. XXXIII.

Si ce que j'ai dit au commencement de ce discours , est véritable , savoir *que la différence qu'il y a entre les mœurs & la capacité des hommes , vient plus de la différente éducation qu'ils ont reçue que d'aucune autre chose* ; si cela , dis-je , est ainsi , comme j'en suis très - assuré , il en faut conclure de toute nécessité qu'on doit avoir un grand soin de bien former l'ame des enfans & de leur donner de bonne heure ces dispositions de vertu , dont l'effet doit se répandre sur tout le reste de leur vie. Car si les enfans font dans la suite du bien ou du mal , c'est à la maniere dont ils auront été élevés qu'on en attribuera la cause , c'est sur cela qu'on fondera la louange ou le blâme de leurs actions. S'ils viennent à com-

mettre quelque faute (1), on dira communément que c'est une suite de leur éducation.

§. XXXIV.

Comme la vigueur du corps consiste principalement en ce qu'il est capable d'endurer toutes sortes de fatigues, il en est de même de l'ame. Le grand principe & la base de toutes les vertus dont un homme peut être orné, consistent en ce qu'il soit capable de vaincre ses propres desirs, de réprimer ses passions, & de suivre purement & simplement ce que la raison lui propose comme le meilleur, quoique ses appétits inclinent de l'autre côté.

(1) Témoin la brusque incartade de Diogene le Cynique, qui voyant un jeune garçon qui mangeoit goulument, donna un soufflet à son Pédagogue. Voyez le traité de Plutarque, intitulé, *que la vertu se peut enseigner & apprendre*, ch. II.



§. XXXV.

*Il faut songer de bonne heure à régler
les mœurs des enfans.*

La grande faute où j'ai remarqué qu'on tombe d'ordinaire dans l'éducation des enfans (1), c'est qu'on n'en a pas pris assez de soin dans le temps qu'il falloit, & qu'on n'a pas accoutumé leur esprit à une bonne discipline, & à se soumettre à la raison dès le commencement qu'il étoit le

(1) Je trouve, dit Montaigne, que nos plus grands vices prennent leur ptyz dès nostre plus tendre enfance. C'est passe-tems aux meres de voir un enfant tordre le col à un poullet, & s'esbattre à blesser un chien & un chat. Et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un paysan ou un laquais qui ne se défend point, & à gentillesse quand il le voit affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté & tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences & racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison. Elles se germent là, & s'élèvent après gaillardement, & profitent à force entre les mains de la coustume. Essais, liv. I, ch. XXII.

96 DE L'EDUCATION

plus en état de recevoir sans peine toutes sortes d'impressions. C'est avec beaucoup de sagesse que la nature a inspiré aux parens de l'amour pour leurs enfans : mais si la raison ne modere cette affection naturelle avec une extrême circonspection, elle dégénere aisément en une indulgence excessive. Que les peres & les meres aiment leurs petits enfans, rien de plus juste, leur devoir les y oblige. Mais souvent non contents d'aimer leurs personnes, ils vont jusqu'à chérir leurs défauts. Il ne faut pas, à ce qu'ils croient, gêner, contrequarrer ces petites créatures ; il faut leur laisser faire tout ce qu'elles veulent. Et comme dans leur enfance, elles ne sont pas capables de tomber dans de grands vices, les parens s'imaginent qu'on peut alors sans grand danger avoir de l'indulgence pour leurs petites irrégularités, & leur permettre de se divertir à ces jolis traits de malice qui, selon eux, fient bien à cet âge innocent. Mais pour détruire le préjugé de ces parens qui, trop passionnés pour leurs enfans, n'ont pas voulu prendre la peine de les corriger d'une petite sottise, prétendant

prétendant l'excuser assez , en disant que c'étoit peu de chose , je me contenterai de leur faire savoir cette sage réponse de *Solon* (1) : *c'est peu de chose , il est vrai , mais ce n'est pas peu de chose que la coutume.*

§. XXXVI.

Le petit mignon doit être dressé à donner des coups , & à dire des injures. Cela le divertit, il faut lui en faire leçon. Pleure-t-il pour avoir quelque chose ? Il faut qu'il l'ait tout aussi-tôt. Il faut lui laisser faire tout ce qui lui vient en fantaisie. C'est ainsi que les parens, par une indulgence outrée pour leurs enfans encore tout petits , corrompent en eux tous les principes de la nature : & après cela ils s'étonnent de voir des ruisseaux impurs , dont ils ont eux-mêmes empoisonné la source. Car lorsque les enfans sont devenus grands ; & que leurs mauvaises habitudes ont crû à

(1) *Diogene-Laërce* (Libr. III, sect. 38) donne cette réponse à *Platon* ; mais qu'elle soit de *Platon* , ou de *Solon* , ou de tous les deux , peu importe.

proportion, les parens qui ne peuvent plus les dorloter ou en faire leur passe-temps, commencent à dire que ce sont de petits frippons, des esprits revêches & pleins de malice: ils sont choqués de les voir opiniâtres & sujets à ces mauvaises inclinations qu'ils leur ont inspirées eux-mêmes, & qu'ils ont pris soin d'entretenir. Et alors qu'il est peut-être trop tard, ils seroient bien-aîsés d'extirper ces mauvaises herbes qu'ils ont plantées de leurs propres mains, & qui ont pris de trop fortes racines pour pouvoir être facilement arrachées. Car si un enfant a été accoutumé à avoir une pleine liberté de faire tout ce qu'il a voulu tandis qu'il a porté la robe, pourquoi trouverions-nous étrange qu'il prétendît au même privilege, & qu'il mît tout en usage pour continuer d'en jouir lorsqu'il vient à porter le haut-de-chausse? Il est vrai qu'à mesure qu'il avance en âge, ses fautes deviennent plus sensibles, de sorte qu'il y a peu de parens assez aveugles pour ne pas les appercevoir, & assez insensibles pour ne pas reconnoître les mauvais effets de leur propre indul-

gence. Un enfant, avant que de pouvoir parler ou marcher, a gagné le dessus sur sa gouvernante, il a pris un entier ascendant sur ses parens, depuis qu'il a su caqueter : pourquoi, je vous prie, étant devenu grand, c'est-à-dire plus fort & plus habile qu'il n'étoit alors, doit-il être tout d'un coup tenu de court, & forcé de plier sous la volonté d'autrui ? Pourquoi faut-il qu'après avoir été abandonné à lui-même à l'âge de sept, de quatorze, ou de vingt ans, il se dépouille d'un privilege que l'indulgence de ses parens lui avoit accordé si libéralement jusqu'alors ? Vous n'avez qu'à en faire l'essai, en un cheval, en un chien, ou en quelque autre semblable animal ; & vous verrez si les mauvaises habitudes qu'ils auront contractées lorsqu'ils étoient jeunes, pourront être facilement corrigées quand ils seront une fois dans la vigueur de leur âge. Cependant aucun de ces animaux n'est, à beaucoup près, si fier, ni si enclin à être maître de soi-même & des autres, que l'homme.

Nous sommes généralement assez avisés pour songer à discipliner ces animaux dans le temps qu'ils sont fort jeunes , & à dresser de bonne heure toute autre créature de cet ordre que nous voulons employer à notre usage. Nous ne manquons en ce point qu'à l'égard des créatures que nous mettons au monde. Après en avoir fait de méchans enfans , nous espérons follement qu'ils seront des hommes vertueux. Mais si toutes les fois qu'un enfant veut avoir des raisins ou des dragées, nous lui en donnons pour l'empêcher de pleurer ou de se dépitier, pourquoi devenu grand, ne doit-il pas être satisfait , si sa passion l'entraîne au vin ou aux femmes ? Ces derniers objets sont aussi propres à réveiller les desirs d'un homme fait , que les dragées & les autres bagatelles qu'il demandoit en pleurant lorsqu'il étoit petit , étoient propres à exciter les desirs d'un enfant. Le mal n'est pas d'avoir des desirs conformes aux idées & aux goûts attachés à ces différens âges , mais de ne pas

soumettre ces desirs à la conduite de la raison. La différence ne consiste pas à avoir ou à ne pas avoir des passions, mais à pouvoir les gouverner, & à résister actuellement à leurs impressions. Or qui n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres, pendant qu'il est jeune, aura beaucoup de peine à écouter les conseils de sa propre raison, & à les suivre, lorsqu'il sera en âge de s'en servir; & il n'est pas difficile de prévoir ce que sera un tel homme.

§. XXXVIII.



On enseigne le vice aux enfans : ce qu'on prouve par plusieurs exemples.

Ce sont là des méprises où tombent communément ceux qui semblent prendre le plus de soin de l'éducation de leurs enfans. Mais si nous observons la maniere dont on conduit ordinairement les enfans, nous aurons tout sujet d'être surpris; qu'au milieu de ce dérèglement de mœurs dont on se plaint par-tout, il reste encore quelque trace de vertu dans le monde.

Car peut-on nommer un vice, dont le goût ne soit communiqué aux enfans, ou par leurs parens, ou par leurs nourrices, un vice dont on ne jette les semences dans leur ame dès qu'ils sont capables de les recevoir? Je ne dis pas par les exemples qu'on leur met devant les yeux, qui cependant doivent contribuer à les encourager au mal. Ce que j'ai dessein de vous faire remarquer ici, c'est que ceux qui sont auprès des enfans, leur enseignent directement le vice, & les éloignent actuellement du chemin de la vertu.

Premier exemple. Ne leur inspirent-ils pas la violence, l'esprit de vengeance & de cruauté avant qu'ils puissent marcher? *Donne-moi un coup, afin que je le lui rende*, c'est la leçon qu'on répète chaque jour à la plupart des enfans. On compte cela pour rien, parce que leurs mains n'ont pas la force de faire du mal. Mais, je vous prie, n'est-ce pas là le vrai moyen de leur gâter l'ame, & de leur inspirer la violence? Car si, lorsqu'ils sont petits, on leur apprend à faire du mal aux autres, à les frap-

per, à les battre, pour ainsi dire, par député, si on les exhorte à se réjouir du mal qu'ils leur ont procuré, & à se faire un plaisir de les voir souffrir, ne les dispose-t-on pas par le même moyen à recourir eux-mêmes à ces voies de fait, lorsqu'ils seront assez forts pour faire sentir la pesanteur de leurs bras, & pour frapper tout de bon ?

Second exemple. Les habits qui ne doivent servir naturellement que pour la modestie, pour tenir le corps chaud, & le couvrir, sont, par la sottise ou l'extravagance des parens, recommandés aux enfans pour d'autres usages bien différens. On leur en fait un sujet de vanité & d'émulation. On inspire à un enfant de la passion pour un habit neuf, en lui faisant espérer que ce sera un bel habit : & dès qu'une jeune fille est parée d'une robe ou d'une coëffure neuve, sa mere lui apprend à s'admirer elle-même, en l'appellant sa *petite Reine*, sa *Princesse*. Ainsi les enfans sont instruits à tirer vanité de leurs habits, avant que de pouvoir les mettre eux-mêmes. Et

pourquoi ne continueroient-ils pas à s'enorgueillir d'une parure à la mode, qu'ils doivent au tailleur ou à la coëffeuse, puisque leurs parens le leur ont appris de si bonne heure ?

Troisième exemple. On dresse les jeunes gens à mentir, à se servir d'équivoques & d'excuses peu différentes du mensonge. Si les apprentifs & les enfans emploient à propos ces tours d'adresses pour le profit de leurs maîtres ou de leurs parens, on les loue. Quelle apparence qu'après qu'on les a dispensés de respecter la vérité, & qu'on les a même encouragés à la corrompre, en faveur d'un maître tout confit en dévotion ; quelle apparence que dans l'occasion ils n'usent pas du même privilege pour leur propre profit ?

Quatrième exemple. Ce n'est que la pauvreté qui met les gens du commun hors d'état de porter leurs enfans à l'intempérance, en leur donnant des mets délicats, ou en les sollicitant à boire & à manger au delà du nécessaire : car lorsqu'ils se trouvent en lieu où ils

peuvent se satisfaire , ils montrent bientôt par leur exemple , que ce n'est point par aversion pour l'ivrognerie & la gourmandise qu'ils sont sobres , mais par pure nécessité. Si vous observez après cela ce qui se passe dans les maisons de ceux qui sont un peu plus à leur aise , vous trouverez qu'on y fait si fort consister le bonheur & la principale affaire de la vie à manger & à boire , qu'on croiroit les enfans négligés , s'ils n'y avoient leur bonne part. On leur donne des sausses , des ragoûts , des viandes déguisées avec tout l'art imaginable , pour ranimer leur appétit après qu'ils ont déjà le ventre bien plein ; & alors , de peur que leur estomac ne soit surchargé , le prétexte est tout prêt de leur donner encore un verre de vin , pour aider à la digestion , quoiqu'en effet cela ne serve qu'à la reculer.

Un enfant est-il indisposé , la première question qu'on lui fait , c'est , *que veux-tu donc manger , mon ami ? que te donnerons nous ?* En même temps on le presse de manger & de boire ; & chacun est après à imaginer ce qu'on pourra lui présenter qui

soit assez friand & assez délicat pour vaincre le dégoût que la nature donne sagement dans le commencement des maladies, comme un moyen pour empêcher qu'elles n'augmentent, afin que, délivrée du soin ordinaire de digérer la nouvelle nourriture dont l'estomac se chargeroit sans cela, elle puisse avoir le loisir de corriger & de dompter les humeurs peccantes.

Mais lors même que les enfans ont le bonheur d'avoir des parens qui par prudence les éloignent de leur table, & les font nourrir sobrement de mets fort simples & fort communs, il est encore très-difficile que leur esprit se préserve de la contagion; car, quoique durant tout le temps qu'ils sont sous la direction de quelque personne raisonnable, ils puissent être assez en sûreté par rapport à leur santé, le moyen que leur cœur ne soit point corrompu par les discours qu'on leur fait sur cette espece d'épicurisme! De tous côtés ils entendent louer la bonne-chère: qui ne voit que tous ces éloges doivent bientôt leur faire aimer une table bien servie, & leur inspirer le desir d'en faire la dépense

dès qu'ils en auront le moyen ! Tenir bonne table , c'est ce que tout le monde appelle *bien vivre*, *se bien traiter*, *vivre noblement* : ceux-là même qui font profession de censurer le vice, parlent ce langage. Comment voulez-vous après cela que la triste raison entreprenne de s'opposer à la voix publique ? Quelle apparence qu'on l'écoute, si elle nomme *luxé* ce qui est si fort applaudi dans le monde, & si généralement autorisé par la pratique des personnes du premier rang ?

C'est à présent un vice si établi, & qui a de si puissans défenseurs, que je ne fais si déjà il ne se pare point du nom de vertu, & si la liberté de le censurer ne passera point pour folie ou ignorance du monde. Pour moi, je craindrois fort que ce que je viens d'en dire ici, ne fût censuré comme une petite satyre hors de propos, si je ne le proposois dans la vue d'exciter les parens à veiller soigneusement à l'éducation de leurs enfans, puisqu'ils voient ces foibles créatures environnées de tous côtés non seulement de tentations propres à les corrompre, mais même de précepteurs de

débauche, & cela peut-être dans les lieux où ils les croyoient le plus en sûreté.

Je ne veux pas insister davantage sur ce sujet, ni m'étendre à faire voir, article par article, le soin qu'on prend de gâter les enfans, & de leur inspirer de mauvais principes. Mais je prie les parens de considérer sérieusement s'il y a un défaut ou un vice qu'on enseigne visiblement aux enfans, & s'il n'est pas de leur devoir & de leur sagesse de leur procurer d'autres instructions.

§. XXXIX.

Il ne faut point contenter les vaines fantaisies des enfans.

C'est à mon avis une chose très-évidente, que le principe de toutes les vertus & du véritable mérite, consiste à pouvoir vaincre ses propres desirs, lorsqu'ils ne sont pas autorisés par la raison. Cette puissance s'acquiert & se perfectionne par la coutume à qui tout devient facile & familier, lorsqu'on s'y soumet de bonne heure. C'est pour quoi, si j'en étois cru, je con-

seillerois que contre ce qu'on fait ordinairement, *on accoutumât les enfans à dompter leurs desirs, & à n'avoir point de fantaisie, même dès le berceau.* La première chose qu'il faudroit leur apprendre, c'est qu'ils ne doivent pas avoir une chose, quelle qu'elle soit, parce qu'elle leur plaît, mais parce qu'on a jugé qu'elle leur est utile. Ainsi, après leur avoir fourni tout ce qui leur seroit absolument nécessaire, si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer, ils n'auroient garde de crier & de se dépiter pour se faire obéir, & ne seroient pas par conséquent la moitié si incommodes à eux-mêmes & aux autres qu'ils le sont, pour n'avoir pas été conduits de cette manière dès leur première enfance. Si jamais on n'eut satisfait leurs desirs, lorsqu'ils témoignent de l'impatience pour avoir une certaine chose, ils ne pleureroient pas plutôt pour en avoir d'autres, qu'ils pleurent pour avoir la lune.

§. X L.

Ce n'est pas que je prétende

110 DE L'EDUCATION

par-là qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour les enfans dans la moindre chose , ou que j'espere qu'ils puissent avoir dans ce bas-âge une sagesse & une conduite de Sénateur. Je les regarde comme des enfans qu'il faut traiter avec douceur, qui doivent badinier & avoir leurs jouets & leurs passe-temps. Ce que je veux dire , c'est que quand ils pleurent pour avoir ce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils aient , ou pour faire ce qu'il ne faut pas qu'ils fassent , on ne devroit pas leur accorder ce qu'ils demandent , sous prétexte qu'ils le desirerent , mais qu'au contraire , s'ils redoubloient leurs importunités pour l'obtenir , il faudroit leur faire comprendre qu'on le leur refuse précisément à cause de cela. J'ai vu à une table des enfans qui ne demandoient jamais rien , quelque mets qu'il y eût devant eux , mais recevoient avec plaisir ce qu'on leur donnoit : & ailleurs j'en ai vu qui demandoient de tout ce qu'ils voyoient , & qu'il falloit servir de chaque plat , & même avant tout le monde. D'où pouvoit venir cette grande différence , si ce n'est de ce que les uns étoient accou-

tumés à avoir tout ce qu'ils demandoient en criaillant ou en pleurant, & que les autres étoient accoutumés à s'en passer? Plus les enfans sont jeunes, moins on doit, à ce que je crois, satisfaire leurs desirs déréglés. Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance & à la direction de ceux entre les mains desquels ils se trouvent: d'où je tirerai cette conséquence qui se présente d'elle même, qu'on ne doit tenir autour d'eux que des personnes sages & raisonnables. Si l'on fait ordinairement tout le contraire, je ne saurois qu'y faire. Je dis ce que je crois qu'on devroit pratiquer: si l'usage ordinaire s'accordoit déjà avec mon sentiment, il ne seroit pas nécessaire que j'importunasse le monde par un discours sur cette matiere. Cependant je suis assuré que si l'on examine ce que je viens de dire, il y aura plusieurs personnes qui reconnoîtront avec moi, que plus on commencera de bonne heure à faire prendre ce pli aux enfans, plus la chose leur sera facile à pratiquer, & moins leurs gouverneurs auront de peine auprès d'eux.

112 DE L'ÉDUCATION

Et ici l'on doit tenir pour une maxime inviolable , qu'*après qu'on leur a refusé une fois quelque chose , il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités* , à moins qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatiens & chagrins , en les récompensant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience.

§. X L I.

Ceux donc qui prétendent gouverner leurs enfans , doivent commencer à les tenir soumis à leur volonté pendant qu'ils sont jeunes. Voulez-vous que votre fils vous soit obéissant après être sorti de l'enfance ? faites valoir auprès de lui votre autorité de pere aussi-tôt qu'il sera capable de soumission , & qu'il pourra comprendre de qui il dépend. Si vous souhaitez qu'il ait du respect pour vous , inspirez-lui ce respect pendant son enfance ; & à mesure qu'il deviendra homme , traitez-le plus familièrement. Par ce moyen , il vous sera entièrement soumis , comme il est juste , durant tout le temps de son enfance ; & il deviendra votre ami lors-

qu'il sera homme fait. Car un pere se mécompte beaucoup à mon avis, qui, plein d'indulgence pour ses enfans, & fort familier avec eux lorsqu'ils sont jeunes, les traite fort sévèrement, & n'a plus de communication avec eux (1) lorsqu'ils sont devenus grands. La liberté & l'indulgence ne sauroient faire du bien à de jeunes enfans : leur peu de jugement est cause qu'ils ont besoin d'être sous la discipline, & comme tenus en bride. Au

(1) Montaigne a frondé vivement cette mauvaise coutume. *Une vraie affection & bien réglée*, dit-il, *devroit naître & s'augmenter avec la connoissance que les enfans nous donnent d'eux : & lors, s'ils le veulent, la propension naturelle marchant quant & quant la raison, les chérir d'une amitié vraiment paternelle : -- Il en va fort souvent au contraire, & le plus communément nous nous sentons plus émus des trépignemens, jeux & niaiseries puériles de nos enfans, que nous ne faisons après de leurs actions toutes formées ; comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes. Je tire ces paroles d'un chapitre intitulé : *De l'affection des peres aux enfans*, où vous trouverez plusieurs autres bonnes réflexions sur ce sujet. *Essais*, liv. II, ch. VIII.*

114 DE L'ÉDUCATION

contraire, vous ne sauriez plus mal faire que de les traiter d'une manière vere & impérieuse, lorsque devenus hommes, ils ont leur propre raison pour leur servir de guide : à moins que vous ne vouliez obliger vos enfans à se dégoûter de vous lorsqu'ils seront grands, & à dire secrètement en eux-mêmes : *quand mourrez-vous donc, mon pere ?*

§. XLII.

Je pense que tout le monde trouvera raisonnable que les enfans étant petits, considerent leurs parens comme leurs seigneurs & leurs maîtres absolus, & qu'en cette qualité ils aient une crainte respectueuse pour eux; mais qu'étant parvenus à un âge plus mûr, ils les regardent comme leurs meilleurs amis, qu'ils les aiment & les respectent sous cette idée. Or, pour faire naître ces sentimens dans le cœur des enfans, il n'y a point d'autre voie, si je ne me trompe, que celle que je viens d'indiquer. Nous devons considérer que nos enfans devenus grands, sont entièrement semblables à nous, qu'ils

ont les mêmes passions & les mêmes desirs. Nous sommes bien-aîsés de passer pour des créatures raisonnables, & d'être les maîtres de notre conduite : nous n'aimons pas à être obligés d'essuyer à toute heure des censures & des mépris : nous ne pouvons souffrir d'être exposés continuellement à la mauvaise humeur de ceux que nous fréquentons, ni qu'ils prétendent nous tenir dans un grand respect. Un homme fait qui se voit traiter de cette manière, cherche aussitôt une autre compagnie, fait de nouveaux amis, & se lie à une autre société, où il puisse jouir de quelque douceur.

Si donc on a soin de tenir d'abord de court les enfans, ils seront aisés à gouverner durant leur bas-âge, & se soumettront sans murmure à ce traitement, n'en connoissant point d'autre : & lorsque dans la suite ils commenceront à faire usage de leur raison, si le pere se relâche un peu de sa sévérité, à mesure qu'ils s'en rendront dignes, & qu'il se communique plus familièrement à eux, la contrainte où il les aura tenus auparavant, ne ser-

vira qu'à augmenter leur amour pour lui, parce qu'ils reconnoîtront alors qu'on ne les traitoit ainsi que par amitié, & dans la vue de les rendre dignes de l'affection de leurs parens, & de l'estime du reste des hommes.

§. XLIII.

En voil'à assez pour ce qui regarde en général la maniere dont vous devez établir votre autorité sur vos enfans. C'est en leur inspirant de la crainte & du respect, que vous devez commencer à prendre de l'empire sur leurs esprits, & lorsqu'ils seront parvenus à un âge plus mûr, il faut que l'affection & l'amitié qu'ils auront pour vous-même, vous maintiennent dans ce premier droit. Car enfin il doit venir un temps auquel il faut que les enfans soient à l'abri des châtimens & des réprimandes : & alors, si l'affection qu'ils ont pour vous ne les rend pas obéissans & fermes dans leur devoir ; si l'amour de la vertu & de l'honneur ne les engage pas à se bien conduire, par quel motif, je vous prie, pourriez-vous les y obliger ? La crainte

d'avoir une moindre portion de vos biens, s'ils viennent à vous déplaire (1), pourra bien les porter à se contraindre, pour ne rien perdre de ce qu'ils espèrent de vous : mais en particulier ils n'en feront ni moins méchans, ni moins déréglés ; & d'ailleurs cette contrainte ne durera pas toujours. Il faut tôt ou tard que les hommes soient abandonnés à eux-mêmes & à leur propre conduite. Celui qui est honnête homme & vertueux, il faut l'avoir rendu tel réellement & dans l'intérieur ; & par conséquent on doit

(1) *Un pere, dit à cette occasion Montaigne, est bien misérable, qui ne tient l'affection de ses enfans que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu & par sa suffisance, & aimable par sa bonté & douceur de ses mœurs. -- Il faut avoir réglé l'ame des enfans à leur devoir par des raisons, non par nécessité & par le besoin, non par rudesse & par force.*

--- * & errat longe, meâ quidem sententiâ.
 Qui imperium credat esse gravius aut stabilius.
 Vt quod sit, quam illud quod amicitia adjungitur.

Essais, Liv. III, Ch. VIII.

* *Ter. Adelph. Act. I. Sc. I. 14*

118 DE L'ÉDUCATION

avoir soin de lui inspirer de bonne heure, par le moyen de l'éducation, ces dispositions à la vertu qui doivent avoir une si grande influence sur tout le reste de sa vie, de sorte que ce soient autant d'habitudes transformées, pour ainsi dire, en sa propre nature, & non pas de fausses apparences & des dehors plâtrés que la crainte lui fait revêtir, dans la seule vue de ne pas irriter un pere qui pourroit le déshériter.

SECTION III.

*Des châtimens qu'il faut infliger
aux enfans.*

§. XLIV.

S'il faut châtier les enfans.

APRÈS avoir dit en général comme il faut se conduire pour bien élever les enfans, il est à propos d'examiner présentement un peu plus en détail les moyens dont on doit se servir pour cela. J'ai parlé si forte-

ment du soin qu'il faut prendre de tenir de court les enfans, qu'on s'imaginera peut-être par avance que je n'ai pas assez considéré les égards qu'on doit avoir pour la tendresse de leur âge, & pour la foiblesse de leur complexion. Mais ce soupçon se dissipera bientôt, si l'on fait réflexion sur ce que je vais dire. Bien loin de conseiller qu'on traite durement les enfans, je suis fort porté à croire qu'en fait d'éducation, les châtimens rudes ne fauroient produire que fort peu de bien, & qu'ils causent au contraire beaucoup de mal; & je suis persuadé qu'à tout prendre, on trouvera que les enfans qui ont été fort châtiés, deviennent rarement gens de bien. Tout ce que je dirai pour le présent sur ce sujet, c'est que, quelque sévérité qu'on soit obligé d'employer, il y faut avoir recours avec d'autant moins de peine que les enfans sont plus jeunes; & que si après l'avoir exercée avec toutes les précautions requises, elle produit son effet, il faut la modérer, & prendre insensiblement des manieres plus douces.

§. XLV.

Il faut tenir les enfans dans le respect.

Si les enfans sont accoutumés à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme de leurs parens, avant qu'ils puissent se ressouvenir du temps auquel on leur a imposé cette nécessité, cet état leur paroîtra naturel, &, comme s'il l'étoit effectivement, ils ne s'aviseront jamais de s'opposer le moins du monde à ce qu'on leur ordonnera. La seule chose à quoi il faut prendre garde, c'est de commencer de bonne heure à inspirer cette soumission aux enfans, & de ne se relâcher jamais en la moindre chose, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte. Lorsqu'on leur a fait prendre cette habitude (à quoi, je le répète, il faut travailler de bonne heure; car autrement on ne sauroit en venir à bout qu'avec peine & à force de coups; & toujours plus difficilement, à mesure qu'on dif-
fétera

féra plus long temps à s'y appliquer); lors, dis-je, que les enfans ont pris ces sentimens respectueux, c'est à la faveur de ce respect tempéré toujours par une indulgence proportionnée au bon usage qu'ils en feront, & non pas par des coups, des réprimandes ou d'autres châtimens serviles, qu'il faut les conduire dans la suite, à mesure qu'ils deviennent plus sensés & plus raisonnables.

§. XLVI.

Moyen de corriger l'humeur libertine des enfans.

Qu'il faille en user ainsi, c'est ce qu'on reconnoitra sans peine, si l'on considère seulement ce qu'on a en vue, lorsqu'on veut bien élever un enfant, & à quoi tout cela se réduit.

1°. Supposons un enfant qui n'a pas la force de se rendre maître de ses passions, & qui ne sauroit résister à l'impression d'un plaisir présent, ou endurer de la peine, quoique la raison le lui conseille. N'est-il pas visible que dans cette situation, il n'a ni

de véritables principes de vertu, ni les dispositions nécessaires pour se pousser dans le monde ; & qu'il est en grand danger de n'être jamais bon à rien ? Quel autre moyen de prévenir cet inconvénient , que d'exciter de bonne heure dans les enfans ces sentimens de respect & de soumission dont je viens de parler , qui sont opposés à un naturel abandonné à lui-même ? Comme c'est proprement de cette soumission respectueuse que dépend toute l'habileté & tout le bonheur où les enfans peuvent parvenir un jour, il faut la leur inspirer le plutôt qu'on pourra , dès qu'ils commencent d'avoir quelque rayon de connoissance ; & ceux à qui le soin de leur éducation a été confié , doivent mettre tout en œuvre pour les confirmer dans cette disposition.

§. XLVII.

Danger qu'il y a d'abrutir l'esprit des enfans.

2°. D'un autre côté , si on humilie trop les enfans , si on leur abat l'esprit en les tenant dans une

trop grande soumission , ils perdent toute leur vivacité & toute leur industrie , & tombent dans un état pire que le précédent ; car il arrive quelquefois que de jeunes étourdis pleins de feu & d'esprit , sont ensuite de fort honnêtes gens , & deviennent de grands hommes : mais ces ames foibles , lâches & timides , ces esprits bas & rampans ne s'élèvent qu'avec peine , & s'avancent rarement. Pour éviter ces deux écueils opposés , il faut beaucoup d'art , & celui qui a trouvé le moyen de maintenir l'esprit d'un enfant dans une certaine activité aisée , & dégagée de toute contrainte , en le détournant pourtant de plusieurs choses pour lesquelles il a de l'inclination , & en le portant à d'autres qui lui sont désagréables , celui là , dis je , qui fait accorder ses oppositions apparentes , a trouvé , à mon avis , le véritable secret de l'éducation.

§. XLVIII.

S'il faut battre les enfans.

La voie commune & abrégée pour corriger les enfans , ce sont les châ-

timens , & la verge , unique ressource que connoissent ou imaginent d'ordinaire ceux qui sont chargés de leur éducation. Mais j'ose dire qu'il n'y a rien de moins propre à cela , car ce moyen va justement à produire les deux maux que je viens de remarquer , lesquels , d'une manière ou d'autre , renversent toutes les mesures qu'on pourroit prendre pour bien élever un enfant.

S. XLIX.

*Raisons de ne point battre les enfans.
Premiere raison.*

Ces sortes de châtimens ne contribuent point du tout à nous faire vaincre l'inclination naturelle que nous avons à goûter les plaisirs du corps qui nous frappent par leurs charmes présens , & à éviter la peine à quelque prix que ce soit , mais plutôt nous y encouragent , & confirment ainsi en nous les principes de toutes sortes d'actions méchantes & vicieuses. Par quels autres motifs , je vous prie , un enfant agit-il que par amour du plaisir , & par aversion pour

la peine, lorsque par la seule crainte d'être battu, il étudie sa leçon contre son inclination, ou s'abstient de manger d'un méchant fruit qu'il aime beaucoup ? En cela il n'a en vue que de donner la préférence à un plus grand plaisir corporel, ou d'éviter une plus grande peine corporelle. Il étudie sa leçon contre son gré, parce qu'il est bien-aîsé de n'être pas battu ; & il se prive d'un fruit qu'il aime beaucoup, pour éviter d'être châtié. Or diriger ses actions & sa conduite par de tels motifs, qu'est-ce autre chose qu'entretenir en lui ce principe de corruption, que nous devons tâcher, avec toute l'application imaginable, de déraciner & de détruire entièrement. Pour moi, je ne saurois croire qu'aucune correction soit utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait, n'a pas plus de pouvoir sur son esprit, que la peine elle-même.

S. L.

Seconde raison.

Cette espèce de correction produit naturellement dans l'esprit des enfans

l'aversion pour les choses qu'un gouverneur doit tâcher avec soin de leur faire aimer. En effet il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui conçoivent de la haine pour certaines choses, aussi-tôt qu'on les a battus, grondés ou chagrinés à leur occasion; & il ne faut pas trouver cela fort étrange, puisque des hommes faits ne sauroient obtenir d'eux de prendre de l'inclination pour aucune chose par ces sortes de voies: car où est l'homme qui ne se dégoûtât de quelque innocent plaisir qui lui seroit indifférent en lui-même, si l'on prétendoit le lui faire aimer, en lui donnant des soufflets, ou en le chargeant d'injures toutes les fois qu'il n'auroit aucune envie de goûter ce plaisir, ou bien en le maltraitant ainsi sans relâche, à cause de certaines circonstances qui se trouveroient dans la maniere dont il le goûteroit? Il n'y a rien là que de très-naturel. On voit tous les jours que les choses les plus innocentes deviennent désagréables à cause de certaines circonstances choquantes qui les accompagnent. La seule vue d'une coupe où une personne a accoutumé

de prendre des médecines dégoûtantes, lui fait soulever le cœur, de sorte qu'il n'y sauroit boire avec plaisir, quoiqu'elle soit parfaitement nette, d'une forme agréable, & de la plus riche matiere qu'on puisse trouver.

§. L I.

Troisième raison.

En troisième lieu, cette espèce de traitement servile (1) rend aussi le tempérament servile. L'enfant qui y est exposé se soumet & paroît obéissant lorsqu'il est frappé de la crainte de la verge : mais lorsque cette crainte est éloignée de son esprit, & que n'étant vu de personne, il peut se pro-

(1) Montaigne est du même sentiment. Voici comme il s'en exprime. *J'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre qu'on dresse pour l'honneur & la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur & en la contrainte ; & je tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, & prudence & adresse, ne se fait jamais par la force. --- Je n'ai vu autre effet aux verges, sinon de rendre les ames plus lâches, ou plus malicieusement opiniâtres.*

Essais, Liv. II, Ch. VIII.

128 DE L'EDUCATION

mettre l'impunité, il lâche la bride à ses passions, & s'abandonne entièrement à son inclination naturelle, qui ne change point, malgré toute la rigueur dont on se sert pour la détruire, mais prend au contraire de nouvelles forces; & après avoir été ainsi réprimée, éclate ordinairement avec plus de violence.

§. LII.

Quatrieme raison.

Enfin, si la sévérité portée au plus haut point, prévaut sur le naturel d'un enfant, & le guérit de ses dérèglements présens, c'est souvent en causant un mal bien plus grand & plus dangereux, qui est de lui abrutir l'esprit, de sorte que par-là d'un jeune étourdi vous en faites un sot & un lourdaut, qui, avec sa modération acquise par art, plaira tout au plus à quelques sottes gens, qui louent les enfans pesans & stupides, parce qu'ils ne font point de bruit, & qu'ils ne leur donnent aucune peine; mais à la fin il deviendra, selon toutes les apparences, incommode à ses amis,

comme il fera toute sa vie inutile à lui-même & aux autres.

Les coups, & toutes les autres fortes de châtimens serviles & corporels (1), ne doivent donc point être employés à l'éducation de ceux que nous voulons rendre sages & vertueux par inclination. Il ne faut y recourir que fort rarement, & seulement dans des occasions importantes, & à la dernière extrémité.

(1) Montaigne n'avoit qu'une fille qui, dit-il, avoit atteint six ans & plus, sans qu'on eust employé à sa conduite, & pour le chastement de ses fautes puériles, autre chose que paroles & bien douces. J'eusse été, ajoute-t-il, beaucoup plus religieux vers des mâles, moins nez à servir, & de condition plus libre. J'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingénuité & de franchise.

Essais, Liv. II, Ch. VIII.



SECTION IV.

Des récompenses : l'usage qu'on en doit faire dans l'éducation des enfans.

S. LIII.

S'il faut porter les enfans à leur devoir par des récompenses.

D'UN autre côté, il faut éviter avec autant de soin de cajoler les enfans, en leur donnant, sous l'idée de récompenses, certaines choses qui leur plaisent, pour les engager à s'acquitter de leur devoir : car celui qui donne à son enfant des pommes, des dragées, ou quelque autre chose de cette nature qu'il aime beaucoup, afin de l'obliger à apprendre sa leçon, ne fait qu'autoriser par-là l'amour qu'il a pour le plaisir, & entretenir en lui cette dangereuse inclination, qu'il devroit tâcher, par toutes sortes de moyens, de mortifier & d'étouffer entièrement. C'est

en vain que vous espérez d'obliger votre enfant à vaincre cette passion, si d'un côté vous vous engagez à le dédommager de la contrainte que vous imposez à son inclination, en lui proposant de l'autre de nouveaux objets capables de la satisfaire. Pour faire qu'un enfant soit un jour sage, vertueux & homme de bien, il faut lui apprendre à dompter ses passions & à réprimer l'inclination qu'il a pour les richesses, pour la parure, ou pour la bonne-chère, &c. toutes les fois que sa raison & son devoir l'exigent. Mais si vous le portez à faire une chose raisonnable en elle-même, en lui présentant de l'argent, si vous le récompensez de la peine qu'il a d'apprendre sa leçon, par le plaisir de manger quelque bon morceau, si vous lui promettez une cravatte à dentelle, ou un bel habit neuf, pourvu qu'il s'acquitte de quelques-uns de ses petits devoirs, n'est-il pas visible qu'en proposant ces choses en forme de récompenses, vous les faites passer pour des choses bonnes en elles-mêmes, que votre enfant doit tâcher d'obtenir, & que par-là vous l'excitez à les désirer

avec d'autant plus d'ardeur, & l'accoutumez à mettre son bonheur dans leur jouissance? Ainsi, pour engager les enfans à apprendre leur grammaire, à danser, ou à faire quelque autre chose de cette nature, peu capable de contribuer au bonheur ou à la commodité de leur vie, l'on emploie mal-à-propos les récompenses & les châtimens, on détruit en eux tout principe de vertu, on renverse l'ordre de leur éducation, & on leur inspire le luxe, l'orgueil ou l'avarice, &c. Méthode extravagante, par laquelle un pere entretient ses enfans dans de mauvaises inclinations, qu'il devroit étouffer entièrement, & jette dans leur ame la semence de tous ces vices, qu'on ne peut éviter qu'en réprimant ses propres desirs, & en s'accoutumant de bonne heure à se soumettre à la raison.

§. L I V.

Je ne dis pas ceci pour insinuer qu'on devroit priver les enfans des commodités & des plaisirs de la vie, qui ne sont pas contraires à leur santé ou à la vertu. Bien loin de là, je suis

d'avis qu'on leur rende la vie aussi agréable qu'il est possible, qu'on leur permette de goûter pleinement tous les innocens plaisirs pour lesquels ils sentent de l'inclination, pourvu qu'on le fasse avec cette précaution de ne leur accorder ces plaisirs que comme des suites de l'approbation qu'ils ont acquise par leur bonne conduite dans l'esprit de leurs gouverneurs, & jamais comme des récompenses de ce qu'ils se sont appliqués à certaine chose pour laquelle ils témoignent de l'averfion, ou qu'ils n'auroient pas voulu faire sans cela.

§. L V.

Mais, direz-vous, « si l'on n'a » recours ni à la verge, ni à de pe- » tites récompenses, pour porter les » enfans à leur devoir, comment » pourra-t-on les gouverner? Otez » l'espérance & la crainte, il n'y a » plus de discipline ». J'avoue que la crainte du mal, & l'espérance du bien, les récompenses & les punitions sont les seuls motifs d'une créature raisonnable; que ce sont là les deux grands ressorts de toutes les actions des hom-

134 DE L'ÉDUCATION

mes, & qu'ainfi l'on doit s'en servir à l'égard des enfans. Mais j'avertirai ici leurs parens & leurs gouverneurs de se ressouvenir toujours que les enfans doivent être traités comme des créatures raisonnables.

§. L V I.

De quelles récompenses & de quelles peines il faut se servir à l'égard des enfans.

Il faut, je l'avoue, proposer aux enfans des récompenses, & leur infliger des peines, si l'on veut gagner quelque chose sur leur esprit. Mais en quoi on se trompe, à mon avis, c'est dans le choix qu'on fait généralement des peines & des récompenses. On a recours pour cela à des châtimens & à des plaisirs corporels: mais lorsque les hommes les emploient comme des peines & des récompenses pour soumettre leurs enfans à leur volonté, ce sont, à mon avis, des moyens capables de produire de fort méchans effets. Car alors ils ne servent qu'à augmenter & à fortifier en eux l'inclination naturelle qu'ils ont pour les

plaisirs du corps, comme nous l'avons déjà insinué, inclination que nous sommes précisément obligés de vaincre & d'éteindre entièrement. Quel principe de vertu inspirez-vous à un enfant, si vous détachez son esprit de l'amour d'un plaisir, en lui en proposant un autre dans le même temps? Faire cela, qu'est-ce autre chose que donner une plus grande étendue à sa passion, & la répandre, pour ainsi dire, sur différens objets? Un enfant vient à pleurer pour avoir un fruit mal-sain, vous l'appaisez en lui donnant quelque confiture un peu moins malfaisante; peut-être conservez-vous par-là sa santé, mais certainement vous lui gâtez l'esprit, & le jetez dans un plus grand désordre: car content de changer l'objet de ses desirs, vous flattez sa passion, vous approuvez qu'elle soit fatishait; & c'est-là, comme je l'ai montré, la racine du mal. Jusqu'à ce que vous ayez mis votre enfant en état de pouvoir vaincre ses desirs, il pourra bien arriver qu'il sera tranquille & retenu durant un certain temps, mais le mal ne sera pourtant pas guéri. Par cette maniere d'agir

vous fomentez & entretenez en lui une passion qui est la source de tous les désordres où s'abandonnent les hommes ; & vous devez compter qu'à la première occasion elle éclatera avec plus de violence qu'elle lui inspirera des desirs plus ardens , & vous causera plus de chagrins que jamais.

§. L V I I.

Il faut rendre les enfans sensibles à l'honneur & à la honte.

Les récompenses & les peines par lesquelles on doit tenir les enfans dans le devoir , sont d'une espece bien différente , & ont un tel pouvoir , que si une fois nous pouvons les mettre en œuvre , il n'y aura , je pense , plus rien à faire , il ne restera plus aucune difficulté à surmonter. De tous les motifs propres à toucher une ame raisonnable , il n'y en a point de plus puissans que l'honneur & l'infamie , lorsqu'une fois elle se trouve disposée à en ressentir les impressions. Si donc vous pouvez inspirer aux enfans l'amour de la réputation , & les rendre sensibles à la honte & à l'infamie , dès-lors vous

avez mis dans leur ame un principe qui les portera continuellement au bien. Mais, dira-t-on, comment faire pour en venir là ? D'abord la chose paroît avoir quelque difficulté, je l'avoue ; mais rien n'est, à mon avis, plus digne de nos soins que de chercher le moyen d'exciter ces passions dans le cœur des enfans (en quoi consiste, selon moi, le grand secret de l'éducation), pour le mettre en œuvre dès qu'on l'aura trouvé.

S. LVIII.

Premier moyen de rendre les enfans sensibles à l'honneur.

Premièrement les enfans sont fort sensibles à la louange, & peut-être plutôt que nous ne croyons. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, sur-tout par leurs parens & par ceux dont ils dépendent. Si donc un pere caresse ses enfans & leur donne des louanges lorsqu'ils font bien, & qu'il les regarde froidement & avec mépris lorsqu'ils font mal ; & si leur mere & toutes les autres personnes qui sont autour d'eux les traitent de la même

138 DE L'ÉDUCATION

maniere, ils deviendront en peu de temps sensibles à ce différent traitement; & si l'on se fait une loi d'en user toujours de même avec eux, je suis assuré que cela seul fera plus d'impression sur leur esprit que des menaces ou des châtimens : car les châtimens devenus communs n'ont plus de force; & ils deviennent entièrement inutiles lorsqu'ils ne sont pas suivis de quelque mouvement de honte: c'est pour quoi l'on doit s'en abstenir, pour n'y recourir que dans le cas que nous indiquerons dans la suite, lorsque la chose sera portée à la dernière extrémité.

§. LIX.

Second moyen.

En second lieu, pour faire que ces idées d'honneur & de honte s'impriment plus profondément dans l'esprit des enfans, & qu'elles soient d'un plus grand poids, il faudroit joindre constamment aux louanges qu'on leur donne ou au blâme dont on les charge, certaines choses agréables ou désagréables, non comme des récom-

penſes ou des peines de telle ou telle action en particulier, mais comme des choſes deſtinées par un ordre néceſſaire & conſtant à tous ceux qui par leur conduite ſe ſont rendus dignes de blâme ou de de louange. En traitant ainſi les enfans, on leur fait ſentir auſſi fortement qu'il eſt poſſible que ceux qui ſe rendent recommandables par leur application à bien faire, ſont néceſſairement aimés & chéris de tout le monde, & obtiennent tous les autres avantages en conſéquence de cette même application; mais que, d'un autre côté, ſi un enfant ſe rend mépriſable par ſa mauvaiſe conduite, & n'a pas ſoin de ſe maintenir en réputation, il ſera infailliblement regardé de tout le monde avec indifférence & avec mépris, & que dans cet état il manquera, par une ſuite néceſſaire, de tout ce qui pourroit le ſatisfaire, ou lui donner du plaſir. Par ce moyen, les objets de leurs deſirs leur ſerviront comme de motif pour les porter à la vertu, une expérience continuelle leur faiſant ſentir dès le commencement que les choſes qu'ils aiment n'appartiennent & ne

sont données effectivement qu'à ceux qui se rendent estimables par leur bonne conduite. Si par-là vous pouvez une fois leur inspirer de la honte pour leurs fautes (car je serois fort d'avis qu'on n'eût pas recours à d'autres punitions), & les rendre sensibles au plaisir d'être estimés, vous tournerez leur esprit comme vous voudrez; & dès lors ils se plairont à tout ce qui pourra contribuer à les rendre vertueux.

S. L X.

Obstacle de la part des domestiques.

Mais ici se présente un grand obstacle de la part des domestiques. Ces fortes de gens sont si fous & si opiniâtres, qu'il est bien difficile de les empêcher de s'opposer en cette occasion au dessein d'un pere & d'une mere. Les enfans sont-ils mortifiés par leurs parens pour avoir commis quelque faute? ils trouvent ordinairement de quoi se consoler dans les caresses de ces flatteurs insensés, qui renversent ainsi tout ce que les parens tachent de bâtir. Lorsqu'un pere ou une mere regardent un enfant de

mauvais œil, il faudroit que tous ceux qui font auprès d'eux le traitassent de la même maniere; & personne ne devroit le caresser, qu'il n'eût demandé pardon de sa faute, & que par une conduite opposée il ne se fût rétabli dans l'estime dont il jouissoit auparavant. Si cela étoit exactement observé, je ne pense pas qu'il fût fort nécessaire de battre ou de gronder les enfans. Leur propre intérêt les porteroit bientôt à rechercher d'être estimés, & à éviter de faire des choses qu'ils verroient que tout le monde désapprouve, & dont ils seroient assurés de porter la peine, sans être ni grondés ni battus. Ces considérations leur inspireroient de la modestie & de la pudeur, & bientôt ils auroient une aversion naturelle pour tout ce qui pourroit les exposer au mépris des autres hommes. Mais comment remédier aux désordres que les domestiques peuvent causer dans cette occasion? C'est une chose que je suis obligé de remettre entièrement au soin & à la prudence des parens. Je dirai seulement que cette affaire me paroît d'une fort grande importance; & qu'ainsi

ceux-là sont heureux, qui peuvent avoir auprès de leurs enfans des personnes raisonnables.

§. LXI.

Comment on doit inspirer de la honte aux enfans pour leurs fautes.

Il faut donc éviter avec soin de battre ou de quereller souvent les enfans, parce que cela ne produit aucun bien qu'en tant qu'il sert à leur inspirer de la honte & de l'horreur pour la faute qui leur a attiré cette espece de châtiment. Si la plus grande partie de leur chagrin ne consiste pas dans le déplaisir d'avoir mal fait, & dans la crainte d'avoir encouru justement la disgrâce de leurs meilleurs amis, les coups de fouet ne serviront pas beaucoup à les corriger de leurs défauts : ce sera un bon remede sur l'heure ; il fermera d'abord la plaie, mais il ne touchera nullement à la racine du mal. Une honnête pudeur & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de retenir un enfant dans le devoir. Les punitions corporelles au contraire ne fauroient produire cet

effet, si elles reviennent souvent. Il faut nécessairement qu'en ce cas-là elles fassent perdre tout sentiment de honte : car la honte est aux enfans ce qu'est aux femmes la modestie, qu'elles ne sauroient conserver, si elles en violent souvent les loix. Quant à la crainte que les enfans ont de déplaire à leurs parens, elle deviendra fort inutile, si les parens sont trop prompts à s'apaiser. C'est pour quoi il faudroit qu'avant toutes choses les peres examinassent avec soin si les fautes de leurs enfans sont assez considérables pour mériter qu'ils leur en témoignent leur mécontentement. Mais lorsque leur déplaisir a une fois éclaté jusqu'à être suivi de quelque punition, il ne faut pas qu'ils quittent d'abord la sévérité de leur air, ils doivent au contraire ne les remettre dans leurs bonnes graces qu'avec quelque peine, & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à bien faire, plus forte même qu'à l'ordinaire, ait prouvé la sincérité de leur repentir. Si cela n'est pas réglé de cette maniere, la punition étant trop familiere, deviendra commune & ordinaire. Les enfans se feront à ce

144 DE L'ÉDUCATION

manège. Après une faute commise, viendra le châtimement, & aussi-tôt après le pardon ; cela sera aussi naturel & ordinaire qu'il est naturel de voir la nuit & le jour se succéder l'un à l'autre.

§. LXII.

La réputation doit être proposée aux enfans, quoiqu'elle ne porte pas directement à la vertu.

Pour ce qui regarde la *réputation*, j'ajouterai encore cette seule remarque, que bien que ce ne soit pas un vrai principe de vertu (car la vertu n'est autre chose que la connoissance que l'homme a de ses devoirs, & le plaisir qu'il sent d'obéir à son Créateur, en suivant les impressions de cette lumière que Dieu lui a accordée, avec l'espérance que ses efforts seront agréés, & son obéissance récompensée); cependant la réputation, qui, selon cette idée, n'est pas de l'essence de la vertu, est pourtant ce qui en approche le plus. Comme c'est proprement le témoignage & l'approbation que la raison des autres hommes donne, comme d'un commun consentement, aux actions

actions vertueuses & bien réglées, c'est un des meilleurs guides & des plus puissans éguillons dont on puisse se servir pour porter les enfans à la vertu, jusqu'à ce qu'ils soient capables de consulter leur propre raison, & de voir par eux mêmes ce qui est juste & raisonnable.

§. LXIII.

Comment il faut censurer & louer les enfans.

Cette considération peut diriger les parens dans la maniere dont ils doivent censurer & louer leurs enfans. Lorsqu'ils les censurent (car ils ne pourront guere éviter d'en venir là) pour certaines fautes, ils devroient le faire non seulement avec retenue, en termes graves, & qui ne marquent aucune passion, mais encore en particulier & seul à seul; au contraire, lorsque les enfans méritent des louanges, leurs parens devroient les louer devant d'autres personnes: c'est redoubler la récompense, que de rendre ainsi les louanges publiques. D'un autre côté, la répugnance qu'un pere

témoignera à publier les fautes de ses enfans, les engagera à mettre à plus haut prix leur propre réputation, & leur apprendra à être d'autant plus soigneux de se maintenir dans l'estime d'autrui, qu'ils croiront en jouir actuellement. Mais s'ils comptent ce bien pour perdu après s'être vus déshonorés par la publication de leurs fautes, ce ne sera plus un frein capable de les retenir; & plus ils soupçonneront que leur réputation est déjà flétrie, moins ils se mettront en peine de se conserver à d'autres égards dans la bonne opinion des hommes.

§. L X I V.

Il faut permettre aux petits enfans de s'amuser à des jeux innocens.

Au reste, si l'on conduit des enfans comme il faut, il ne sera pas si nécessaire de recourir aux récompenses & aux punitions ordinaires qu'on se l'imagine, & qu'on a accoutumé de faire: car pour toutes leurs badineries innocentes, leurs jeux & leurs petits amusemens, il faut *le leur permettre absolument & sans aucune*

restriction, autant qu'ils peuvent s'y abandonner, sans perdre le respect qu'ils doivent à ceux qui sont présents. Comme ces fautes sont plutôt attachées à leur âge qu'à leur personne, si on laissoit au temps, à l'exemple & aux années le soin de les en corriger, l'on épargneroit aux enfans beaucoup de réprimandes mal appliquées & tout-à-fait inutiles: car ou ces réprimandes ne peuvent vaincre l'inclination que l'âge inspire aux enfans pour ces petits amusemens; & alors le soin qu'on prend de les en corriger à toute heure, rend la correction trop familiere, & par conséquent inutile dans des cas d'une toute autre importance; ou bien, si elles ont la force de réprimer la gaieté qui leur est naturelle à cet âge, elles ne servent qu'à leur gâter le corps & l'esprit. Que si le bruit qu'ils font en jouant est quelquefois incommode, ou peu convenable au lieu ou à la compagnie où ils se rencontrent (ce qui ne peut arriver qu'en présence de leurs parens), un coup-d'œil ou un mot du pere ou de la mere, s'ils ont eu soin de faire valoir leur autorité

148 DE L'EDUCATION

comme il faut, suffira pour les écarter ou les obliger à se tenir en repos durant tout ce temps-là ; & pour ce qui est de l'humeur enjouée que la nature leur a sagement départie, conformément à leur âge & à leur tempérament, bien loin de la gêner ou de la réprimer, il faudroit l'exciter en eux, afin de leur tenir par-là l'esprit en mouvement, & de leur rendre le corps plus sain & plus vigoureux. Je crois même que le grand art de l'éducation consiste à faire aux enfans un sujet de divertissement & de plaisir de tous leurs devoirs.



SECTION V.

On doit donner peu de regles aux enfans. Maniere de leur faire observer.

s. L X V.

Il ne faut pas charger de préceptes la mémoire des enfans.

PERMETTEZ-MOI maintenant de remarquer ici une chose où l'on manque, si je ne me trompe, dans la maniere ordinaire d'élever les enfans, c'est qu'en toute rencontre on leur charge la mémoire de regles que souvent ils n'entendent point, & qu'ils oublient certainement peu de temps après qu'on les leur a données. S'il y a quelque chose que vous eussiez voulu que vos enfans eussent fait, ou bien qu'ils eussent fait autrement qu'ils n'ont fait, obligez-les à la faire toutes les fois qu'ils l'oublient, ou à la refaire s'ils la font de mauvaise grace, & cela jusqu'à ce qu'ils s'y soient per-

fectionnés. Vous tirerez de là ces deux avantages; le premier, que vous verrez par ce moyen si c'est une chose qu'ils puissent faire, ou s'il y a apparence qu'ils en viendront jamais à bout: car il y a quelquefois des enfans auxquels on ordonne certaines choses dont ils se trouvent incapables lorsqu'on les met à l'épreuve, de sorte qu'on doit les leur enseigner, & les y exercer avant que de les obliger à les faire d'eux-mêmes. Mais il est bien plus aisé à un gouverneur de donner des ordres, que d'enseigner le moyen de les exécuter.

Le second avantage qui reviendra de cette méthode, c'est que si les enfans répètent la même action jusqu'à ce qu'ils s'en soient fait une habitude, ils ne la feront point par un effort de mémoire, ou par des réflexions, fruits de la prudence & de l'âge, & par cela même inconnus à l'enfance, mais ils y seront portés naturellement. C'est ainsi qu'un homme de bonne maison qui a été bien élevé, s'est fait par une constante pratique une telle habitude de saluer quand on le salue, & de regarder une per-

sonne qui lui parle , que cela lui est aussi naturel que de respirer : il le fait sans y penser & sans aucune réflexion. Si vous corrigez votre enfant d'un défaut par cette méthode , il en sera guéri pour toujours ; & si vous attaquez ainsi ses défauts l'un après l'autre , vous pourrez les extirper tous , & mettre à la place telles habitudes que vous voudrez.

§. L X V I.

Inconveniens qui naissent de cette pratique.

J'ai vu des peres qui chargeoient si fort de préceptes leurs enfans , qu'il étoit impossible à ces pauvres petites créatures d'en retenir la dixieme partie , & moins encore de les observer. Cependant on les châtoit ou par des paroles aigres , ou par des coups , dès qu'ils violoient quelques uns de ces préceptes , qui le plus souvent n'étoient pas fort raisonnables. Savez-vous ce qui s'en suit de là naturellement ? C'est que les enfans ne font aucune réflexion à ce qu'on leur dit ,

convaincus en eux-mêmes que toute l'attention dont ils pourroient être capables , ne sauroit les empêcher de commettre quelque faute , & d'être maltraités en conséquence de leurs méprises.

Souvenez-vous donc de ne donner à votre enfant qu'aussi peu de regles que vous pourrez , & plutôt moins qu'il ne faut, que d'en donner qui ne paroissent pas absolument nécessaires. Car si vous le chargez de quantité de regles , il arrivera nécessairement l'une de ces deux choses , ou que votre enfant sera châtié fort souvent, ce qui est d'une dangereuse conséquence , parce que le châtiment devient par-là trop fréquent & trop commun ; ou que vous serez obligé de lui voir violer quelques-unes de vos regles sans l'en punir ; ce qui fera que dans la suite il les regardera avec mépris , & ne tiendra aucun compte de votre autorité. N'imposez donc à vos enfans que peu de loix , mais ayez soin qu'elles soient bien observées dès qu'elles sont une fois établies. A un enfant qui n'a que peu d'années , il ne lui faut donner que peu de regles , & à mesure qu'il avance

en âge lorsqu'il est confirmé dans la pratique d'une regle que vous lui avez prescrite , vous pouvez lui en donner une autre.

§. LXVII.

Enfin n'oubliez pas , je vous prie , qu'il ne faut point instruire les enfans par de simples regles , qui leur échapperont incessamment de la mémoire. Mais ce que vous jugez qu'il est nécessaire qu'ils fassent , attachez-vous à le leur faire pratiquer exactement , aussi souvent que l'occasion s'en présentera ; & , s'il est possible , faites-en naître les occasions. Cela produira en eux des habitudes qui , étant une fois établies , agiront d'elles-mêmes facilement & naturellement , sans le secours de la mémoire. Mais ici permettez-moi de vous donner deux avis : l'un est de ne porter vos enfans à la pratique des choses auxquelles vous voulez les accoutumer ; que par des paroles douces & des exhortations modérées , comme ayant plutôt dessein de leur remettre dans l'esprit ce qu'ils oublient sans y penser , que de les quereller , ou de les censurer rudement

comme s'ils négligeoient malicieusement de le faire. La seconde chose à quoi je vous conseille de prendre garde, c'est de ne pas entreprendre de les dresser à trop de choses à la fois, de peur que la diversité des idées ne mette du désordre dans vos instructions, & ne vous empêche de rien apprendre parfaitement à vos enfans. Mais quand, par une constante habitude, une chose leur sera devenue facile & naturelle, & qu'ils la pratiqueront sans le secours d'une réflexion particulière, vous pourrez alors les exercer sur quelque autre chose.

§. L X V I I I.

Il faut faire pratiquer aux enfans ce qu'on veut leur rendre naturel.

Cette méthode d'instruire les enfans, non par quelques regles confiées à leur mémoire, mais en leur faisant répéter plusieurs fois une même action sous les yeux & la direction de leur gouverneur, jusqu'à ce qu'ils aient acquis l'habitude de la faire comme il faut, est d'une si grande importance,

de quelque côté qu'on la considère, que je ne saurois assez m'étonner qu'elle ait été si fort négligée, si l'on pouvoit s'étonner d'une chose, quelque mauvaise qu'elle soit, lorsqu'elle a été une fois consacrée par la coutume.

A tout ce que j'ai dit pour faire valoir une méthode si raisonnable, j'ajouterai encore une réflexion qui me vient présentement dans l'esprit : c'est qu'on verra par-là si ce qu'on exige d'un enfant est à sa portée, & proportionné en quelque manière à son génie & à sa complexion : car c'est là encore un point à considérer dans une éducation bien réglée. Il ne faut pas prétendre que sans ruiner le naturel des enfans on puisse changer tout-à-fait leur tempérament, rendre gai, par exemple, celui qui est naturellement grave & posé, ou mélancolique celui qui est d'un naturel vif & enjoué. Dieu a imprimé dans l'esprit des hommes certains caractères qui, peut-être comme les défauts de leur taille, peuvent être un peu redressés, mais qu'on ne sauroit guère changer en d'autres tout contraires.

Quiconque donc prend soin de

156 DE L'ÉDUCATION

l'éducation des enfans, devroit étudier leur naturel & leur capacité, voir par de fréquentes expériences quelle est leur inclination dominante, quelles impressions ils reçoivent le plus aisément, ce qui leur sied le mieux; observer quelle est l'étendue naturelle de leur esprit, comment on peut l'augmenter, & à quoi elle peut être employée; considérer ce qui leur manque, s'ils sont capables de l'acquérir à force d'application, de se le rendre naturel par la pratique, & si la chose vaut la peine d'être tentée: car en bien des rencontres tout ce que nous pouvons faire, ou que nous devrions nous proposer, c'est de tirer le meilleur parti qu'il est possible de ce que la nature a mis dans les enfans, de prévenir les vices & les défauts auxquels tel ou tel tempérament est le plus enclin, & de lui procurer tous les avantages qu'il est capable de recevoir. On devroit, dis-je, porter le génie naturel de chaque enfant aussi loin qu'il peut aller. Mais entreprendre d'enjoindre à celui qu'il a déjà un autre tout différent, c'est perdre sa peine. Tout

ce qui sera ainsi plâtré , ne sauroit faire tout au plus qu'une fort méchante figure : on y verra toujours cet air choquant que la contrainte & l'affectation ne manquent jamais de produire.

Il est bien vrai que l'affectation n'est ni un défaut à quoi les enfans soient d'abord sujets , ni une production de la simple nature abandonnée à elle-même : c'est une sorte de plante qui ne croît point dans des lieux sauvages , mais dans des terres cultivées par un laboureur négligent , ou mal-adroit ; il faut des soins , de l'instruction , & une certaine conviction intérieure que nous avons besoin d'être façonnés , pour être rendus capables d'affectation : c'est un vice dont le propre est de s'étudier à redresser des défauts naturels , & de se proposer toujours le but louable de plaire , quoiqu'il ne l'attrape jamais , s'éloignant d'autant plus de l'air agréable , qu'il tâche le plus de l'acquérir. On doit donc le prévenir avec d'autant plus de soin , que c'est un défaut produit dans les jeunes gens par une éducation mal-entendue , & dans le-

158 DE L'ÉDUCATION

quel ils tombent assez souvent , ou par leur faute , ou par la mauvaise conduite de ceux qui sont auprès d'eux.

Quiconque prendra la peine d'examiner en quoi consiste cet agrément qui ne manque jamais de plaire , trouvera qu'il vient de la liaison naturelle qui paroît entre les choses qu'on fait , & une certaine disposition d'esprit conforme aux circonstances du temps , des lieux , des personnes , qui ne peut manquer jamais de plaire. Nous aimons nécessairement une humeur douce , civile & obligeante. Tout le monde est charmé d'un esprit aisé , maître de lui-même & de toutes ses actions , qui , sans être ni bas ni rampant , est exempt de fierté & d'insolence , & n'est entaché d'aucun défaut considérable. On se plaît aussi aux actions qui partent naturellement d'un esprit si bien fait , on les regarde comme de vraies marques de cette aimable disposition intérieure ; & comme ces actions en découlent , pour ainsi dire , de source , elles sont naturelles & sans aucun mélange de contrainte. C'est en cela que

consiste , à mon avis , l'agrément qui éclate dans les actions de certaines personnes , lequel donne du lustre à tout ce qu'elles font , & leur gagne le cœur de tous ceux qui les approchent , lorsque par une constante pratique , ils ont si bien réglé leur extérieur , & se sont rendues si aisées toutes ces démonstrations de respect & de civilité que la nature ou la coutume ont introduit dans la conversation , qu'elles ne paroissent point artificielles ou étudiées , mais partir naturellement d'un cœur bien fait , qui ne respire que douceur.

D'un autre côté , l'*affectation* est une imitation grossière & forcée de ce qui doit être naturel & aisé : imitation déstituée du charme qui accompagne la vraie nature , à cause de l'opposition qu'elle met toujours entre l'action extérieure & les mouvemens intérieurs de l'esprit , de l'une de ces deux manieres ; premièrement , lorsque par des airs forcés on tâche de faire paroître au-dehors une disposition d'esprit qu'on n'a pas véritablement alors ; mais de telle sorte que la contrainte qu'on se donne ,

éclate d'elle-même : c'est ainsi que les hommes affectent quelquefois de paroître tristes , gais ou affables lorsqu'en effet ils ne le sont point.

2. L'harmonie qui devroit être entre les actions extérieures & la disposition intérieure de l'esprit , est encore troublée par l'affectation lorsque , sans tâcher de faire paroître une disposition d'esprit qu'on n'a pas véritablement , on exprime celle où l'on se trouve par des manieres qui n'y ont aucun rapport : les gens qui pechent de ce côté-là sont toujours gênés dans la conversation ; leurs mouvemens , leurs actions , leurs paroles & leurs regards , quoique destinés à témoigner du respect & de la civilité , ou bien le plaisir & la satisfaction qu'ils en reçoivent , ne sont point des signes naturels de l'une ou de l'autre de ces choses , mais plutôt de quelque défaut qui est en eux. Cette espece d'affectation vient souvent en grande partie de ce qu'on songe à imiter d'autres personnes sans distinguer ce qu'elles ont d'agréable , ou ce qui est particulier à leur caractère. Du reste , toute sorte d'affectation est choquante

de telle part qu'elle vienne, parce que nous avons une averfion naturelle pour tout ce qui eft contrefait, & que nous méprifons ceux qui ne peuvent fe rendre recommandables que par une fauffe imitation.

La fimple & groffiere nature, abandonnée à elle-même, vaut mieux qu'une mauvaife grace artificielle, & que toutes ces manieres étudiées de déguifer & de corrompre le naturel au lieu de le corriger. S'il y a quelque défaut dans nos manieres, ou qu'il nous manque quelque perfection pour avoir toute la politeffe poffible, tout cela échappe bien fouvent aux yeux & à la censure des hommes; mais par-tout où l'affectation paroît, elle éclaire nos défauts, les expose infailliblement au jour, & ne manque jamais de nous faire regarder comme des gens privés de fens ou de fincérité. Un gouverneur doit donc prendre d'autant plus de foin de prévenir ce défaut, qu'il n'eft jamais naturel, mais produit, comme j'ai déjà remarqué, par une éducation mal-entendue: car il ne fe trouve guere que dans des gens qui fe piquent d'être bien élevés,

& qui seroient fort fâchés qu'on crût qu'ils ignorent les regles & les bienséances que les personnes bien nées observent en conversation. C'est d'ailleurs un mal qui vient fort souvent, si je ne me trompe, de ce qu'un gouverneur en avertit mollement son élève, se contentant de lui donner des regles & de lui proposer des exemples sans joindre la pratique à ses instructions, c'est-à-dire sans exiger qu'il refasse en sa présence l'action où il a paru s'éloigner de la nature, en corrigeant effectivement ce qu'elle a de malséant ou de forcé; & cela jusqu'à ce qu'il ait acquis l'habitude de la faire sans contrainte & de bonne grace.



SECTION VI.

*De l'extérieur des enfans ; quel
soin l'on doit en prendre.*

§. L X I X.

*Ce qu'on doit faire pour inspirer la
politesse aux enfans.*

POUR parler plus particulièrement ici de ce qu'on nomme les *manieres* qui causent si souvent de l'embarras aux enfans, & sur quoi de bonnes gouvernantes qui sont auprès d'eux, leur donnent tant de jolis avertissemens, je crois qu'on doit les y former plutôt par des exemples que par des préceptes ; & alors, si l'on a soin de les éloigner des mauvaises compagnies, ils feront gloire de prendre les manieres agréables & polies qu'ils remarqueront dans d'autres personnes, voyant qu'ils s'attireront par-là l'estime & l'approbation de tout le monde. Mais si, par une petite négligence dans ce point, un jeune enfant ne leve point le cha-

peau, ou ne fait pas la révérence de fort bonne grace, un maître à danser le corrigera de ce défaut, & lui fera perdre toutes ces manières simples que le beau monde appelle *rusticité*; & comme rien ne paroît inspirer si fort aux enfans une honnête assurance, & par le même moyen les animer davantage à fréquenter des personnes au-dessus de leur âge que de savoir danser : je crois qu'il faudroit leur enseigner à danser dès qu'ils sont en état de l'apprendre ; car quoique la danse ne consiste que dans l'agrément extérieur des mouvemens du corps, néanmoins je ne sais comment elle contribue plus qu'aucune autre chose à élever l'esprit des enfans, & à leur faire prendre une démarche noble & assurée. Du reste, je ne voudrois pas qu'on exerçât beaucoup les enfans sur toutes les vétilles & sur tous les raffinemens de la civilité.

Ne vous mettez jamais en peine des fautes des enfans, desquelles vous savez que l'âge les corrigera infailliblement; & par cette raison, si un enfant vient à manquer tandis qu'il est jeune à la pratique de ces dehors de civilité qui

font comme consacrés par la mode , quoiqu'il ait la civilité dans le cœur (car c'est là qu'il faut tâcher de l'imprimer) , c'est la chose qui devroit le moins inquiéter ses parens & son gouverneur. Si un jeune enfant, susceptible encore de toutes sortes d'impressions , est pénétré pour ses parens & pour ses maîtres d'une vénération accompagnée d'amour & d'estime pour leurs personnes & de la crainte de les offenser , & qu'en même temps il ait des sentimens de respect & de bonté pour tous les hommes , ce respect lui-même lui montrera les moyens d'exprimer ce qu'il jugera le plus propre à gagner les cœurs. Ne manquez donc pas d'entretenir en lui des principes de bonté & d'humanité , & tâchez de les lui rendre habituels autant qu'il sera possible par la considération de la réputation , des louanges & des avantages destinés à ceux qui sont dans cette disposition d'esprit. Quand ces principes auront une fois pris racine dans son cœur , & qu'ils y seront établis par une pratique fixe & constante , soyez assuré qu'il attrapera bientôt toutes ces manieres fines &

polies qui font l'ornement des conversations , si lorsque vous le retirez des mains des femmes, vous le mettez entre celles d'un gouverneur qui ait de la politesse. Pendant que les enfans sont jeunes , il leur faut souffrir ces petites négligences , qui ne sont suivies d'aucune marque d'orgueil ou de mauvais naturel ; mais lorsque ces vices paroissent dans quelqu'une de leurs actions , il faut les en corriger d'abord par les moyens que nous avons indiqués.

Du reste , on prendroit fort mal ma pensée, si de ce que je viens de dire des *manieres*, on en concluoit que je désapprouve que des personnes capables de régler l'extérieur des enfans, leur fassent prendre insensiblement des manieres agréables lorsqu'ils sont encore tout jeunes. Il seroit sans doute fort utile aux enfans d'avoir de telles personnes auprès d'eux dès qu'ils commencent à pouvoir marcher : ce que je blâme , c'est la mauvaise méthode qu'on suit ordinairement dans cette affaire. Qu'un enfant dont on a entièrement négligé de polir les manieres vienne à violer quelqu'une de

ces bienféances autorisées par l'usage, on ne manque guere de l'en reprendre, & sur-tout-en présence des étrangers : on l'accable de censures & de regles sur la maniere de lever le chapeau, & de faire la révérence, &c. Par-là les personnes intéressées prétendent n'avoir d'autre dessein que de corriger l'enfant; mais en effet la plupart ne font tant de bruit que pour cacher leur propre honte; ils jettent tout le blâme sur ces pauvres petites créatures quelquefois avec assez d'emportement de peur que ceux qui sont présens n'imputent à leur négligence ou à leur peu d'adresse les mauvaises habitudes de l'enfant. Quoi qu'il en soit, les enfans ne retirent aucun profit de ces remontrances particulières; il faudroit leur montrer en d'autres temps ce qu'ils doivent faire, & les former d'avance à pratiquer toutes sortes de bienféances par des actions réitérées, & non pas leur rebattre les oreilles de leçons & de réprimandes pour leur faire faire dans l'occasion des choses auxquelles ils ne sont point accoutumés, & qu'ils ne savent comment faire. Les réprimandes

dont on les régale ainsi à chaque occasion particulière ne les instruisent de rien ; elles ne servent qu'à les chagriner inutilement : il vaudroit beaucoup mieux les laisser en repos que de les quereller pour des fautes qu'on ne sauroit leur imputer raisonnablement, & dont il n'est pas possible que tous vos discours puissent les corriger. Si vous n'avez point d'autre moyen de les redresser, vous feriez beaucoup mieux d'abandonner à un âge plus mûr le soin de corriger toutes ces manières grossières & puériles, que de leur faire essuyer à contre-temps de fréquentes censures qui ne servent & ne peuvent jamais servir à leur donner des manières agréables. Si les enfans ont le cœur bien disposé & réellement pénétré de civilité, le temps & l'usage du monde leur ôteront, à mesure qu'ils deviendront grands, une bonne partie de cette grossièreté qui paroît dans leur extérieur faute d'instruction, pourvu qu'ils soient élevés en bonne compagnie : car s'ils fréquentent de mauvaises compagnies, toutes les règles du monde & toutes les corrections imaginables seront incapables

capables de les polir. Sur quoi vous devez tenir pour une vérité constante , *que quelques instructions que vous donniez à vos enfans , quelques maîtres que vous mettiez auprès d'eux , rien n'aura tant d'influence sur leurs actions que la compagnie qu'i's fréquenteront.* Les enfans (& même les hommes) agissent beaucoup par imitation. Vrais caméléons tous tant que nous sommes , les choses qui nous environnent font toujours quelque impression sur nous ; il ne faut donc pas trouver cela étrange dans les enfans , qui sont bien plus frappés de ce qu'ils voient que de ce qu'ils entendent.

§. L X X.

Il est à craindre que la compagnie des domestiques ne gâte les enfans.

J'ai déjà parlé d'un grand mal que les domestiques font aux enfans , lorsque par leurs flatteries ils rendent inutiles les réprimandes des parens desquels ils diminuent l'autorité par ce moyen : en voici un autre fort dangereux qui vient du même lieu ; je veux parler des impressions que

peuvent faire sur l'esprit des enfans les mauvais exemples qu'ils rencontrent dans la compagnie des domestiques. Il faut les empêcher, s'il est possible, d'avoir absolument aucun commerce avec eux; car la contagion de ces exemples, également contraires à la politesse & à la vertu, gâte étrangement l'esprit des enfans toutes les fois qu'ils y sont exposés; ils apprennent souvent d'un valet mal élevé ou débauché des (1) discours, des ma-

(1) Il me souvient à ce propos d'un fait très-curieux que j'ai appris d'un Seigneur Anglois, plus distingué par son mérite, son savoir & ses grands talens, que par sa naissance, l'une des plus illustres & des plus anciennes du Royaume. Une jeune Princesse d'Orange étant en colere contr'une femme-de-chambre, & ne sachant où trouver des mots pour exalter son ressentiment, fut réduite à l'appeller (*) *sale, vilaine affiette d'étain*. Si cette Princesse eut été abandonnée à la compagnie des domestiques, elle n'auroit pas manqué de termes grossiers & offensans que les domestiques ne laissent jamais ignorer aux enfans de bonne maison qui les fréquentent: car c'est la première

(*) *Nasty greasy pewterplate.*

nieres indécentes & des vices qu'autrement ils auroient peut-être ignorés toute leur vie.

§. LXXI.

Moyen de remédier à cet inconvénient.

Il est fort difficile de prévenir tout-à-fait cet inconvénient. Vous serez bienheureux sans doute si vous n'avez jamais des domestiques grossiers ou vicieux, & que vos enfans ne prennent jamais d'eux aucune mauvaise habitude : mais on ne doit rien négliger pour parer ce coup ; il faut que les enfans soient, autant qu'il est possible (1), dans la compagnie de leurs

chose qu'ils leur apprennent ; & pour l'ordinaire les enfans retiennent si bien ce langage, que devenus hommes, il n'est plus en leur pouvoir de s'en défaire.

(1) Vous pouvez voir dans Suétone (vie d'Auguste, ch. 64, & dans la vie de Caton le Censeur composée par Plutarque) combien chez les Romains les parens se croyoient obligés de prendre soin eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans. Cette note est de M. Locke, & c'est la seule qu'il ait insérée dans cet ouvrage. Comme je crois que peu de Lecteurs seront d'humeur d'interrompre leur

parens, & de ceux qui sont chargés du soin de leur éducation. Pour cet effet il faudroit faire en sorte que les enfans trouvaissent du plaisir dans la

lecture pour aller consulter les Anciens que *M. Locke* vient de citer, je vais transcrire ici tout d'un temps ce que ces citations renferment de plus considérable. Dans celle de *Suétone*, cet Auteur nous dit que « pour » l'ordinaire *Auguste* enseignoit lui-même » à écrire à ses petits-fils; qu'il leur apprenoit à écrire en chiffres & autres semblables choses; qu'il les faisoit souper avec » lui, & que lorsqu'il voyageoit, il les faisoit aller devant lui, en litière ou à cheval » à ses côtés ». *Nepotes, & litteras, & naturae, aliaque rudimenta per se plerumque docuit. --- Neque cenavit una, nisi ut in imo lecto adfiderint; neque iter fecit, nisi ut vehiculo anteirent, aut circa adequitarent.* Dans la vie de *Caton le Censeur*, *Plutarque* nous apprend que « cet illustre Romain ayant » eu un fils, en prit un soin tout particulier » dès le berceau; de sorte qu'il quittoit toute » sortes d'affaires, excepté celles qui intéressoient le public, pour se rendre chez lui, » lorsque sa femme qui allaitoit elle-même » cet enfant, devoit le laver ou le remuer; » & quand il fut parvenu à l'âge de raison, » & qu'il commença à être capable d'apprendre, *Caton* lui enseigna les lettres lui-même, quoiqu'il eût un esclave honnête

compagnie de leurs gouverneurs , qu'ils y jouissent en leur présence de toute la liberté qui convient à leur âge , & qu'ils n'y fussent gênés par aucune défense inutile. Si cette compagnie leur tient lieu de prison , il n'est pas surprenant qu'ils ne s'y plai-

» homme , & bon Grammairien , qui les
 » enseignoit à beaucoup d'autres. Il ne vou-
 » lut pas , comme il le dit lui-même , que
 » son fils fût obligé à un esclave d'une chose
 » si précieuse , ni qu'il fût repris ou châ-
 » tié par un esclave lorsqu'il manqueroit à
 » son devoir. C'est pourquoi il lui enseigna
 » lui-même la Grammaire , le Droit &
 » toutes sortes d'exercices nécessaires à un
 » homme de guerre , comme à lancer le ja-
 » velot , à voltiger , à piquer un cheval ,
 » à manier l'épée , &c. , à combattre à coups
 » de poings , à souffrir le froid & le chaud ,
 » & à traverser à la nage des rivières rapi-
 » des. On dit outre cela qu'il composa des
 » histoires , & les écrivit de sa propre main
 » en gros caractère , afin que son fils connût ,
 » avant que d'entrer dans le monde , les
 » grands hommes des siècles passés , & leurs
 » belles actions , pour se former sur ces
 » grands modèles : & il se donnoit autant
 » de garde , ajoute *Plutarque* , de pronon-
 » cer des paroles sales en la présence de
 » son fils , que s'il eut été dans la compa-
 » gnie des Vierges vestales ».

sent point ; il ne faut pas les empêcher d'être enfans , de badiner & d'agir en enfans , mais seulement de faire du mal : hors de là , tout leur doit être permis. Enfin , pour les mieux engager à se plaire à la compagnie de leurs parens , il faudroit qu'ils y reçussent de leurs mains tout ce qu'on veut leur donner qui peut leur faire du plaisir ; & en même temps il faudroit empêcher que les domestiques leur fissent la cour en leur donnant des liqueurs fortes , du vin , des fruits , de petites bagatelles pour les amuser , & toute autre chose qui pourroit les engager à aimer leur conversation.



SECTION VII.

Il est bon que les enfans soient élevés dans la maison de leurs peres.

§. LXXII.

Si les enfans doivent être élevés dans la maison de leurs peres.

APRÈS avoir parlé de la compagnie qu'on doit donner aux enfans, je suis presque tenté de quitter ici la plume : car puisque la compagnie qu'ils fréquentent fait plus d'impression sur leur esprit que tous les préceptes, toutes les regles & toutes les instructions imaginables, il me semble qu'il n'est presque plus nécessaire de faire un long discours sur les autres précautions qu'il faut prendre pour les bien élever, & de traiter un sujet sur lequel il n'y a presque plus rien à dire qui ne soit inutile. « Mais, » me direz-vous aussi-tôt, que ferai-je » donc de mon enfant ? Si je le tiens

176 DE L'ÉDUCATION

» toujours à la maison , il est à craindre
 » qu'il ne se mêle de tout sans que
 » je puisse l'en empêcher ; & si je
 » l'envoie hors de chez moi , le moyen
 » de le préserver de la contagion
 » du vice , dont on voit à chaque pas
 » des exemples consacrés en quelque
 » sorte par l'usage. Chez moi , il se
 » conservera peut-être dans l'innocence ,
 » mais il sera aussi plus ignorant des affaires de la vie.
 » Comme il sera accoutumé à voir
 » toujours les mêmes personnes , &
 » à ne se trouver que dans de petites
 » assemblées , il sera ou timide ,
 » ou affecté dans ses manières
 » lorsqu'il viendra à paroître dans le
 » monde ».

J'avoue qu'il y a des inconvéniens
 de part & d'autre ; il est certain que
 si un enfant est élevé hors de la maison
 de son pere , il en sera plus hardi &
 plus propre à tracasser & à vivre avec
 les enfans de son âge ; d'ailleurs l'émulation
 qui se met entre des camarades
 d'école , inspire bien souvent à de
 jeunes gens une ardeur & une appli-
 cation qui sans cela leur seroient tout-
 à-fait inconnues ; mais jusqu'à ce que

vous ayez trouvé une école où le maître puisse prendre soin des mœurs de ses écoliers, & faire voir par des effets qu'il ne réussit pas moins bien à les former à la vertu, & à leur donner des manieres polies, qu'à leur apprendre les langues savantes, il faut que vous fassiez grand cas des mots, si préférant le langage des anciens *Grecs & Romains* à ce qui a produit de si grands hommes parmi eux, vous croyez qu'il soit raisonnable de hasarder l'innocence & la vertu de votre fils pour un peu de grec & de latin; car pour cette assurance & cette hardiesse que les enfans contractent parmi leurs camarades d'école, elle est ordinairement mêlée de tant de rusticité & d'effronterie, qu'en entrant dans le monde ils sont obligés d'oublier tous ces petits tours d'adresse qui n'ont rien que de bas, de choquant & d'indigne d'un cœur bien fait, & de substituer à cela des manieres toutes différentes propres à faire un véritable honnête homme. Si l'on prend la peine de considérer combien l'art de vivre & de conduire ses affaires dans ce monde comme

doit faire un homme de bon-sens , est diamétralement opposé à l'impudence , à la fripponnerie & aux manieres insolentes & hardies qu'on apprend dans les écoles , on conviendra sans doute que les défauts d'une éducation domestique valent infiniment mieux que toutes ces belles acquisitions , & l'on se fera une affaire de préserver chez soi l'innocence & la modestie de son fils comme des qualités beaucoup plus approchantes de celles qui contribuent à rendre un homme habile & utile à sa patrie ; & je ne vois pas qu'on trouve ni qu'on soupçonne en aucune maniere que la retraite & la timidité où l'on élève les filles , les rendent moins habiles femmes. La conversation , le commerce du monde leur donnent bientôt une modeste assurance ; & si les hommes ont outre cela quelque chose de rude & d'impétueux dans leurs manieres , ils n'en seroient que mieux s'ils ne l'avoient point : car , si je ne me trompe , ce n'est pas dans la rusticité & l'insolence que consistent le courage & la fermeté.

La vertu est plus difficile à acqué-

rir que la connoissance du monde ; & si un jeune homme en perd une fois le goût, il répare rarement cette perte. Pour les fautes qu'on impute à une éducation domestique, je veux dire la timidité & l'ignorance du monde, elles n'en sont pas des conséquences nécessaires ; & supposé que cette éducation les produisît nécessairement, ce ne sont point des maux incurables. Le vice est un mal tout autrement opiniâtre & dangereux ; c'est pourquoi il faut le combattre avant toute autre chose. S'il faut avoir soin de préserver les enfans d'une lâche timidité qui souvent amollit le cœur de ceux qu'on a trop mignardés dans la maison de leur pere, c'est sur-tout en considération de la vertu ; de crainte qu'un tempérament si souple ne soit trop susceptible d'impressions vicieuses, & n'expose trop aisément les mœurs du jeune novice. Avant qu'un jeune homme sorte de la maison de son pere & d'entre les mains d'un gouverneur, on doit avoir soin de l'armer de résolution, & de lui faire connoître les hommes, pour mettre sa vertu en sûreté, de peur qu'il ne

s'engage dans un train de vie ruineux, ou ne tombe dans quelque funeste précipice avant que d'être suffisamment instruit des dangers qui se rencontrent dans le commerce des hommes, & d'avoir assez de fermeté pour ne pas céder aux tentations qu'il trouvera sur son chemin. Sans cela la timidité & l'ignorance du monde ne seroient pas si funestes à un jeune homme qu'il fût nécessaire de l'en guérir promptement. La conversation le feroit en grande partie; ou si elle ne pouvoit en venir à bout assez tôt, cela même prouve encore plus fortement qu'il devoit être élevé dans la maison de son pere, sous les yeux d'un bon gouverneur; car s'il faut prendre de la peine pour lui donner de bonne heure un air libre & une contenance assurée, c'est sur-tout, comme je viens de le dire, afin que cela serve de rempart à sa vertu lorsqu'il sera abandonné à sa propre conduite au milieu du grand monde.

Il est donc absurde de sacrifier son innocence parmi une troupe d'enfans vicieux & mal élevés, pour je ne fais quelle assurance & quelle adresse de

se faire valoir entr'eux, puisque le principal usage de cette fermeté qu'on veut lui procurer, ne doit servir qu'à conserver sa vertu ; car si une fois il vient à joindre au vice la confiance ou la finesse, & qu'il s'en serve à défendre ses déportemens, sa perte n'en sera que plus certaine, de sorte qu'il faudra que vous lui fassiez oublier au plutôt tout ce qu'il a appris avec ses compagnons d'école, ou que vous le comptiez pour perdu. Les enfans prendront infailliblement de l'assurance dans la conversation des hommes faits, lorsqu'ils y seront admis, & ce sera alors assez tôt. Jusqu'à ce temps-là la modestie & la soumission leur seient beaucoup mieux, & les rendent beaucoup plus propres à recevoir de l'instruction. Ainsi vous n'avez que faire de vous mettre tant en peine pour leur donner de la hardiesse par avance. Ce qui exige le plus de temps, de soin & d'assiduité, c'est de planter en eux des principes de vertu, de les leur rendre familiers par la pratique, & de leur inspirer tous les sentimens qu'une bonne éducation produit naturellement. Voilà à quoi il faudroit

travailler au plutôt, & de telle manière, que ces impressions ne pussent pas être aisément effacées. C'est un préservatif dont ils ont absolument besoin; car si la conversation augmente leurs lumières & leur confiance, lorsqu'ils entreront dans le monde, il est à craindre qu'elle ne diminue en même temps leur vertu: c'est pourquoi il est absolument nécessaire qu'ils soient bien munis de vertu avant toute chose, & que leur cœur en soit fortement pénétré.

Nous examinerons ailleurs les moyens de les rendre propres pour la conversation, & de les introduire dans le commerce du grand monde, lorsqu'ils sont d'âge pour cela. Mais je ne saurois comprendre qu'un enfant qu'on met parmi une troupe d'enfans déréglés de toute espece, où il apprend à se quereller au jeu de la toupie, ou à tricher à la pierrette, soit fort disposé par-là ou à converser d'une manière civile, ou à bien conduire ses affaires dans le monde. Il n'est pas aisé de deviner ce qu'il y a de si bon à gagner communément parmi une foule d'enfans de toutes for-

tes de conditions , dont les écoles sont ordinairement remplies , que les peres doivent s'empreser si fort d'en procurer l'acquisition à leurs enfans. Je suis du moins très-assuré que qui pourra faire la dépense d'entretenir un précepteur chez soi auprès de son fils , lui donnera par-là des manieres plus polies , lui inspirera des sentimens plus nobles & plus de discernement de ce qui est honnête & bienséant , & qu'au bout du compte il lui remplira l'esprit de plus de science , & le rendra plutôt homme qu'on ne sauroit faire dans quelque école que ce soit. Je ne prétends point blâmer par-là les maîtres d'école : il seroit fort injuste de s'en prendre à eux ; car il y a une grande différence entre avoir la conduite de deux ou trois enfans dans une seule maison , & être chargé de celle de soixante ou quatre-vingts enfans logés en différens endroits. Un maître a beau être soigneux & habile , il est impossible qu'il ait cinquante ou cent écoliers sous ses yeux , qu'autant de temps qu'ils sont ensemble dans l'école ; & l'on ne peut attendre de lui qu'il les instruisse suc-

cessivement à autre chose qu'à comprendre ce qu'ils lisent : car pour ce qui est de former leur esprit & leurs manieres, cela demenderoit une constante attention, & qu'il prît un soin particulier de chaque enfant, ce qu'il ne sauroit faire dans une si grande multitude : & supposé qu'il eût le temps d'étudier & de corriger les défauts & les mauvaises inclinations de chacun d'eux en particulier, toute sa peine ne produiroit dans le fond aucun fruit, par la raison que durant la meilleure partie des vingt-quatre heures du jour, il seroit obligé d'abandonner l'enfant à lui-même ou à la contagion des exemples de ses camarades, qui l'emporteroit infailliblement sur les bons avis qu'il pourroit lui donner.

Parce que les peres observent que bien souvent la fortune favorise les gens hardis & intrigans, ils voient avec plaisir que les enfans commencent de bonne heure à être éveillés & résolus, ils augurent de là qu'ils réussiront dans le monde, s'imaginent que les tours qu'ils jouent à leurs camarades d'école, ou qu'ils apprennent

d'eux, sont autant de pas vers la fortune ; que c'est un progrès sensible dans l'art de vivre & de parvenir. Mais je prendrai la liberté de dire qu'il n'y a que la vertu & une bonne éducation sur quoi un pere puisse établir le fondement de la fortune de son fils d'une maniere assurée. Ce ne sont pas les tours de malice & les fripponneries qu'on apprend dans les écoles, ni la maniere incivile & grossiere dont les écoliers vivent entr'eux, ni leur adresse à piller les fruits d'un verger, qui font un habile homme ; mais des principes de justice, de générosité & de tempérance joints à un esprit perfectionné par la réflexion & par l'amour du travail, qualités que les écoliers n'apprennent guere, à mon avis, les uns des autres ; & si un jeune homme, élevé dans la maison de ses parens, n'est pas plus instruit dans ces vertus-là qu'il pourroit l'être dans une école, son pere n'a pas été fort heureux à lui choisir un gouverneur. Prenez un des enfans qui font la meilleure figure dans les écoles ordinaires, & un autre de même âge, élevé

comme il faut dans la maison de son pere : produisez-les ensemble en bonne compagnie , & voyez lequel des deux aura plus l'air d'un homme fait, & abordera les étrangers avec plus d'assurance & de meilleure grace ; vous trouverez , si je ne me trompe , que l'écolier se déconcertera d'abord , ou que la confiance qu'il fera paroître ne lui sera pas fort honorable : or , s'il n'en peut faire usage que dans une conversation d'enfans , il vaudroit encore mieux qu'il en fût entièrement privé.

Le vice , si nous en croyons les plaintes générales , arrive aujourd'hui si promptement à son comble dans les jeunes gens , qu'il est impossible de sauver un enfant de la corruption , si on l'expose dans la foule , & qu'on abandonne au hasard ou à son inclination le soin de lui choisir des camarades dans une école. Je laisserai rechercher à d'autres par quelle fatalité le vice a fait depuis peu de si grands progrès parmi nous , & qui sont ceux qui l'ont élevé à ce degré d'autorité où nous le voyons mainte-

nant ; mais je ferois que ceux qui fe plaignent fi fort du relâchement de la piété chrétienne & de la vertu , & de l'ignorance fi commune dans cette génération parmi les perfonnes de bonne famille , priſſent la peine de ſonger aux moyens de mettre la génération ſuivante ſur un meilleur pied à tous ces égards. Pour moi , je ſuis très-aſſuré que ſi on ne commence cette réformation par bien élever des jeunes gens , & leur donner de bons principes , tout ce qu'on pourra faire d'ailleurs ſera inutile ; car ſi on ne prend ſoin d'inspirer de bonne heure aux enfans l'innocence , la ſobrieté & l'amour du travail , & de les conſerver dans ces heureuſes diſpoſitions , il ſeroit ridicule d'eſpérer que ceux qui paroîtront immédiatement après nous ſur le théâtre du monde , excelleront en vertu , en habileté & en connoiſſance , par où l'*Angleterre* s'eſt juſqu'ici rendue conſidérable dans le monde. J'allois ajouter en courage , quoique cette dernière qualité ait été regardée comme l'apanage naturel de notre nation.

Mais quelques actions (1) qui se sont passées depuis peu sur mer, d'un genre inconnu à nos ancêtres, me donnent occasion de dire que la débauche abat le courage des hommes, & que lorsque le dérèglement des mœurs a une fois détruit le sentiment du véritable honneur, il est rare que la bravoure subsiste long-temps après; & je crois qu'il est impossible de trouver aucun exemple d'une nation, quelque fameuse qu'elle ait été par sa valeur, qui ait conservé son crédit dans les armes, ou qui se soit rendue redoutable à ses voisins après que la corruption s'y est introduite, qu'elle a foulé aux pieds toute discipline, & que le vice a tellement gagné le dessus, qu'il ose paroître hardiment à visage découvert.

C'est donc la vertu, la pure, la simple vertu qui est le point difficile & essentiel qu'il faut se proposer dans l'éducation : c'est là ce qu'il faut tâcher

(1) Ceci a été écrit par M. Locke avant la guerre terminée par la paix de Rîswich en 1687.

de
au
har
de
rac
foli
fair
ent
il c
tou
ame
voi
mah
pris
fiste
gloi
P
la v
en t
une
vert
de s
qui l
m'en
la ve
fin q
catio
tique
plus

de procurer avant toute autre chose aux enfans , & non pas des manieres hardies , & je ne fais quelle habileté de se faire valoir parmi leurs camarades. C'est là , dis-je , le vrai , le solide bien qu'un gouverneur devoit faire connoître à son élève par ses entretiens , par ses discours , mais dont il devoit tâcher avec tout l'art & tout le soin imaginables d'enrichir son ame , sans jamais cesser de lui en faire voir la beauté & de le lui rendre aimable , que le jeune homme n'en eût pris le véritable goût , & ne fût confister toute sa force , son plaisir & sa gloire dans sa possession.

Plus un enfant fera de progrès dans la vertu , plus il sera aisé de l'instruire en toute autre chose ; car celui qui est une fois disposé à se soumettre à la vertu , ne sauroit refuser opiniâtrément de se perfectionner dans tout le reste qui lui convient. Cela posé , je ne puis m'empêcher de conclure que , puisque la vertu est la grande & la principale fin qu'on doit se proposer dans l'éducation , & qu'une éducation domestique y conduit plus directement & plus sûrement , le meilleur est qu'un

jeune homme soit élevé dans la maison de son pere, sous ses yeux & sous la conduite d'un bon gouverneur lorsque cela peut se faire, & qu'on le fait comme il faut. Comme il y a pour l'ordinaire une assez grande variété de compagnie dans les maisons des gentilshommes, ils devroient accoutumer leurs enfans à voir toute sorte d'étrangers qui leur rendent visite, & les engager, dès qu'ils en sont capables, dans la conversation des gens polis & raisonnables; & je ne vois pas pourquoi ceux qui vivent à la campagne ne meneroient pas leurs enfans avec eux lorsqu'ils font des visites de civilité à leurs voisins. Enfin il est visible qu'un pere qui élève son fils chez soi, a plus d'occasion de l'avoir dans sa compagnie, & de le dresser à ce qu'il trouve le plus à propos, & qu'il peut aussi l'éloigner plus aisément du commerce des domestiques & du petit peuple que s'il le tient hors de sa maison. Avec tout cela, c'est principalement aux parens qu'il appartient de déterminer cette affaire selon les circonstances où ils se rencontrent. Je dirai seulement qu'à mon avis un pere

est très-mauvais ménager qui refuse de faire quelque effort pour donner une bonne éducation à son fils, puisque c'est sans contredit le meilleur héritage qu'il puisse lui laisser de quelque condition qu'il soit; que si, après tout, certaines gens croient qu'un jeune enfant qui sera élevé dans la maison de son père, n'y aura pas assez de compagnie, & que dans les écoles ordinaires il ne l'aura pas telle qu'il la lui faudroit, je pense qu'on pourroit encore trouver moyen d'éviter les inconvéniens qui se rencontrent de part & d'autre à cet égard.

§. L X X I I I.

Les parens doivent prendre garde de ne pas donner de mauvais exemples à leurs enfans.

Après avoir remarqué combien le commerce des autres hommes est propre à faire de profondes impressions sur notre esprit, & combien les hommes, mais sur-tout les enfans, sont enclins à imiter, je prendrai la liberté d'avertir les parens d'une chose, c'est que celui qui veut que son

enfant ait du respect pour lui & de la déférence pour les ordres, doit avoir lui-même beaucoup de respect pour son enfant. *Maxima debetur puero reverentia*, dit (*) un Auteur judicieux. Vous ne devez point faire devant lui ce que vous ne voudriez pas qu'il fît à votre imitation. S'il vous échappe de faire vous-même quelque chose que vous prétendiez faire passer en lui pour une faute, il ne manquera pas de se couvrir de votre exemple, & je ne vois pas trop bien comment vous pourrez alors vous adresser à lui pour l'en corriger par quelque voie légitime. Si vous le punissez pour avoir fait ce qu'il vous voit faire à vous-même, cette sévérité ne passera pas dans son esprit pour une marque d'affection & du soin que vous prenez de le corriger de ses défauts, mais pour un effet de l'humeur chagrine & impérieuse d'un pere, qui, par une autorité purement arbitraire & destituée de tout fondement, veut priver son fils de la liberté & des plaisirs dont il jouit lui-même. Que si vous

(*) *Juvenal*, Sat. XIV.

voulez faire passer la liberté que vous avez prise pour un privilege qui appartient à des hommes faits , mais à quoi les enfans n'ont aucun droit de prétendre , vous ne faites par-là que donner une nouvelle force à votre exemple , & rendre l'action d'autant plus recommandable à votre enfant ; car vous devez toujours vous ressouvenir que les enfans se piquent d'être hommes bien plutôt qu'on ne croit ordinairement , & que s'ils prennent plaisir à porter des chausses , ce n'est pas à cause de la maniere dont elles sont taillées , ou pour leur commodité , mais parce qu'avoir des chausses , c'est en quelque sorte faire voir qu'on commence à être homme. Au reste ce que je dis ici de la conduite qu'un pere doit tenir envers ses enfans , regarde aussi tous ceux qui ont quelque autorité sur eux , & pour lesquels leurs parens leur ordonnent d'avoir du respect.



SECTION VIII.

Des fautes pour lesquelles on ne doit pas châtier les enfans , & de celles qui méritent châtiment.

§. LXXIV.

Manquemens pour lesquels on ne doit pas châtier les enfans.

MAIS pour revenir à l'usage qu'il faut faire des peines & des récompenses , puisque , selon ce que nous avons dit ci-dessus , les enfans ne doivent point être châtiés à l'occasion de leurs petits amusemens , de leurs manieres peu régulières , & de tout ce dont le temps & l'âge les corrigeront infailliblement , il ne sera pas si nécessaire de battre les enfans qu'on fait ordinairement ; & si nous ajoutons à cela qu'ils ne doivent pas non plus être châtiés pour les manquemens où ils peuvent tomber en apprenant à lire , à écrire , à danser , en apprenant

les langues, le latin, le grec, &c. il ne restera que peu de raison d'en venir aux coups. Le vrai moyen d'enseigner aux enfans ces sortes de choses, c'est de leur inspirer de l'inclination pour ce que vous voulez leur faire apprendre; car par-là vous exciterez leur industrie, & les engagerez à faire tous leurs efforts pour réussir dans ce que vous leur proposerez. Je ne crois pas que cela soit fort difficile à faire, pourvu qu'on ait soin de manier les enfans comme il faut, & de mettre en œuvre les récompenses & les punitions dont nous avons parlé ci-dessus; & qu'outre cela en les instruisant, on observe les regles suivantes.

§. L X X V.

Il ne faut pas proposer aux enfans les choses sous l'idée de devoir.

1°. Il faut premièrement faire en sorte que rien de ce qu'on veut apprendre aux enfans ne leur devienne onéreux; ou ne leur soit imposé comme une tache à fournir nécessairement. Toutes les choses qui sont proposées sous cette idée deviennent aussi tôt

ennuyeuses & désagréables. Dès - là l'esprit les regarde avec aversion , quoiqu'auparavant elles lui plussent , ou lui fussent indifférentes. Ordonnez à un enfant de fouetter chaque jour son sabot durant un certain temps , soit qu'il en ait envie ou non : exigez cela de lui comme un devoir à quoi il soit obligé d'employer certaines heures le matin & l'après-midi , & vous verrez qu'il sera bientôt dégoûté de ce jeu & de tout autre à de pareilles conditions. Eh ! n'en est-il pas de même des hommes faits ? ce qu'ils font de leur bon gré avec plaisir ne leur est-il pas à charge dès qu'ils voient qu'on les y oblige par devoir ? Ayez des enfans telle idée qui vous plaira , il est certain qu'ils n'ont pas moins d'envie que le plus orgueilleux d'entre nous autres hommes de faire voir qu'ils sont libres , qu'ils font de bonnes actions de leur propre mouvement , & qu'ils sont absolus & indépendans.



§. LXXVI.

*Il faut avoir égard à l'humeur des enfans
en les instruisant.*

2°. Une autre chose qu'il faut observer dans l'instruction des enfans, & qui est une suite de ce que nous venons de dire, c'est qu'on ne doit les obliger à faire les choses pour lesquelles on leur a inspiré de l'inclination que dans le temps qu'ils y sont portés. Une personne qui se plaît à lire, à écrire, à chanter, &c. se trouve quelquefois d'une telle humeur que ces choses ne lui plaisent point du tout; & si dans ce temps-là il veut se forcer à y appliquer son esprit, il ne fait que se tourmenter & se chagriner inutilement: il en est de même des enfans. Il faut donc observer avec soin le changement qui arrive à leur humeur, & être toujours prêt à profiter du temps auquel ils sont bien disposés pour certaines choses, afin de les engager alors à s'y appliquer; que s'ils ne sont pas assez souvent portés d'eux-mêmes à apprendre ce qu'on veut leur enseigner,

il faudroit les y disposer adroitement par quelque discours préliminaire. C'est là , je pense , ce qui ne seroit pas fort difficile à un habile gouverneur qui étudieroit le tempérament de son élève , & qui voudroit se donner la peine de lui remplir l'esprit d'idées propres à le passionner pour le sujet dont il a dessein de l'entretenir. On épargneroit par-là beaucoup de temps , sans causer aux enfans aucun ennui : car un enfant qui est d'humeur de s'attacher à une certaine chose , y fera alors trois fois plus de progrès que s'il y employoit le double de temps & de peine lorsqu'il s'y applique à contre-cœur & malgré lui. Si l'on avoit égard à cela comme on devroit, l'on pourroit permettre aux enfans de badiner & de jouer jusqu'à en être las , & il leur resteroit cependant assez de temps pour apprendre tout ce qui est à la portée de chaque âge : mais c'est une chose qui n'est ni ne peut guere être considérée dans la méthode ordinaire d'élever les enfans. Cette méthode , qui consiste à faire tout par le moyen de la verge , est fondée sur

d'a
rie
en
fer
ég
les
nat
eff
ent
fes
lib
d'a
&
ver
l'on
tem
à a
dro
à le
jeux
qu'i
Le
ce n
fans
& n
char
cup
trou
diver

d'autres principes ; comme elle n'a rien d'engageant , elle ne se met pas en peine de considérer l'humeur présente des enfans , elle n'y a aucun égard , & ne songe point à chercher les momens favorables où leur inclination pourroit se réveiller ; & en effet il seroit ridicule d'attendre qu'un enfant se portât de lui-même à quitter ses divertissemens , & qu'il recherchât librement & avec plaisir les occasions d'apprendre , après que la contrainte & les coups lui ont inspiré de l'aversion pour sa tâche. Cependant si l'on s'y prenoit comme il faut , le temps que les enfans emploieroient à apprendre les choses qu'on voudroit leur enseigner , serviroit autant à les délasser de leurs jeux que leurs jeux servent à les délasser de la peine qu'ils prennent à apprendre ces choses. Le travail est égal des deux côtés , & ce n'est pas-là ce qui chagrine les enfans ; car ils aiment à être occupés , & naturellement ils se plaisent au changement & à la diversité des occupations. Le seul avantage qu'ils trouvent en ce qu'on nomme *jeu* & *divertissement* , c'est qu'ils s'y appli-

quent par un pur mouvement de leur liberté, & qu'ils y emploient de gaieté de cœur leur peine, dont vous pouvez remarquer qu'ils ne sont pas grands ménagers; au lieu qu'ils sont poussés & entraînés par force à ce qu'ils doivent apprendre, ce qui d'abord les rebute & refroidit l'ardeur qu'ils pourroient avoir pour ces choses: leur liberté ne s'accommode point de ce joug qu'on veut leur imposer; mais faites seulement en sorte qu'ils demandent à leur gouverneur de leur donner leçon, comme ils prient souvent leurs camarades de leur enseigner certains jeux, & vous verrez qu'alors contents de se voir libres en cela comme en toute autre chose, ils s'en feront un divertissement tout ainsi que de leurs jeux, & qu'ils s'y porteront avec autant de plaisir qu'à tous leurs autres amusemens. Par cette méthode ménagée avec tout le soin possible, il y a grande apparence qu'on peut inspirer à un enfant le desir d'apprendre tout ce qu'on voudra lui enseigner. Dans une famille, le plus difficile est, je l'avoue, de conduire ainsi le plus âgé des enfans; mais lors-

qu'il aura une fois pris ce pli, on pourra par son moyen mener aisément tous les autres où l'on voudra.

§. LXXVII.

Il ne faut pas laisser croupir les enfans dans la paresse.

Quoiqu'il soit très-certain que le temps le plus propre pour enseigner quelque chose aux enfans, c'est lorsque leur humeur les y porte, qu'ils sont bien disposés à s'y appliquer, & qu'ils ne sont point détournés d'y attacher leur esprit, ni par nonchalance, ni par une forte application à quelqu'autre objet ; voici pourtant deux choses à quoi il faut prendre garde : la première est que soit qu'on n'observe pas exactement ces occasions favorables, & qu'on n'en profite pas aussi souvent qu'elles se présentent, ou qu'effectivement elles ne reviennent pas aussi souvent qu'il faudroit, il ne faut pourtant pas négliger l'avancement d'un enfant, & le laisser croupir dans une oisiveté qui lui devienne habituelle ; la seconde chose qu'il faut observer dans cette

occasion, c'est que, quoique l'ame ne soit pas fort en état de recevoir de nouvelles idées, lorsqu'elle n'est pas bien disposée, ou qu'elle est attachée à quelqu'autre objet, cependant c'est une chose importante & bien digne de nos soins de lui apprendre à acquérir de l'empire sur elle-même, à pouvoir, lorsqu'elle le souhaite, renoncer à la recherche d'une chose qu'elle poursuivoit avec chaleur, & s'appliquer à une autre sans peine & avec plaisir, ou à vaincre sa paresse toutes les fois qu'elle voudra, pour s'attacher vigoureusement à ce que sa raison ou quelques personnes sages lui proposeront : c'est à quoi il faut accoutumer les enfans en les mettant quelquefois à l'épreuve, c'est-à-dire en leur proposant quelque objet à considérer, & en tâchant de fixer entièrement leur attention de ce côté-là, lorsqu'ils ont l'esprit détendu par paresse, ou fortement appliqué ailleurs. Si par ce moyen un enfant vient à acquérir l'habitude de se rendre maître des opérations de son esprit, en sorte qu'il puisse, selon que l'occasion le requiert, laisser à quartier les *idées* ou les *affai-*

res dont il est actuellement occupé, pour s'attacher sans peine à de nouveaux objets, cela lui sera plus avantageux que de savoir le latin, toutes les rubriques de la logique, & la plupart des choses qu'on fait apprendre ordinairement aux enfans.

§. LXXVIII.

Adresse dont il faut se servir pour donner aux enfans de l'inclination pour ce qu'on veut leur enseigner.

Comme les enfans sont plus actifs dans leur premiere jeunesse qu'en aucun autre temps de leur vie, & qu'ils ont assez d'indifférence pour tout ce qu'ils sont capables de faire, *danfer* ou *sauter à cloche-pied* seroit pour eux la même chose, si on les y encourageoit, ou qu'on les en détournât par des motifs également propres à produire l'un ou l'autre de ces effets. Quant aux choses que nous voulons leur apprendre, la grande & l'unique raison que j'aie pu découvrir qui les en dégoûte, c'est qu'on les y engage par autorité, qu'on leur en fait une affaire & un sujet perpétuel de cha-

grin & d'inquiétude, de sorte qu'ils ne s'y appliquent qu'en tremblant, ou que s'ils s'y portent volontairement, on les y attache trop long temps jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués : toutes circonstances qui vont à dépouiller les enfans de cette liberté naturelle pour laquelle ils ont une souveraine passion, & qui seule leur fait trouver un si grand plaisir dans leurs jeux ordinaires. Changez seulement de conduite avec vos enfans, & vous verrez qu'ils tourneront aussi-tôt leur application du côté qu'il vous plaira, sur-tout s'ils sont soutenus par l'exemple d'autres personnes qu'ils estiment & qu'ils croient au-dessus d'eux. Si d'ailleurs les choses qu'ils voient faire aux autres, leur sont adroitement mises devant les yeux comme les suites de certains privileges destinés à un âge plus avancé ou à une condition plus relevée que la leur, alors l'ambition & le desir de s'élever toujours plus haut, & d'égaler ceux qui le surpassent, leur inspireront une certaine ardeur qui les fera entrer dans le chemin que vous leur montrerez, & les animera à y mar-

cher avec vigueur & avec une satisfaction d'autant plus sensible, que leur propre desir les aura engagés dans cette carrière. De cette maniere, faisant usage de leur liberté, la chose du monde qui leur est la plus précieuse, cette jouissance servira beaucoup à échauffer leur courage; & tout cela joint au plaisir d'être estimé & d'acquérir de la réputation, suffira, je m'assure, pour porter les enfans à leur devoir, sans qu'il soit besoin de les exciter par d'autres motifs à s'appliquer, avec toute l'assiduité nécessaire, aux choses qu'on voudra leur apprendre. J'avoue que d'abord il faut, pour en venir là, de la patience, de l'adresse, de la douceur, de l'application, & beaucoup de prudence. Mais à quoi bon tenir un gouverneur auprès de vos enfans, s'il ne falloit prendre aucune peine pour les bien élever? Du reste, lorsqu'on aura une fois gagné cela sur l'esprit d'un enfant, on le portera bien plus aisément dans la suite à tout ce qu'on voudra, qu'en le traitant d'une maniere plus sévère & plus impérieuse: & dans le fond, ce premier point n'est pas, je crois,

fort difficile à gagner. Je suis même persuadé qu'on en viendrait à bout sans aucune peine, si les enfans n'avoient point de mauvais exemples devant les yeux ; c'est pour quoi le grand danger que je redoute dans cette occasion, c'est seulement de la part des domestiques & d'autres enfans mal élevés, ou de telles autres personnes vicieuses ou peu sensées, qui corrompent les enfans, ou par l'exemple qu'ils leur donnent d'une conduite déréglée, ou en leur faisant prendre des plaisirs illicites, & les louant en même temps de ce qu'ils s'y abandonnent : deux choses qui ne devroient jamais aller ensemble.

§. LXXIX.

On ne doit pas quereller les enfans souvent & avec passion.

Comme il faudroit recourir très-rarement aux coups pour châtier les enfans, je crois qu'il est peut-être d'une aussi dangereuse conséquence de leur faire de fréquentes réprimandes, & sur-tout si elles sont accompagnées de passion. Rien n'est plus propre à

diminuer l'autorité des parens & le respect que les enfans ont pour eux ; car vous devez savoir (& je vous prie de vous en bien souvenir) que les enfans démêlent bientôt la différence qu'il y a entre la passion & la raison. Comme ils ne peuvent que respecter tout ce qui vient de la part de la raison , aussi conçoivent-ils d'abord du mépris pour tout ce qui n'est qu'un effet de la passion , ou , s'ils en sont émus & épouvantés sur le champ , cette impression s'évanouit bientôt ; & une espèce d'instinct naturel leur apprendra facilement à mépriser tous ces vains éclats qui ne sont fondés sur rien de solide. Puisque les enfans ne doivent être réprimés par leurs parens qu'à l'occasion de leurs actions vicieuses qui se réduisent à un fort petit nombre durant leur tendre jeunesse , un regard ou un signe doit suffire pour les corriger lorsqu'ils sont mal ; ou si quelquefois on est obligé de se servir de paroles pour les reprendre , il faut le faire d'une manière grave , douce & modérée , en faisant voir ce qu'il y a de déréglé ou de mal séant dans la faute , plutôt

que de censurer rudement l'enfant de ce qu'il l'a commise, ce qui l'empêche de s'assurer si vous n'en voulez pas plutôt à sa personne, qu'à l'action qu'il vient de faire. Dans les réprimandes passionnées, on se laisse emporter ordinairement à des paroles piquantes & outrageuses, ce qui produit encore ce méchant effet, qu'il apprend aux enfans à user, dans l'occasion, du même langage; car il ne faut pas attendre qu'étant autorisés par de si bons garants à se servir de ces titres injurieux, ils aient honte ou fassent difficulté de les donner à d'autres personnes.

§. L X X X.

Pour quel sujet il faut battre les enfans.

Mais ici l'on me dira : « qu'oïdonc! ne
 » voulez-vous pas qu'on ne batte ja-
 » mais les enfans pour quelque faute
 » qu'ils commettent? C'est autant que si
 » vous les laissiez courir à bride abattue
 » dans toute sorte de désordres ». Il
 s'en faut bien que cela soit si propre

à produire cet effet qu'on se l'imagine , pourvu qu'on ait d'abord formé l'esprit des enfans comme il faut, en leur inspirant ce respect pour leurs parens (s. XLV), duquel nous avons déjà parlé. Pour les châtimens corporels , on a observé constamment qu'ils ne sont pas d'un fort grand usage , lorsque la douleur qu'ils causent est tout ce qu'on y craint ou qu'on y voit , car l'effet qu'ils produisent en ce cas-là , ne dure pas davantage que le souvenir de cette douleur qui s'évanouit en fort peu de temps. Il y a pourtant un défaut , & qui est l'unique , à mon avis , pour lequel je crois qu'on doit battre les enfans , c'est l'obstination ou la désobéissance volontaire ; & en cela même je voudrois qu'on fît en sorte , si l'on pouvoit , que la honte que les enfans auroient d'être battus , plutôt que la douleur des coups , fît la plus grande partie de la punition. La honte de mal faire & de mériter châtiment , est le seul véritable frein propre à retenir les hommes dans le chemin de la vertu. La douleur de la verge , si cette honte ne l'accompagne point , passe tout aussi-tôt , &

par l'usage vient bientôt à n'avoir rien d'effrayant. J'ai vu des enfans d'une personne de qualité qu'on tenoit aussi-bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet. Quelques petites punitions de cette espece seroient, à mon avis, beaucoup plus efficaces que des coups; car si l'on veut inspirer aux enfans des sentimens généreux & dignes d'un honnête homme, c'est à la honte d'avoir mal fait, & au déshonneur dont leur faute est accompagnée, qu'on devroit les rendre sensibles, plutôt qu'à la douleur qui est attachée au châtiment. Mais à l'égard de l'opiniâtreté, de la désobéissance volontaire & déterminée, il la faut vaincre par la force & par les coups, car il n'y a point d'autre remède à ce mal. Pour cet effet, quoi que vous commandiez ou que vous défendiez à votre enfant, faites-vous obéir promptement sans quartier & sans résistance; car si une fois vous venez à disputer avec lui à qui sera le maître de vous deux, ce qui arrive lorsque vous lui commandez une chose, & qu'il refuse de

la faire, vous devez prendre une forte résolution de l'emporter sur lui, à quelque violence que vous soyez obligé d'en venir pour cela, si un signe ou des paroles ne sont pas capables de le soumettre à votre volonté, à moins que vous n'ayez envie d'être à l'avenir pendant tout le reste de votre vie entièrement dans la dépendance de votre fils. Il me souvient à ce propos d'une dame de ma connoissance, fort prudente & d'un naturel fort doux, qui se vit réduite à battre une petite fille qu'on lui amenoit de chez la nourrice, de la battre, dis-je, le même jour qu'elle vint chez elle, à huit diverses reprises dans un matin, avant que d'avoir pu vaincre son opiniâtreté, & l'obliger à une certaine chose très-facile en elle-même & entièrement indifférente. Si cette prudente mere eut cessé plutôt de battre sa fille, & qu'elle se fût arrêtée après l'avoir battue sept fois, elle auroit gâté cette enfant pour toujours; & en la battant ainsi sans aucun fruit, elle n'auroit fait que confirmer son humeur revêche dont on n'auroit pu la corriger dans

la suite qu'avec une peine extraordinaire. Mais en continuant prudemment de la battre jusqu'à ce qu'elle eût dompté son humeur & fait plier sa volonté, ce qui est l'unique but de la correction & des châtimens, elle établit entièrement son autorité dès ce moment-là, & dans la suite elle a toujours obtenu de sa fille une prompte obéissance en toutes choses. Comme ce fut là la première fois qu'elle la battit, ce fut aussi, je crois, la dernière.

La première fois qu'on est obligé de recourir à la verge, il faudroit que la douleur de ce châtiment, continuée & augmentée sans cesse jusqu'à ce qu'elle eût entièrement vaincu l'opiniâtreté de l'enfant, domptât premièrement l'esprit, & mît sur pied l'autorité des parens; & les parens après cela devroient conserver leur autorité pour toujours, en mêlant prudemment la douceur avec la gravité.



S. LXXXI.

*Les châtimens employés mal-à-propos
ne produisent que du mal.*

Si l'on pensoit sérieusement à cela , on seroit sans doute bien plus retenu qu'on ne l'est ordinairement à se servir de la verge & du bâton pour corriger les enfans , & l'on ne seroit pas si porté à regarder les châtimens comme un remède souverain & universel qu'on peut employer au hasard dans toute sorte d'occasions ; du moins il est certain que si les coups ne produisent aucun bien , ils produisent beaucoup de mal ; s'ils ne font aucune impression sur l'esprit , & ne comptent pas la volonté , ils ne servent qu'à endurcir le coupable ; & quelque peine que sa faute l'ait exposé , cela ne fait que le confirmer dans son opiniâtreté ; passion qu'il chérit tendrement , & qui , venant de le rendre victorieux , le dispose à contestar & à espérer un nouveau triomphe pour l'avenir : aussi suis je persuadé que ce n'est que par des corrections mal-entendues qu'on a rendu

obstiné plusieurs enfans , qui sans cela auroient été fort souples & fort traitables : car si vous châtiez votre enfant comme si vous n'aviez en vue que de vous satisfaire vous-même en le punissant d'une faute passée qui vous a mis en colere , quel effet cette conduite peut-elle produire sur son esprit qu'il s'agit de redresser ? Si cette faute n'étoit accompagnée d'aucune marque d'opiniâtreté , il n'étoit pas nécessaire d'en venir aux coups. Une douce & grave remontrance suffit pour corriger les fautes de fragilité , d'oubli ou d'inadvertance ; & c'est là tout au plus ce que ces sortes de fautes peuvent mériter. Mais s'il y avoit de la malice dans la volonté de l'enfant , si son action étoit l'effet d'une désobéissance formelle & déterminée , il ne faut pas alors régler le châtiment par le plus ou le moins d'importance de ce qui en a été le sujet , à le considérer en lui-même , mais par son opposition au respect & à la soumission qu'un enfant doit avoir pour les ordres de son pere , & qu'il faut toujours exiger à toute rigueur. Dans ce cas-là les coups qu'on lui donnera par

intervalles, ne doivent point cesser qu'ils n'aient fait impression sur son esprit, & que vous ne voyez en lui des marques de honte, de repentir, & d'une sincere résolution de vous obéir.

J'avoue qu'il ne suffit pas pour cela d'imposer certains devoirs aux enfans, & de les battre sans autre façon dès qu'ils ne les remplissent point ou qu'ils ne s'en acquittent pas à notre fantaisie; c'est une affaire qui demande des soins, de l'attention & des observations exactes; il faut étudier exactement le tempérament des enfans, & bien peser leurs fautes, avant que d'en venir à cette épreuve. Mais aussi cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir toujours la verge à la main, comme l'unique moyen dont on puisse se servir pour bien élever des enfans; & que de rendre inutile ce remède, qui dans des extrémités peut être d'un grand usage en y recourant à tout moment & en toute sorte d'occasions, de le rendre, dis-je, entièrement inutile lorsqu'il est effectivement nécessaire de l'employer? car peut-on s'attendre à autre chose, si l'on emploie indiffé-

remment ce remede pour la moindre petite méprise , si pour une faute contre la syntaxe , ou pour une syllabe mal placée dans un vers , on est aussi exact à punir un enfant , d'ailleurs bien réglé & plein d'esprit , qu'un enfant malin & revêche pour un crime qu'il a commis volontairement ? Et comment peut-on espérer qu'une telle maniere d'agir touche l'ame & la dispose à la vertu ? C'est pourtant là l'unique chose à laquelle il faut travailler ; ce point une fois gagné , tout ce que vous pouvez desirer de plus suivra naturellement.

§. LXXXII.

Il ne faut pas battre les enfans pour de simples manquemens.

Lors donc qu'il n'y a dans la volonté des enfans aucun travers à redresser , il n'est pas nécessaire d'en venir aux coups. Toutes les autres fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition d'esprit ni une envie de secouer l'autorité d'un pere ou d'un gouverneur , ne sont que de simples méprises ; & souvent on peut faire
semblant

semblant de ne pas les voir, ou si l'on en prend connoissance, il faut se contenter de les relever par de petits avis & de douces réprimandes jusqu'à ce que les fréquens mépris qu'ils font ouvertement de ces sortes de remontrances, prouvent que la faute a sa source dans l'ame, & que la désobéissance vient d'une manifeste opiniâtreté. Mais toutes les fois que l'opiniâtreté paroît à visage découvert, ce n'est plus un mal à dissimuler ou à négliger; il faut le réprimer tout aussitôt, après avoir pourtant pris soin de se bien assurer que c'est une vraie obstination, & rien de plus.

§. L X X X I I I.

Il faut souffrir dans les enfans plusieurs irrégularités attachées à leur âge.

Comme il faut éviter autant qu'on peut les occasions de punir les enfans, & sur-tout de les battre, je crois qu'il n'en faudroit venir à cette extrémité que fort rarement: car si on leur a une fois inspiré *la crainte & le respect* dont j'ai déjà parlé (§. XLV.) un coup-d'œil suffira en plusieurs oc-

casions pour les faire rentrer dans leur devoir. Du reste il ne faut pas attendre des enfans la même prudence, la même gravité & la même application que d'un homme fait; il faut leur permettre, comme j'ai déjà dit, tous les petits jeux enfantins, toutes les badineries qui conviennent à leur âge, sans en prendre aucune connoissance: l'imprudence, la négligence & la gaieté sont le vrai caractère de cet âge-là. Je ne crois donc pas que la sévérité dont je viens de parler, doive être employée à leur défendre à contre-temps ces sortes d'amusemens; & ici il faut se donner de garde de ne pas prendre promptement pour opiniâtreté ce qui n'est qu'un effet naturel de leur âge ou de leur tempérament. Lorsqu'ils tombent dans ces sortes d'égaremens, il faut leur tendre la main, & les ramener doucement comme des personnes naturellement infirmes; & quoiqu'ils aient été avertis de se corriger de ces fautes, chaque rechûte ne doit pourtant pas passer pour un mépris formel des avis qu'on leur a donnés, & être d'abord punie comme un effet d'obf-

tination. Il est bien vrai qu'on ne doit pas négliger les fautes de fragilité, ni les laisser passer sans en prendre connoissance : mais, à moins que la volonté n'y ait quelque part, il ne faudroit jamais les exagérer ou les censurer fort rudement ; on devroit plutôt les redresser avec une douceur proportionnée à la foiblesse de l'âge. Par ce moyen les enfans s'appercevront de ce qu'il y a de plus choquant dans chaque faute, & apprendront à l'éviter ; & ce qui est le grand point, ils seront encouragés par-là à se conserver l'intention droite & sincere, voyant que cette sincérité les met à couvert de toute réprimande considérable, & qu'à l'égard de tous les autres manquemens, bien loin que leurs parens & leur gouverneur en prennent occasion de s'emporter contr'eux & de les accabler de reproches, ils tâchent de les en corriger avec toute sorte de douceur & de condescendance. Détournez vos enfans du vice & de toutes mauvaises habitudes. Pour ce qui est de la conduite qu'ils doivent tenir dans le monde, en général ils s'y perfectionneront tous les

jours de plus en plus autant qu'il sera nécessaire par rapport à leur âge & à la compagnie qu'ils fréquenteront ordinairement ; & à mesure qu'ils avanceront en âge , ils s'observeront avec plus d'attention. Mais afin que vos paroles aient toujours de l'autorité sur leur esprit ; si dans quelque rencontre particuliere vous venez à leur ordonner de s'abstenir de quelque petite bagatelle , faites-vous obéir quelque peu importante que soit la chose , & ne permettez jamais qu'ils vous fassent la loi. Cependant , comme j'ai déjà dit , je voudrois qu'un pere interposât rarement son autorité dans ces cas-là ou dans tout autre , hormis où il s'agit de choses qui pourroient leur donner de mauvaises habitudes. Il y a , à mon avis , de meilleurs moyens de se rendre maître de leur esprit ; & pour l'ordinaire (lorsqu'une fois vous les avez mis sur le pied de se soumettre à votre volonté) , vous les amenerez beaucoup mieux où vous voudrez par des *raisonnemens* proposés d'une maniere douce & insinuante.

§. LXXIV.

Il faut convaincre les enfans par voie de raisonnemens.

On s'étonnera peut-être de m'entendre dire qu'il faut raisonner avec les enfans : c'est pourtant là si fort mon sentiment , que je crois qu'on devroit s'en faire une obligation. Les enfans sont capables d'entendre raison dès qu'ils entendent leur langue maternelle ; & , si je ne me trompe , ils aiment à être traités en gens raisonnables plutôt qu'on ne s'imagine. Il faut entretenir en eux cette espece de fierté , & s'en servir , autant qu'il est possible , comme d'un moyen universel pour les amener où l'on veut.

Mais par les *raisons* que je conseille de proposer aux enfans , je ne veux parler que de celles qui sont proportionnées à leur capacité : personne n'ignore qu'il ne faut pas discourir avec un enfant de trois ans ou de sept ans de la même manière qu'avec un homme fait. De longs discours & des raisonnemens philosophiques accableroient & confondroient l'esprit

d'un enfant, au lieu de l'instruire. Lors donc que je dis qu'il faut agir avec des enfans comme avec des créatures raisonnables, j'entends qu'en les traitant d'une manière douce & modérée, lors même que vous les reprenez de quelque chose, vous leur fassiez sentir que vous ne faites rien qui ne soit raisonnable en soi, & qui ne se termine à leur propre avantage; & que ce n'est point par caprice, par passion ou par fantaisie que vous leur commandez, ou que vous leur défendez telle ou telle chose : c'est ce qu'ils peuvent très-bien connoître; & je ne doute point que par ce moyen on ne puisse leur faire comprendre la nécessité de s'attacher (1) à toutes

(1) « Puisque la philosophie, dit Montaigne, » est celle qui nous instruit à vivre, & que » l'enfance a sa leçon comme les autres » âges, pourquoi ne la lui communiquer- » t-on pas ?

*Udum & molle lutum es, nunc properandus
& acris*

Fingendus sine rota ()*.

» On nous apprend à vivre, quand la » vie est passée. --- Prenez les simples dis

(*) *Perf. Sat. III.*, v. 23.

les vertus auxquelles il est nécessaire de les porter, & de fuir tous les vices dont il faut les préserver. Mais pour en venir là, il faut choisir des raisons proportionnées à leur âge & à leur discernement, & les proposer toujours brièvement & en termes simples. Combien d'hommes faits qui ne sont pas accoutumés à pousser leur méditation au-delà des opinions vulgaires, auxquels il ne seroit peut-être pas fort aisé de faire comprendre sur quels fondemens sont appuyés plusieurs devoirs de la vie, & quelles sont les sources du juste & de l'injuste d'où découlent ces devoirs ! A plus forte raison les enfans sont incapables de concevoir des raisonnemens tirés d'un principe éloigné, & de pénétrer la force d'un argu-

» cours de la philosophie, sachez les choisir
 » & traiter à point ; ils sont plus aisés à con-
 » cevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant
 » en est capable au partir de la nourrice,
 » beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou
 » écrire. La philosophie a des discours pour
 » la naissance des hommes, comme pour
 » la décrépitude ». *Essais de Montaigne,*
liv. I, chapitre XXV.

224 DE L'EDUCATION

ment qui dépend d'une longue discussion. Les raisons qui les peuvent frapper doivent être communes à la portée de leur esprit, & si sensibles, qu'on puisse, pour ainsi dire, les leur faire toucher au doigt ; & si l'on a égard à leur âge, à leur tempérament & à leurs inclinations, on ne manquera jamais de motifs propres à faire impression sur leur esprit. Mais si l'on n'en trouvoit aucun en particulier, en voici qui seront toujours intelligibles & capables de les détourner de toutes les fautes dont il est nécessaire de prendre connoissance pour les en corriger, c'est de leur représenter qu'en commettant ces fautes, ils se couvriront de confusion ; qu'ils se rendront méprisables, & qu'ils encourront votre disgrâce.

S. L X X X V.

Il faut instruire les enfans par des exemples.

De tous les moyens qu'on doit employer pour instruire les enfans, & pour former les mœurs, il n'y en a point de plus simple, de plus aisé,

ni de plus efficace que (1) de leur mettre devant les yeux des exemples des choses que vous voulez leur faire pratiquer ou éviter. Lorsque, par le commerce qu'ils ont avec les personnes de leur connoissance, ils sont à portée d'envisager ces exemples, & de faire quelques réflexions sur ce qu'ils renferment de beau ou d'irrégulier, cela est plus capable de les leur faire suivre ou éviter, que tous les discours qu'on pourroit leur étaler dans la même vue. Les paroles, quelque touchantes qu'elles soient, ne peuvent jamais donner aux enfans de si fortes idées des vertus & des vices que les actions des autres hommes, pourvu que vous dirigiez leur esprit de ce côté-là, & que vous leur recommandiez d'examiner telle & telle

(1) Le pere d'*Horace* se servit avec succès de cette méthode dans l'éducation de son fils. *Horace*, qui nous l'apprend lui-même dans la satire IV du premier livre, entre sur cela dans un détail fort instructif. C'est un endroit qui ne peut être trop lu de ceux qui sont chargés d'élever des enfans. Ils devroient le savoir par cœur, & l'avoir souvent présent à l'esprit,

bonne ou mauvaise qualité dans les circonstances où elles se présentent dans la pratique. Ainsi , par rapport aux manieres , l'exemple d'autrui fera mieux sentir à un enfant la beauté ou l'indécence de plusieurs actions , que toutes les regles & tous les avis qu'on pourroit leur donner pour les en convaincre.

Cette méthode ne doit pas seulement être pratiquée pendant que les enfans sont jeunes , mais aussi durant tout le temps qu'ils sont sous la conduite d'autrui ; & je crois dans le fond que c'est le meilleur moyen qu'un pere puisse employer pour corriger son enfant de quelque défaut que ce soit , sauf à lui de juger combien de temps il doit se servir en particulier de ce moyen ; car rien n'est plus propre que l'exemple à faire de douces & de profondes impressions sur l'esprit des hommes. Les mêmes défauts qu'ils négligent de voir , ou qu'ils excusent en eux mêmes , ils ne peuvent s'empêcher de les désapprouver , & d'en être choqués lorsqu'ils les découvrent dans d'autres personnes.

§. LXXXVI.

*Par qui, en quel temps les enfans
doivent être battus.*

A l'occasion de ce que j'ai dit qu'il faut battre les enfans, on peut demander *en quel temps & par qui les enfans doivent être battus lorsqu'on est obligé d'en venir à cette extrémité : si on doit les battre sur le champ dès qu'ils commettront une faute & que la mémoire en est toute récente ; si les parens doivent le faire eux-mêmes.* Pour le premier article, je ne crois pas qu'on doive châtier les enfans au moment qu'on les surprend en faute, de peur que la passion ne se mette de la partie, & que le châtiment poussé au-delà des justes bornes, ne perde toute son autorité, car les enfans mêmes sont assez éclairés pour voir quand nous agissons par passion. Or, comme je viens de le dire, ce qui fait le plus d'impression sur eux, c'est ce qui paroît venir purement & simplement de la raison de leurs parens, ce qu'ils savent très-bien distinguer. Quant au second point, si vous avez quelque

sage domestique qui soit capable de gouverner votre enfant, & qui ait effectivement quelque direction sur sa conduite (car si vous teniez un gouverneur auprès de lui, il n'y auroit plus de difficulté), je suis d'avis que vous chargiez ce domestique du soin de lui infliger le châtiment que vous jugerez à propos, car il vaut mieux, ce me semble, que la douleur qu'un enfant doit souffrir vienne plus directement de la main d'une autre personne que de celle de ses parens, pourvu que cela se fasse par leur ordre, & qu'ils soient présens à l'action. Par ce moyen-là l'autorité des parens sera respectée, & l'aversion que les enfans ont pour la peine qu'ils endurent, se tournera plutôt contre ceux qui la leur infligent immédiatement. Je conseillerois donc à un pere *de battre rarement son enfant*, & de n'en venir là que comme à un dernier remede, & dans une extrême nécessité, c'est pour quoi il seroit peut être à propos qu'en ce cas là il le fît de telle sorte qu'un enfant ne pût l'oublier aisément.

S. LXXXVII.

Combien peu d'occasions il y a de battre les enfans.

Mais, comme j'ai dit ci-dessus, battre les enfans est un des plus méchans moyens qu'on puisse imaginer pour les corriger, & par conséquent le dernier qu'il faille employer, & seulement dans des cas désespérés, après avoir mis inutilement en usage toutes les autres voies plus modérées dont on aura pu s'aviser; ce qui étant exactement observé, l'on sera très-rarement obligé d'en venir aux coups; car premièrement il n'est pas concevable qu'un enfant s'oppose plusieurs fois, pour ne pas dire jamais, à un ordre précis que son pere lui donne dans quelque occasion particuliere. Si, d'autre part, un pere ne fait pas valoir son autorité avec rigueur en gênant ses enfans par des regles expresses concernant leurs petits amusemens ou d'autres actions indifférentes où ils doivent avoir une entiere liberté, ou bien à l'égard de ce qu'ils apprennent, ou du progrès qu'ils doivent

faire dans leurs différentes études, en quoi il ne faut leur faire aucune violence, si, dis-je, on observe cela régulièrement, il ne reste plus que la défense de quelques actions vicieuses en elles-mêmes, à l'occasion de quoi un enfant peut devenir coupable d'obstination, & par conséquent mériter d'être battu. Cela étant, une personne qui prendra soin d'élever son enfant comme il faut, n'aura que très-peu d'occasions de recourir aux coups. Un enfant, durant les sept premières années de sa vie, ne peut être coupable que de mensonge ou de quelques petits traits de malice ; ce n'est qu'en commettant plusieurs fois ces sortes de fautes, malgré la défense expresse de ses parens, que tombant dans une opiniâtreté condamnable, il mérite d'être châtié. Si donc il a quelque inclination vicieuse, & que dès qu'on commencera à s'en appercevoir, on lui en témoigne comme il faut sa surprise ; & qu'ensuite, s'il vient à y retomber une seconde fois, il en soit repris sévèrement par son pere, par son gouverneur & par tous ceux qui sont autour de lui, & qu'en conséquence de

cela il soit traité d'une manière qui convienne à l'état méprisable où il s'est réduit par sa mauvaise conduite, comme nous l'avons déjà recommandé (§. LIX); si, dis-je, on continue d'en user ainsi avec lui jusqu'à ce qu'il soit devenu sensible à ce traitement, & qu'il ait conçu de la honte pour sa faute, je crois qu'il ne sera pas nécessaire de se servir d'aucune autre correction, & qu'il n'y aura plus par conséquent d'occasion d'en venir aux coups. Ce qui oblige d'ordinaire à recourir à cette extrémité, ce ne sont que les suites funestes de l'indulgence qu'on a eue d'abord pour les enfans, & le peu de soin qu'on a pris de les corriger de leurs défauts. Si dès le commencement on observoit leurs mauvaises inclinations, & qu'on prît soin de corriger par ces voies douces les premières irrégularités qui s'en suivent, on auroit rarement plus d'un défaut à la fois à combattre, & il seroit aisé de les en corriger sans aucun fracas, & sans qu'il fût nécessaire de recourir à des châtimens corporels. Ainsi, en attaquant leurs vices un à un, à mesure qu'ils paroîtroient, on pour-

232 DE L'ÉDUCATION

roit les déraciner tous sans qu'il en restât aucune trace ni aucun souvenir. Mais lorsque par une lâche complaisance pour nos petits enfans, nous laissons croître leurs défauts jusqu'à ce qu'ils soient excessifs & en grand nombre, & que leur difformité nous accable de confusion & de chagrin, nous sommes enfin obligés d'employer les moyens les plus violens pour déraciner ces mauvaises plantes; & il arrive que toute la force, toute l'adresse & toute la diligence dont nous sommes capables, suffisent à peine pour nettoyer cette pépinière de mauvaises herbes qui y pullulent de toutes parts, & pour nous faire espérer d'en recueillir des fruits dans la saison, en récompense de nos soins.

§. LXXXVIII.

La méthode que je viens de recommander étant observée, épargneroit à un pere le chagrin de charger à toute heure son enfant d'ordres & de préceptes pour le porter à faire telle ou telle chose, & à l'enfant celui d'en être accablé; car pour moi, je serois d'avis que de toutes les actions qui

tendent à produire de mauvaises habitudes, & qui sont les seules où un pere doit interposer son autorité, on n'en défendît aucune aux enfans, qu'après avoir actuellement découvert qu'ils les ont commises; car pour toutes ces défenses de tels ou tels vices, faites à contre-temps, si elles ne font rien de pis, elles servent tout au moins à enseigner ces vices aux enfans, & à les autoriser à s'y abandonner, en tant qu'elles supposent que des enfans peuvent être capables de les commettre, quoiqu'il fût peut-être plus sûr pour eux de les ignorer absolument. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est, comme j'ai déjà dit, de faire paroître de la surprise & de l'étonnement à la vue de toute faute qui tend à produire quelque habitude déréglée, dès qu'on a convaincu pour la première fois un enfant d'y être tombé. Par exemple, s'il vient à mentir ou à faire quelque action mal-séante, & qu'on s'en aperçoive, il faut lui en parler d'abord comme d'une action étrange & monstrueuse, qu'on n'auroit jamais pu croire qu'il fût capable de commettre,

afin de l'obliger par-là à en avoir honte.

§. LXXXIX.

On objecte que certains enfans d'un naturel intraitable ne voudroient rien apprendre, si on les traitoit avec douceur.

Mais ici l'on m'objectera apparemment que quoi que je dise de l'humeur traitable des enfans & du pouvoir que la honte & les louanges ont sur leur esprit, il y a pourtant plusieurs enfans qui ne s'attacheroient jamais à leurs livres & à ce qu'ils doivent apprendre, si on ne les châtioit pour les y obliger. J'appréhende bien que cette objection ne vienne que des colleges & d'une coutume invétérée qui a empêché d'éprouver les voies de douceur avec les précautions nécessaires, dans les occasions où l'on pouvoit les mettre en usage ; car autrement, *pourquoi faut-il recourir à la verge pour enseigner le latin & le grec, puisqu'on enseigne le françois & l'italien sans ce secours ? Les enfans n'apprennent-ils pas à danser & à faire des ar-*

mes fans être battus? ne s'appliquent-ils pas de même avec assez de soin à l'arithmétique, à la peinture, &c. fans qu'il soit nécessaire de recourir à la verge pour les y porter? Cela pourroit faire croire qu'il y a quelque chose d'étrange, de contraire à la nature, & de peu convenable à l'âge des enfans dans la grammaire des écoles, ou dans les méthodes qu'on y emploie pour l'enseigner, puisque les enfans ne sauroient être portés à l'apprendre fans le secours de la verge, & à grand peine même par ce moyen-là; ou bien qu'on a tort de se figurer qu'on ne sauroit enseigner aux enfans les langues qu'ils apprennent au collège fans en venir aux coups.

§. X C.

Réponse à cette objection.

Mais supposons qu'il y ait des enfans si négligens & si paresseux qu'on ne puisse les engager à rien apprendre par des voies de douceur, (car il faut convenir qu'on trouve des enfans de toute sorte de tempéramens) il ne s'ensuit pourtant pas de là qu'on

doive employer contre tous les plus rudes châtimens : au contraire il ne faut supposer aucun enfant incapable d'être gouverné par des voies douces & modérées, qu'on n'ait actuellement pratiqué cette méthode à son égard avec la dernière exactitude ; & si dans la suite ce traitement n'est pas capable de l'obliger à se mettre en état de faire tout ce qu'il peut faire, il n'y a plus d'excuse à alléguer en faveur de ces esprits revêches, il faut recourir aux coups pour les corriger de leur opiniâtreté. Il n'y a point d'autre remède ; mais il faut l'appliquer ce remède tout autrement qu'on n'a accoutumé de le faire. Si, par exemple, un enfant néglige volontairement d'étudier sa leçon, & refuse avec opiniâtreté de faire une chose qu'il est en son pouvoir de faire, & qui lui est commandée fort sérieusement & fort expressément par son pere, il ne faut pas se contenter de lui donner deux ou trois bons coups de fouet pour n'avoir pas fourni sa tâche, & dans la suite lui infliger précisément la même peine toutes les fois qu'il commet une semblable faute. Mais

lorsque l'obstination d'un enfant est venue à un tel point qu'elle paroît évidemment, & qu'elle ne peut être réprimée que par la violence des coups, jecrois qu'on doit le châtier avec un peu plus de tranquillité ; mais aussi d'une manière un peu plus sévère, & qu'il faut continuer de le fouetter (en mêlant toujours quelques exhortations aux coups) jusqu'à ce qu'on reconnoisse au visage de l'enfant, à sa voix & à sa posture soumise, que l'impression que le châtiment fait sur son esprit, ne vient pas tant de la douleur qu'il ressent, que de sa propre faute qu'il a un véritable déplaisir d'avoir commise. Si un tel châtiment appliqué par intervalles & dans quelques rencontres particulieres qui sont en petit nombre, porté outre cela au plus haut point de sévérité dont on puisse user raisonnablement, & accompagné des marques visibles du déplaisir dont un pere est touché pendant tout le temps qu'il se voit obligé d'en venir à cette extrémité ; si, dis-je, tout cela ne produit aucun effet sur l'esprit d'un enfant, s'il ne change point ses inclinations, & ne peut se réduire à faire

à l'avenir ce qu'on lui ordonnera, que peut-on espérer après cela des punitions corporelles, & dans quel dessein pourroit-on y recourir plus long temps? Battre lorsqu'on ne peut point espérer que les coups produisent aucun bien, c'est plutôt agir en ennemi transporté de rage & de fureur, qu'en ami tendre & plein de bonne volonté, auquel cas le châtiment ne sert qu'à irriter le coupable, sans lui inspirer aucun desir de se corriger de ses défauts. Si donc un pere a le malheur d'avoir un enfant d'un naturel si malin & si intraitable, je ne vois pas qu'il puisse faire autre chose que de prier pour lui. Je crois pourtant que si d'abord on ménageoit l'esprit des enfans comme il faut, on en trouveroit peu de cette trempe. Mais après tout, s'il y en a de tels, ce n'est pas sur eux qu'il faut régler la maniere dont on doit élever ceux qui ont un meilleur naturel, & dont on peut être maître en les traitant avec plus de douceur.



§. X C I.

Ce que doit faire un précepteur auprès de son élève.

Si l'on peut trouver un précepteur qui, tenant la place d'un père, se charge des mêmes soins que lui, & qui, comprenant l'importance des choses que nous venons de proposer, s'attache d'abord à les mettre en pratique, il aura dans la suite très-peu de peine auprès de son élève, & dans peu de temps vous aurez le plaisir, si je ne me trompe, de voir que votre enfant fera plus de progrès dans les sciences & dans les mœurs que vous ne pourriez peut-être vous l'imaginer. Mais ne permettez pas que ce précepteur batte jamais votre enfant sans votre consentement & sans votre direction, du moins avant que sa prudence & sa retenue vous soient connues par expérience. Cependant, afin que l'autorité qu'il doit avoir sur votre enfant se conserve en son entier, vous devez non seulement ne pas donner à connoître qu'il n'a pas le droit d'user de la verge, mais

encore le traiter vous-même avec beaucoup de respect, & engager toute votre famille à faire la même chose; car vous ne devez pas attendre que votre fils ait aucun égard pour un homme qu'il voit méprisé dans la famille ou de vous, ou de sa mere, ou de quelqu'autre personne. Si vous le croyez digne de mépris, vous avez fait un mauvais choix; & pour peu que vous paroissiez le mépriser, il n'y a pas grande apparence qu'il évite d'être traité de la même maniere par votre fils, & dès-lors ce précepteur a beau avoir du mérite & des qualités qui le rendent propres à l'emploi dont il est chargé, tout cela est perdu pour votre enfant, & ne sauroit lui être d'aucun usage dans la suite.

§. X C I I.

Le gouverneur d'un enfant doit l'instruire par son propre exemple.

Comme l'exemple du pere doit engager l'enfant à respecter son gouverneur, le gouverneur le doit aussi porter par son exemple à toutes les choses qu'il veut lui faire mettre en pratique.

rique. Il faut qu'il prenne bien garde de ne pas contredire ses préceptes par sa conduite, à moins qu'il ne veuille perdre son élève. C'est en vain qu'il l'entreprendra de la nécessité de vaincre ses passions, s'il se laisse emporter lui-même aux passions auxquelles il est sujet, & en vain tâchera-t-il de le corriger de quelque vice ou de quelque indécence qu'il se permettra à lui-même. On doit compter que les mauvais exemples seront toujours plutôt suivis que les bonnes regles. C'est pour quoi celui qui se charge de l'éducation d'un enfant, doit prendre un soin tout particulier de le garantir de la contagion de toutes sortes de méchans exemples, & sur-tout des plus dangereux, je veux dire de ceux des domestiques, de la compagnie desquels il faut les éloigner, non en la leur défendant, car cela ne serviroit qu'à la leur faire rechercher avec plus d'ardeur, mais par d'autres voies, (§. LXXI) dont j'ai déjà parlé.



SECTION IX.

De la nécessité qu'il y a de tenir un gouverneur auprès des enfans , & des qualités qu'il doit avoir.

§. XCIII.

Combien il importe de tenir un gouverneur auprès des enfans.

DE tout ce qui regarde l'éducation des enfans, il n'y a rien à quoi l'on prenne ordinairement moins de garde, ou qui soit d'un plus difficile examen que ce que je m'en vais dire, c'est que dès qu'un enfant commence à parler, on devroit tenir auprès de lui une personne sage, retenue & habile qui prît soin de lui donner de bonnes impressions, & de le préserver de toutes sortes de vices, & surtout de la contagion des mauvaises compagnies. Je crois que cet emploi demande beaucoup de prudence, de sobriété, de tendresse & de discer-

nement ; qualités qui se trouvent difficilement ensemble , & sur-tout dans les personnes qu'on peut avoir pour les petits appointemens qu'on a accoutumé de donner à un gouverneur. Quant à la dépense que vous ferez pour cela , vous ne sauriez , ce me semble , employer de l'argent pour vos enfans d'une maniere qui puisse leur être plus avantageuse ; & si vous dépensez à cela plus qu'on a accoutumé de faire , cette dépense ne doit pas vous paroître trop forte. Un pere qui , à quelque prix que ce soit , procure à son enfant un cœur droit , pénétré de bons principes , enclin à toutes les choses vertueuses & utiles , un esprit plein de politesse & d'une véritable civilité , lui assure une meilleure acquisition que s'il ajoutoit de nouvelles terres au fonds qu'il doit lui laisser en héritage. Epargnez , tant qu'il vous plaira , en bijoux , en jouets , en belles étoffes de soie , en rubans , en dentelles & autres dépenses inutiles , mais n'épargnez rien lorsqu'il s'agit d'une chose aussi importante que celle-ci. Vous ne sauriez vous aviser d'un plus mauvais ménage que de

travailler à faire un grand établissement à votre enfant, & de négliger d'enrichir son ame d'aucune bonne qualité. J'ai souvent été surpris de voir des gens qui font pour leurs enfans des dépenses excessives en habits somptueux, qui se piquent de leur donner des appartemens magnifiques, de leur tenir une table splendide, de les faire suivre d'un cortège inutile de valets, & qui dans le même temps ne songent point du tout à leur cultiver l'esprit, & ne prennent aucun soin de couvrir la plus honteuse de leurs nudités, je veux dire leurs défauts naturels, leurs inclinations déréglées & leur ignorance. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'en cela ces personnes sacrifient à leur propre vanité : car une telle conduite est plutôt une preuve de leur orgueil que d'un sincere desir de faire du bien à leurs enfans. Voulez-vous faire voir que vous avez une véritable tendresse pour vos enfans, mettez tout en usage pour leur perfectionner le cœur & l'esprit. Quoique vous diminuez par-là l'héritage que vous leur destinez, vous ne sauriez donner une

plus belle preuve de l'affection que vous avez pour eux. Un homme qui a de l'habileté & de la vertu, ne manque guere d'être regardé comme un homme considérable & heureux, ou du moins d'être tel effectivement ; mais un homme fou ou déréglé ne peut être estimé des autres hommes, ou être heureux en lui-même, quelques biens qu'il hérite de ses parens : & en effet n'aimeriez-vous pas mieux que votre enfant ressemblât à certaines personnes qu'il y a dans le monde, & n'eût que cinq cents livres de rente, que s'il en avoit cinq mille, & qu'il ressemblât à d'autres que vous connoissez ?

§. X C I V.

La considération de la dépense qu'il faut faire pour tenir un gouverneur auprès des enfans, ne doit donc pas décourager ceux qui peuvent soutenir cette dépense. La grande difficulté consiste à trouver une personne capable de se bien acquitter de cet emploi ; car des jeunes gens, des gens d'un mérite & d'une vertu médiocres, n'y sont point propres ; & pour les personnes qui ont de plus

excellentes qualités, on a de la peine à en trouver qui veuillent se charger d'un tel emploi : c'est pour quoi il faut les chercher de bonne heure & de tous côtés, car il y a de toute sorte de gens dans le monde. Sur quoi il me souvient que *Montaigne* rapporte dans ses *essais* (1) que le savant *Castalion* fut contraint de faire des tranchoirs à *Basle* pour s'empêcher de mourir de faim ; que son pere auroit donné une somme considérable pour avoir un semblable gouverneur auprès de son enfant, & que *Castalion* auroit pris

(1) On ne trouve point dans les *Essais de Montaigne*, que *Castalion* eût été réduit à faire des tranchoirs à *Basle*. *M. Locke* l'a voit lu dans quelque autre livre. Pour *Montaigne*, il dit seulement que de son temps deux très-excellens personnages en sçavoir, sont morts en état de n'avoir pas leur saoul à manger. *Litius-Gregorius Geraldus* en *Italie*, & *Sebastianus Castalion* en *Allemagne* ; & crois, ajoute-t-il, qu'il y a mille hommes qui les eussent appellés avec très-avantageuses conditions, ou secours où ils étoient, s'ils l'eussent su : après quoi il fait entendre assez clairement qu'il est lui-même très-capable de cette espece de générosité. *Essais de Montaigne*, liv. I, chap. XXXIV.

volontiers cet emploi à des conditions raisonnables.

§. X C V.

Si vous avez de la peine à rencontrer un gouverneur tel que celui que je viens de décrire, vous ne devez pas en être surpris. Tout ce que je puis vous dire, c'est de n'épargner ni soin ni argent pour le trouver : toutes les choses du monde s'acquièrent à ce prix-là ; & j'ose bien vous assurer par avance que, si vous rencontrez un bon gouverneur, bien-loin d'avoir jamais regret à votre argent, vous aurez toujours le plaisir de penser que ç'a été l'argent le mieux employé ; mais tenez pour maxime de ne prendre personne pour gouverneur de votre enfant sur le rapport de vos amis ou par charité, ou en vue des grandes recommandations dont il est chargé. Vous ne devez pas non plus vous déterminer en faveur d'un homme sur la réputation qu'il a d'être (1) sobre & savant, qui est

(1) On compte pour beaucoup cette qualité en *Angleterre*, & l'on ne manque guere

248 DE L'ÉDUCATION

tout ce qu'on demande ordinairement dans un gouverneur. En un mot, vous devez être aussi circonspect à choisir un gouverneur pour votre enfant, que s'il s'agissoit de lui choisir une femme ; car vous ne devez pas compter de faire essai d'une personne pour en prendre une autre dans la suite, si vous n'en êtes pas satisfait, ce qui seroit une grande incommodité pour vous, & plus grande encore pour votre enfant. Quand je pense aux scrupules que je fais naître dans votre esprit, & aux précautions où je vous engage à l'occasion du choix que vous devez tâcher de faire d'une personne propre à bien élever vos enfans, il me semble que tout ce que je viens de vous dire ne tend qu'à vous conseiller une chose pour vous la proposer simplement, sans avoir dans le fond aucun dessein de vous la faire mettre en pratique. Mais si l'on considère combien l'emploi d'un habile gouverneur est différent de

de la faire entrer dans le caractère d'un homme de bonne naissance dont on veut donner une idée considérable.

l'idée qu'on s'en fait ordinairement, & combien il y en a peu qui en soient capables parmi ceux-là même qui s'y destinent, on conviendra peut-être avec moi qu'on ne trouve pas par-tout des gens propres à bien former l'esprit d'un enfant de bonne maison, & qu'on doit par conséquent apporter plus de soin qu'on ne fait d'ordinaire, au choix d'un habile gouverneur, si l'on ne veut s'exposer à perdre tout l'avantage qu'on prétend recueillir d'un tel choix.

§. X C V I.

Le gouverneur d'un jeune homme de bonne maison doit avoir de la politesse.

Ce que tout le monde attend d'un gouverneur, c'est, comme je viens de dire, qu'il soit sobre & savant. Généralement parlant, on croit que cela suffit; &, pour l'ordinaire, les parens ne se mettent point en peine d'autre chose. Mais, je vous prie, après qu'un tel homme aura rempli la tête de son disciple de tout le latin & de toute la logique qu'il a apportée de l'Uni-

versité, ce disciple en fera-t-il plus accompli ? ou, pour mieux dire, peut-on espérer qu'il ait plus de politesse, plus de connoissance du monde, qu'il soit mieux instruit des véritables fondemens de la vertu & de la générosité que son jeune gouverneur ?

Pour qu'un jeune homme de bonne maison puisse être bien poli, il faut que son gouverneur le soit aussi lui-même, qu'il sache son monde, qu'il entende les regles de la civilité dans toute leur étendue par rapport aux temps, aux lieux & aux personnes, & qu'il engage son disciple à les observer constamment autant que son âge le requiert : c'est un art qu'on ne peut ni apprendre ni enseigner par le moyen des livres ; il n'y a que les bonnes compagnies & de sérieuses réflexions sur ce qui s'y passe qui puissent en procurer la connoissance. Un tailleur peut habiller à la mode un jeune homme, & un maître de danse donner de la grace aux mouvemens de son corps ; mais ces deux choses qui contribueront sans doute à relever son extérieur, ne le rendront jamais poli. Vous ne devez pas même attendre cet

effet de la science, qui, si elle est mal ménagée, ne servira qu'à le rendre plus impertinent & plus insupportable en conversation. C'est la politesse dans les manieres qui donnera du lustre à toutes ses autres bonnes qualités, & qui les lui rendra utiles à lui-même, en lui procurant l'estime & l'affection de tous ceux qu'il fréquentera. Mais s'il manque de politesse, toutes ses autres perfections ne serviront qu'à le faire regarder comme un homme vain, fier, orgueilleux & impertinent.

Le courage dans un homme mal élevé passe pour brutalité, comme en effet il en a tout l'air : le savoir devient pédanterie ; l'esprit, pure bouffonnerie ; l'ingénuité & la candeur, rusticité ; & le bon naturel, basse flatterie. En un mot, il n'y a en lui aucune bonne qualité que le manque de politesse ne défigure à son désavantage. La vertu même & les talens considérables à qui l'on ne peut refuser les éloges qui leur sont dus, ne suffisent pas pour procurer à un homme une réception favorable dans toutes les compagnies où il se trouve.

Un diamant brut ne sauroit servir d'ornement : il faut le polir & le mettre en œuvre pour le faire paroître avec avantage. Il en est de même des bonnes qualités de l'ame. Ce sont sans contredit ses véritables richesses : mais c'est la politesse qui leur donne du lustre ; & quiconque veut être goûté , doit joindre à un mérite solide des manieres agréables. Ce n'est pas assez de faire des actions estimables ou même inutiles , il y a outre cela un air engageant & gracieux qui les embellit , sans quoi elles ne peuvent plaire ; & presque toujours la maniere d'agir est d'une plus grande conséquence que la chose même qu'on fait , qui plaît ou déplaît , selon que la maniere en est agréable ou désagréable. Or comme ces manieres engageantes ne consistent point à ôter le chapeau de bonne grace , ou à faire un compliment bien tourné , mais dans une certaine liberté honnête de régler ses discours , ses regards , ses actions , ses mouvemens , sa contenance , &c. selon les personnes avec qui l'on a à faire , & les occasions où l'on se rencontre , il est visible que cette sorte

de politesse ne peut s'acquérir que par habitude & par l'usage du monde, & qu'elle est par conséquent au-dessus de la capacité des enfans, à qui il ne seroit pas à propos d'en faire des leçons embarrassantes lorsqu'ils sont fort jeunes. Avec tout cela il faudroit qu'un jeune homme commençât à s'y former en grande partie tandis qu'il est sous la direction d'un gouverneur, avant qu'il paroisse sous sa propre conduite dans le grand monde ; car alors, pour l'ordinaire, il est inutile de travailler à réformer des indécences habituelles sur quantité de petites choses, par la raison que nos manieres ne sont jamais agréables, si elles ne deviennent tout-à-fait naturelles, & que, comme les doigts d'un habile Musicien, elles ne gardent un ordre harmonique, sans peine & sans la moindre application d'esprit. En effet un homme qui, en conversation, s'observe soi-même avec inquiétude, de peur de faillir en quelque chose, bien-loin de redresser par-là ce qu'il peut y avoir de choquant dans ses manieres, leur donne par cela même un air

forcé qui les rend encore plus désagréables.

Une seconde raison pour laquelle il est nécessaire qu'un gouverneur ait soin de former les manieres de son élève, c'est qu'encore que les méprises où nous tombons faute de politesse, soient les premières que les autres observent en nous, ce sont pourtant les dernières dont on nous avertit nous-mêmes. Ce n'est pas que le monde ne soit assez prompt à en discourir, mais c'est toujours en l'absence de celui qui devroit profiter de la critique qu'on en fait. A la vérité c'est un point si délicat, que même nos meilleurs amis qui souhaitent sincèrement que nous nous corrigions de ces sortes de défauts, osent à peine nous en parler à nous-mêmes, & nous faire reconnoître qu'en telles & telles rencontres nous péchons contre la politesse. On peut souvent avertir un homme de ses fautes sur d'autres manieres, & le ramener de quelques-unes de ses erreurs, sans violer les règles de la civilité, ou les loix de l'amitié; mais la politesse elle-même

nous défend de faire sentir à un autre qu'il manque de politesse. Il ne peut l'apprendre que de ceux qui ont de l'autorité sur lui ; encore la remontrance est-elle reçue avec beaucoup de peine de leur part , si elle s'adresse à un homme fait ? Pour peu qu'on ait vécu dans le monde , il est difficile à digérer avec quelque adoucissement qu'on la propose. Un gouverneur doit donc s'appliquer principalement à cet article , afin qu'autant qu'il est possible , la bonne grace & la politesse deviennent comme naturelles à son disciple , avant qu'il sorte de ses mains ; & afin qu'il n'ait pas besoin d'avis sur ce point , lorsqu'il ne sera plus ni en état d'en profiter , ni d'humeur à en recevoir , & qu'il ne restera personne auprès de lui pour lui en donner. Je conclus , encore une fois , de là qu'une vraie politesse est la première & la plus importante qualité que doit avoir celui qui se charge de l'éducation d'un enfant de bonne maison ; & un jeune homme qui apprend de son gouverneur à avoir des manières douces & polies , entre dans le monde avec un grand avantage ; & il trouvera au bout

256 DE L'ÉDUCATION

du compte que cette seule perfection contribuera plus à son avancement , qu'elle lui procurera plus d'amis , & lui sera d'un plus grand usage dans le monde , que tous les mots *scientifiques* , ou que toute la connoissance réelle qu'il a acquise en étudiant les arts libéraux , ou en écoutant les savantes leçons de son précepteur. Du reste ce que je dis là n'est pas pour insinuer que la science doive être négligée , mais seulement pour faire voir qu'elle ne devrait pas être préférée à la politesse , ni lui donner la chasse comme à un vain fantôme.

§. X C V I I.

Il doit aussi connoître le monde.

Le gouverneur de vos enfans doit non seulement être poli , il faut encore qu'il connoisse bien le monde , c'est-à-dire le génie , les caprices , les folies , les fourberies & les défauts de son siècle , & sur-tout du pays où il vit. Il faut qu'il puisse faire voir toutes ces choses à son élève , à mesure qu'il l'en trouve capable. Il doit lui apprendre à connoître les hommes

& leurs divers caracteres , les lui montrer tels qu'ils sont , en leur ôtant le masque dont leurs différentes professions ou divers prétextes les obligent à se couvrir , & lui faire discerner ce qui est caché véritablement sous ces fausses apparences , afin qu'il ne lui arrive point , comme à la plupart des jeunes gens sans expérience , de prendre une chose pour une autre , de juger par l'extérieur , & de se laisser tromper par de beaux semblans & par des manieres flatteuses & insinuan-tes. Il devroit l'instruire à observer les desseins de ceux avec qui il a à faire , sans être ni trop soupçonneux , ni trop crédule ; & , selon que son naturel le fait plus pencher d'un côté que de l'autre , le redresser & lui faire prendre la route opposée. Il devroit l'accoutumer , autant qu'il est possible , à juger sainement des hommes par les marques qui servent le mieux à faire connoître ce qu'ils sont , & à découvrir leur intérieur , qui bien souvent se montre dans de petites choses , surtout lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes , & pour ainsi dire sur le théâtre. Il faut qu'il ait soin de lui faire

258 DE L'ÉDUCATION

une peinture fidelle du monde, & de le disposer à ne pas se figurer les hommes meilleurs ou pires, plus sages ou plus fous qu'ils ne sont effectivement. Par ce moyen son élève passera insensiblement & sans danger de l'état d'enfant à celui d'homme, qui est le pas le plus dangereux qu'il ait à faire dans tout le cours de sa vie. C'est donc un point qu'il faudroit ménager avec tout le soin possible; & c'est surtout dans cette conjoncture qu'un jeune homme devoit être assisté, au lieu d'être retiré justement alors d'entre les mains de son gouverneur, comme on fait ordinairement, pour aller paroître dans le grand monde sous sa propre conduite, non sans un danger manifeste de perdre tout aussitôt, comme tant d'autres jeunes gens qu'on voit tous les jours s'abandonner aux débauches les plus extravagantes, dès que, délivrés du joug d'une sévère discipline, ils deviennent maîtres de leurs actions; désordre qui, à mon avis, doit être particulièrement imputé à ce qu'on a négligé ce grand point, car des jeunes gens qui ont été élevés dans une parfaite

ignorance de ce que le monde est véritablement, trouvant enfin qu'il est fort différent de l'idée qu'on leur en avoit donnée, & par conséquent tout autre qu'ils ne se l'étoient figuré, se laissent aisément persuader par des gouverneurs d'une autre espece qui ne manquent jamais de se trouver sur leur chemin, que la discipline sous laquelle ils ont été retenus, & les graves remontrances qu'on leur a faites n'étoient que de pures formalités dont on a chargé l'éducation des enfans pour les tenir en bride; mais que la liberté des hommes faits consiste à s'abandonner sans réserve à la jouissance de toutes les choses qui leur ont été défendues auparavant. Sur cela l'on présente au jeune novice des exemples de cette belle conduite : on lui en étale de brillans en grand nombre, qui lui donnent aussi-tôt dans la vue. Dès-lors, brûlant d'envie de faire voir qu'il est homme tout aussi-bien que les plus fameux débauchés de son âge, il donne tête baissée dans tous les plus grands désordres où il voit que ces jeunes fous se précipitent. Ainsi, dans le dessein de se met-

tre en réputation, & pour ainsi dire hors de page, il renonce à la modestie & à la sobriété dans lesquelles il avoit été élevé jusqu'alors, s'imaginant qu'il lui est glorieux de se signaler à son entrée dans le monde, par une opposition directe à toutes les règles de vertu que son gouverneur lui a tant recommandées.

L'un des meilleurs moyens de prévenir ces malheurs, c'est, à mon avis, de lui faire voir le monde tel qu'il est effectivement avant qu'il y entre. Il faudroit lui découvrir par degrés les vices qui sont en vogue, & l'avertir des desseins de certaines gens qui ne s'appliqueront à gagner sa confiance que pour le perdre. Il devroit être instruit des artifices que ces sortes de personnes mettent en usage, & des pièges qu'ils ont accoutumé de tendre. Il faudroit aussi prendre soin de lui mettre de temps en temps devant les yeux des exemples tragiques ou facétieux de ceux qui font métier de perdre ainsi quiconque tombe entre leurs mains, ou de ceux qu'ils ont ruinés par ces lâches pratiques. Notre siècle fournira toujours assez de tels exem-

ples, qu'on doit lui faire remarquer comme autant d'écueils, afin que les infortunes, les maladies, la mendicité & l'infamie où tant de jeunes gens tombent par ce moyen, après avoir donné de belles espérances, lui inspirent de la précaution, & lui fassent voir comment ces mêmes personnes, qui, sous de beaux semblans d'amitié, ont causé leur ruine, sont les premières à les abandonner & à les mépriser dans leur misère. Il pourra voir par-là, avant qu'une triste expérience l'en ait instruit, que tous ceux qui lui veulent persuader de ne pas suivre les sages avis qu'il a reçus de son gouverneur, ou les conseils de sa propre raison (ce qu'ils appellent se laisser gouverner comme un enfant), n'en usent ainsi que pour pouvoir le gouverner eux-mêmes, & lui faire accroire qu'en homme fait il commence à marcher de lui-même sous sa propre conduite & à sa fantaisie, dans le temps qu'ils ne songent qu'à l'engager comme un enfant dans tous les vices qui peuvent le plus servir à leurs desseins; il faudroit que son gouverneur ne laissât échapper aucune occasion de

lui mettre cela dans l'esprit, & qu'il employât toute sorte de moyens pour le lui faire comprendre & pour l'en convaincre parfaitement.

Je fais ce qu'on a accoutumé de dire là-dessus, que découvrir les vices du siècle à un jeune homme, c'est les lui apprendre : cela est vrai en grande partie, je l'avoue, selon qu'on se prend à leur faire cette découverte. Aussi est-ce une affaire qui demande un gouverneur prudent & habile qui connoisse le monde, qui puisse juger du tempérament & de l'inclination de son élève, & appercevoir son foible & sa passion dominante. Il faut considérer aussi qu'il n'est plus possible maintenant (comme il l'étoit peut-être autrefois), de préserver un jeune homme du vice, en lui en dérobant la connoissance, à moins que vous ne veuilliez le tenir toute sa vie en mue dans un cabinet, sans jamais le laisser aller en compagnie. Plus long temps vous lui tiendrez ainsi les yeux bandés, moins il sera capable de voir lorsqu'il entrera dans le monde, où il sera par conséquent d'autant plus exposé à

être la dupe d'autrui & de soi-même ; car lorsqu'un jeune homme , encore enfant avec de la barbe au menton vient à paroître dans le grand monde , il ne manque jamais d'être en butte , malgré toute sa gravité , aux plaisanteries & aux malignes observations des jeunes gens de la ville , parmi lesquels il se trouve toujours des oiseaux de proie qui se mettent d'abord en campagne pour le plumer.

Le seul moyen de se défendre du monde , c'est de le connoître parfaitement. Mais un jeune homme devroit être initié dans ces mystères par degrés à mesure qu'il en est capable , & le plutôt est le mieux , pourvu qu'il soit entre les mains d'un bon guide. Il faudroit lui ouvrir la scène peu-à-peu , l'introduire dans le monde insensiblement , & lui montrer en même temps les dangers qu'il a à craindre des différens ordres , tempéramens , desseins & coteries des hommes. Il faudroit le préparer d'avance à se voir insulté par quelques-uns , & caressé par d'autres , & lui apprendre quelles sortes de gens seront portés ou à lui faire tête , ou

264 DE L'EDUCATION

à le ruiner par des voies secretes , & de quelles personnes il doit attendre de bons offices. Il faudroit l'instruire à connoître tous ces différens caracteres & à les bien distinguer les uns des autres , & lui faire comprendre en quelles rencontres il doit donner à entendre aux personnes qui lui tendent des pieges , qu'il les connoît , qu'il pénètre leurs desseins & leurs artifices , & quand il doit faire semblant d'ignorer ce qu'ils font & ce qu'ils machinent contre lui ; que si , par trop de confiance en ses forces & en son adresse , il se hasarde outre mesure , il seroit bon que de temps en temps on le laissât tomber dans quelque infortune qui n'intéressât point son innocence , sa santé ou sa réputation , car ce seroit le vrai moyen de le rendre plus sage & plus circonspect.

J'avoue que , comme c'est à connoître les hommes que consiste la plus grande partie de notre sagesse , cette connoissance ne sauroit être l'effet de quelques pensées superficielles , ou de d'une grande lecture , mais plutôt le fruit de l'expérience & des observations

tions réitérées d'un homme qui a vécu dans le monde les yeux ouverts, & qui est rompu au commerce de toutes sortes de personnes : c'est pour quoi je crois qu'il est de la dernière importance de donner ces vues à un jeune homme dans l'occasion, afin que, lorsqu'il commencera d'entrer dans le monde, qu'il s'embarquera sur ce vaste océan, il ne se trouve pas dans l'état d'un pilote qui seroit en pleine mer sans boussole ni carte marine, mais qu'il ait déjà quelque connoissance des écueils qui pourroient se rencontrer sur sa route, & qu'il sache par avance manier le gouvernail, de peur que sans cela il ne fasse malheureusement naufrage, avant que d'avoir été instruit par l'expérience. Un pere qui ne croit pas que ce soit là ce qui importe le plus à son fils, ni qu'il soit plus nécessaire de lui donner un habile gouverneur pour ce sujet, que pour lui apprendre les langues & les sciences, ne prend pas garde qu'il est beaucoup plus utile de bien juger des hommes, & de ménager prudemment les affaires qu'on a à démêler avec eux, que de parler

grec & latin, ou d'argumenter en forme, ou d'avoir la tête pleine de spéculations abstruses de physique ou de métaphysique, ou même que de s'être familiarisé les meilleurs écrivains grecs & latins, quoiqu'il soit plus utile à un gentilhomme de bien entendre ces auteurs que d'être bon péripatéticien ou bon cartésien, parce que ces anciens auteurs se sont attachés à connoître l'homme, & qu'ils en ont fait des peintures très-fidelles. Si vous voyagez dans les parties orientales de l'*Asie*, vous y trouverez des gens habiles & de bon commerce sans aucune de ces connoissances (1). Mais qui n'a ni vertu, ni connoissance du monde, ni politesse, ne fera jamais où qu'il vive, un homme accompli ni digne d'estime.

Telle est la nature d'une grande partie du savoir qui est aujourd'hui à

(1) " Si nostre ame n'en va pas un meilleur branle, dit Montaigne parlant de cette
 „ éducation, qui ne nous rend ni meilleurs, ni
 „ plus prudents, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerois aussi cher que
 „ mon escolier eust passé le temps à jouer
 „ à la paume, du moins le corps en seroit
 „ plus allegre. *Essais*, liv. I, ch. XVIII „

la mode dans nos écoles d'Europe, & qui y fait pour l'ordinaire un point essentiel de l'éducation, qu'un gentil-homme peut fort bien s'en passer sans que sa personne ou ses affaires en souffrent beaucoup. Il n'en est pas de même de la civilité & de la prudence, ce sont des qualités nécessaires dans tous les états & dans toutes les occurrences de la vie; & la plupart des jeunes gens souffrent pour en être privés. Cependant si en entrant dans le monde ils sont en effet plus novices & plus grossiers qu'il ne faudroit, c'est parce que ces qualités dont un jeune homme a le plus de besoin, & qu'un gouverneur devroit sur-tout tâcher de lui procurer par ses soins (1), ne

(1) C'est de quoi se plaignoit Montaigne: *A sa mode de quoi nous sommes instruits, dit-il; il n'est pas merveille, si ni les escoliers ni les maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai le soin & la dispense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science: du jugement & de la vertu peu de nouvelles. --- Nous nous enquerons volontiers, sçait-il du grec ou du latin? Escriit-il en vers ou en prose? mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Essais, Liv. I, Chap. XVIII.*

sont généralement regardées que comme un article si peu considérable dans l'éducation des enfans , qu'on s'imagine qu'un précepteur peut fort bien ne pas s'en mettre beaucoup en en peine , ou même le négliger absolument. C'est le latin & la science qu'on considère sur-tout dans cette affaire ; d'où il arrive que l'on fait dépendre le point essentiel de l'éducation d'un gentilhomme du progrès qu'il fait dans des choses dont une grande partie n'intéresse en rien sa profession , qui consiste à s'entendre aux affaires du monde , à avoir des manières conformes à son rang , & à se distinguer dans son poste , en servant dignement sa patrie : voilà à quoi il faudroit le former dès sa jeunesse. Que si devenu maître de sa conduite, il a envie de s'appliquer à quelque étude particulière , ou pour mettre à profit ses heures de loisir , ou pour se perfectionner dans quelques-unes des sciences dont son précepteur ne lui avoit donné qu'une légère teinture , les premiers principes qu'il en a appris auparavant suffiront pour le porter aussi loin qu'il voudra , ou que ses

talens naturels lui permettront d'aller; & si pour épargner son temps & sa peine, il trouve à propos d'avoir un maître qui lui applanisse les difficultés, il n'a qu'à faire choix d'un homme qui entende la matiere à fond, ou prendre celui qu'il jugera le plus propre à son dessein. Mais à l'égard de cette premiere teinture des sciences qu'un jeune homme doit prendre dans le cours ordinaire de ses études, il n'a besoin pour cela que d'un gouverneur médiocrement habile; & dans le fond, il n'est pas nécessaire qu'un jeune gentilhomme ait une érudition consommée, ni qu'il possède toutes les sciences en perfection, quoiqu'il doive en avoir une idée générale prise dans quelque systême abrégé. S'il veut pénétrer plus avant, il doit le faire dans la suite, de lui-même & avec une application toute particulière; car personne n'a jamais fait de grands progrès, ni ne s'est rendu éminent dans aucune science, tandis qu'il a été sous la discipline d'un maître.

La grande affaire d'un gouverneur,

c'est de donner à son élève des manières polies , de lui former l'esprit , de lui faire prendre de bonnes habitudes , de lui inspirer des principes solides de vertu & de sagesse , de lui apprendre insensiblement à connoître les hommes , & de l'engager à aimer & à imiter ce qui est excellent & digne d'estime , mais avec ce degré de vigueur , d'activité & d'application dont il a besoin pour en venir heureusement à bout ; que s'il l'attache à quelques études particulières , ce n'est que pour mettre en œuvre les facultés de son esprit , & lui faire employer son temps , pour le détourner de l'oisiveté , pour le rendre capable d'application , pour l'accoutumer au travail , & lui donner quelque goût pour les choses qu'il doit ensuite apprendre plus exactement de lui-même ; car il ne faut pas attendre que sous la direction d'un précepteur , un jeune homme devienne jamais savant critique , habile orateur ou parfait logicien , qu'il apprenne à fond la Métaphysique , la Physique , les Mathématiques , la Chronologie ou l'Hif-

toire. On doit pourtant lui enseigner quelque chose de chacune de ces sciences, mais seulement afin qu'il commence, si j'ose ainsi dire, à faire connoissance avec elles sans en venir à une familiarité fort étroite, jusques-là qu'un gouverneur seroit blâmable d'attacher trop long temps l'esprit de son disciple à la plupart de ces sciences, & de l'y engager trop avant. Il n'en est pas de même de la politesse, de la connoissance du monde, de la vertu, de l'application au travail & de l'amour de la réputation; ce sont des choses dont un jeune homme ne sauroit être surchargé : & s'il possède une fois ce précieux trésor, il ne sera pas long-temps privé de toutes les connoissances qui lui sont nécessaires, ou qu'il souhaitera d'avoir.

Puisqu'on ne peut espérer qu'il ait le temps & la force d'apprendre toutes choses, il est visible qu'il faudroit s'appliquer sur-tout à lui enseigner celles dont il a le plus de besoin, & qui lui doivent être d'un plus grand & d'un plus fréquent usage dans le monde. *Séneque* se plaint que de son temps on pratiquoit tout le contraire. Cepen-

dant on ne connoissoit point (1) alors tout ce fatras de livres *scholastiques*, dont nos écoles fourmillent à présent; & qu'auroit-il pensé, s'il eut vécu dans ce siècle où ceux qui sont chargés de l'éducation des jeunes gens, croient ne pouvoir rien faire de mieux que de leur mettre ces sortes d'ouvrages entre les mains, & de leur remplir la tête de toutes les vaines *distinctions* dont ils sont farcis? Il auroit eu bien plus de sujet de s'écrier comme il faut : *non vitæ, sed scholæ discimus* (*), nous n'apprenons pas à vivre, mais à disputer; & l'éducation

(1) Il y a dans l'Anglois les *Burgers-Dicius*, & les *Scheiblers* ne fourmilloient point alors comme à présent. Si je ne me trompe, ces deux auteurs qui ont composé des Traités de Logique & de Métaphysique à la manière des *scholastiques*, ne sont pas fort connus présentement; & l'on ne lit guère plus leurs ouvrages, hormis peut-être dans les deux Universités d'Angleterre. Je crois même que *M. Locke* ne les nomme ici que parce que dans sa jeunesse ils étoient fort en vogue dans ces deux fameuses Universités.

(*) Ce sont les derniers mots de l'épître CVI.

qu'on nous donne nous rend bien plus propres pour l'Université que pour le monde. Mais il ne faut pas s'étonner qu'à cet égard ceux qui disposent de l'éducation des enfans , se reglent plutôt sur ce qu'ils peuvent enseigner , que sur ce que les enfans ont besoin d'apprendre ; & la mode une fois établie , ce n'est pas merveille non plus qu'en ce point aussi-bien qu'en tout autre , elle l'emporte sur la raison ; & que la plus grande partie de ceux qui trouvent leur compte à la suivre sans prendre la peine de l'examiner , soient prêts à traiter d'*hérétique* quiconque ose la rejeter. Mais l'on ne peut voir sans surprise que dans cette affaire des gens de qualité & d'esprit se laissent aussi abuser par la coutume & par une espece de foi implicite : car s'ils vouloient consulter la raison , elle leur montreroit sans doute que leurs enfans devroient employer leur temps à apprendre ce qui pourra leur être utile lorsqu'ils seront hommes , plutôt que de se remplir la tête de choses frivoles , auxquelles , pour l'ordinaire , ils ne pensent plus durant tout le reste de leur vie , & dont certainement ils

n'ont jamais besoin ; de sorte que tout ce qu'ils en retiennent ne sert qu'à les rendre pires : c'est une chose si connue, que je m'assure que les parens eux-mêmes qui ont fait enseigner ces fadaïses à leurs enfans à beaux deniers comptans, conviendront que leurs enfans ne sauroient faire connoître, en entrant dans le monde, qu'ils ont quelque teinture de cette vaine science, sans se rendre ridicules, & qu'ils exposent infailliblement leur réputation dans toutes les compagnies où il leur échappe d'en faire quelque usage. Admirable acquisition, dont les enfans, devenus hommes, sont obligés de rougir dans les lieux où ils ont le plus d'intérêt de montrer leur esprit, & de faire voir qu'ils ont été bien élevés ! ne mérite-t-elle pas, après cela, de faire partie de leur éducation ?

Il y a encore une autre raison pour laquelle vous devez sur tout avoir soin que la personne à laquelle vous confiez l'éducation de votre enfant, ait de la politesse & connoisse le monde, c'est qu'un homme d'esprit & d'un âge mur peut lui faire faire

d'assez grands progrès dans quelque autre science que ce soit , sans y être fort versé lui-même. Les livres lui fourniront toujours assez de lumière par avance pour pouvoir marcher devant un jeune novice , & lui tracer le chemin , mais personne ne peut apprendre à un autre à connoître le monde , ni lui donner des manieres polies, s'il n'a lui-même ni politesse ni connoissance du monde. C'est une science qu'il doit posséder en propre , qui doit lui être devenue familiere par l'usage , par le commerce des hommes , & par la longue habitude qu'il s'est faite de se régler sur ce qu'il a vu pratiquer & autoriser par les meilleures compagnies. Si cela ne lui est pas devenu naturel , il ne sauroit l'emprunter d'ailleurs pour l'appliquer à l'usage de son élève ; & s'il pouvoit trouver dans les livres (1)

(1) Je crois pour , moi que cela n'est pas possible , non seulement parce qu'on ne sauroit entrer dans un assez grand détail , mais encore parce qu'on ne peut donner sur ce sujet des regles générales ; car une chose sied bien à une personne , qui seroit ridi-

des descriptions particulieres de la maniere dont un gentilhomme doit se conduire dans les différentes circonstances de la vie , son propre exemple plus puissant que toutes les réflexions qu'il tireroit de ces livres , les rendroit entièrement inutiles : car il est impossible qu'un jeune homme devienne poli , s'il vit avec des gens grossiers & mal élevés.

Au reste je fais fort bien qu'on ne trouve pas tous les jours des gouverneurs du caractère que je viens de décrire , ou du moins qu'on ne sauroit en avoir de tels pour le prix qu'on a accoutumé de donner. Mais ce que j'en dis , c'est afin que ceux qui sont en état de faire cette dépense , n'épargnent ni recherche , ni argent pour une chose si importante , & que ceux qui ne peuvent excéder

cule dans une autre : aussi n'y a-t-il que de pauvres génies qui se soient avisés de faire de tels ouvrages. Je ne fais quelle étoit sur cela l'opinion de *M. Locke* ; mais il me semble , pour les raisons que je viens de dire , que qui a besoin de consulter ces sortes de livres , n'en fera jamais un fort bon usage , ni pour soi , ni pour autrui.

le prix ordinaire , sachent pourtant ce qu'ils doivent sur-tout avoir en vue dans le choix de la personne à laquelle ils veulent confier l'éducation de leurs enfans , & sur quoi ils devroient principalement avoir l'œil eux-mêmes, tandis qu'ils prennent soin de leur conduite , & toutes les fois qu'ils ont occasion de les observer ; au lieu de se figurer que tout le secret de l'éducation consiste à faire apprendre à leurs enfans le latin & le françois , ou quelque maigre système de philosophie.

SECTION X.

Comment les parens doivent se familiariser avec leurs enfans.

§. XC VIII.

POUR revenir maintenant à la maniere dont il faut conduire les enfans , quoique j'aie dit qu'un pere doit se faire craindre de ses enfans , & les tenir , tandis qu'ils sont jeunes,

278 DE L'ÉDUCATION

dans un certain respect qui soit comme le principal fondement de l'éducation qu'on leur doit donner, je suis pourtant fort éloigné de croire qu'il faille continuer de les traiter de cette manière pendant tout le temps qu'ils sont sous la discipline & sous la conduite d'autrui. Au contraire je suis d'avis qu'on doit se relâcher de cette sévérité autant que leur âge, leur discrétion & leur bonne conduite le pourront permettre jusques-là qu'un pere fera très-bien lorsque son enfant devient grand, & qu'il est capable d'entendre raison, de s'entretenir familièrement avec lui, & même de lui demander son avis sur les choses dont l'enfant a quelque connoissance, ou qui sont à sa portée. De là un pere retirera ces deux avantages également importans : l'un est que, par ce moyen, il disposera plus aisément son enfant à faire des réflexions sérieuses sur les choses qui se présenteront à son esprit, que par tout ce qu'il pourroit lui dire pour l'y engager. Plutôt vous traiterez votre enfant en homme, plutôt commencera-t-il à le devenir. Si donc vous liez quelquefois avec

lui des conversations sérieuses, vous élevez insensiblement son esprit au-dessus des amusemens ordinaires à la jeunesse, & des occupations badines où l'on se dissipe communément à cet âge. En effet on voit tous les jours des jeunes gens qui continuent à penser & à raisonner en écoliers plus long temps qu'ils ne feroient naturellement, parce que leurs parens les traitent en toutes rencontres sur ce pied-là, les tenant dans une sujétion continuelle sans se familiariser jamais avec eux.

§. X C I X.

Un autre avantage très-confidérable que vous retirez de la maniere douce & familiere dont vous traiterez votre enfant, c'est (1) que vous gagnez

(1) « C'est folie & injustice de priver les
 » enfans qui sont en âge, de la familiarité
 » des peres, & vouloir maintenir en leur
 » endroit une morgue austere & desdai-
 » gneuse, espérant par-là les tenir en
 » crainte & obéissance; car c'est une farce
 » très-inutile, & qui rend les peres ennuyeux
 » aux enfans, & qui pis est, ridicules. Ces
 » paroles sont tirées d'un chapitre de *Montaigne*,

par-là son amitié. Il y a plusieurs peres qui, quoiqu'ils fournissent librement à toutes les dépenses qui conviennent à leurs enfans selon leur âge & leur condition, leur cachent pourtant l'état de leurs affaires & de leurs biens avec autant de réserve que s'il s'agissoit d'un secret d'Etat qu'ils vou-lussent dérober à la connoissance d'un espion ou d'un ennemi. Si ce n'est pas par jalousie qu'ils en usent de la sorte, du moins on peut dire qu'il ne paroît dans ce procédé aucune marque de cette tendresse & de cette ouverture de cœur qu'un pere devrait témoigner à son enfant, & que sans doute une telle conduite étouffe ou rabat souvent la joie & la satisfaction avec laquelle un enfant devrait s'adresser à son pere, & se reposer sur lui. Pour moi, je suis souvent surpris de voir des peres qui, quoiqu'ils aiment beaucoup leurs fils, ne se sont

intitulé : *de l'affection des peres aux enfans*, où presque tout ce que M. Locke dit ici est détaillé d'une manière fort agréable, avec d'autres réflexions qui ne sont ni moins curieuses, ni moins importantes. *Essais, liv. II, chap. VIII.*

jamais montrés à eux qu'avec un air d'autorité & une mine austere qui les ont tenus dans une frayeur respectueuse pendant toute leur vie , comme si ces peres n'eussent dû recevoir aucune douceur ou aucun contentement de la part de ce qu'ils aimoient le plus dans le monde (1) qu'après qu'il leur

(1) L'exemple du *Maréchal de Montluc*, dont Montaigne s'est servi pour prouver que les peres devroient se communiquer à leurs enfans lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison, vient ici fort à propos. « Ce seigneur » ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle » de Maderes, brave gentilhomme à la vé- » rité, & de grande espérance, me faisoit » valoir, dit *Montaigne*, entre ses autres » regrets, le déplaisir & creve-cœur qu'il » sentoît de ne s'être jamais communiqué » à lui, & d'avoir perdu par cette humeur » d'une gravité & grimace paternelle, la » commodité de goûter & de bien connoî- » tre son fils, & aussi de lui déclarer l'ex- » trême amitié qu'il lui portoit, & le digne » jugement qu'il faisoit de sa vertu ; & ce » pauvre garçon, disoit-il, n'a rien vu de » moi qu'une contenance refrognée & pleine » de mépris, & a emporté cette croyance que » je n'ai su ni l'aimer ni l'estimer selon son » mérite. A qui gardois-je à découvrir » cette singuliere affection que je lui por- » tois dans mon ame ? n'étoit-ce pas lui

auroit été enlevé par la mort. Entre amis rien ne cimente & ne confirme tant l'amitié & la bonne intelligence que de se faire une mutuelle confiance de ses affaires & de ses intérêts. Toute amitié qui est destituée de cet appui entraîne toujours après soi quelque méfiance. Si votre enfant voit que vous lui découvriez vos pensées, & que vous l'intéressiez dans vos affaires comme dans des choses que vous voulez lui remettre un jour entre les mains, il y prendra part comme à ses propres affaires, il attendra patiemment que son temps vienne d'en avoir l'administration, & il sera cependant pénétré d'amour pour vous, parce que vous ne le

„ qui en devoit avoir tout le plaisir & toute
 „ l'obligation ? Je me suis contraint & gêné
 „ pour maintenir ce vain malheur, & y ai
 „ perdu le plaisir de sa conversation, & sa
 „ volonté quant & quant, qu'il ne me peut
 „ avoir portée autre que bien froide, n'ayant
 „ jamais reçu de moi que rudesse, ni senti
 „ qu'une façon tyrannique. Je trouve
 „ ajoute *Montaigne*, que cette plainte étoit
 „ bien prise & raisonnable „ *Essais, liv. II, chap. VIII.*

traitez pas en étranger. Il pourra aussi voir par-là que le maniment que vous avez de vos biens vous engage à bien des fatigues; & plus il s'apercevra de cela, moins il vous enviera la possession de ces biens, & plus il s'estimera heureux d'être sous la conduite d'un si bon ami & d'un pere si soigneux. Il est rare de voir un jeune homme qui ait l'esprit si petit, & qui soit si fort destitué de sens-commun, qu'il ne s'estime heureux d'avoir un ami véritable & sincere auquel il puisse avoir recours, & qu'il puisse consulter librement dans les occasions. Les manieres réservées & hautaines que les peres prennent avec leurs enfans, leur ôtent souvent cette ressource qui leur seroit plus utile que les plus aigres réprimandes. Si votre fils vouloit s'engager dans quelque'entreprise frivole ou extravagante, ne vaudroit-il pas mieux que vous en eussiez connoissance que s'il le faisoit à votre insu? Car enfin puisqu'il faut donner à un jeune homme quelque liberté sur ces sortes de choses, plus vous entrerez dans la connoissance de ses intrigues & de

ses desseins , plus vous serez capable de prévenir de grands malheurs ; & en lui faisant voir ce qui doit suivre vraisemblablement , vous serez d'autant mieux en état de l'engager à éviter de moindres inconvéniens. Voulez-vous que votre enfant vous ouvre son cœur & se fasse une habitude de vous consulter ? soyez le premier à vous ouvrir à lui , afin de gagner par-là sa confiance.

S. C.

Mais sur quoi que votre enfant vous consulte , à moins qu'il ne s'agisse d'une chose qui conduise à quelque accident funeste , & auquel on ne sauroit apporter aucun remède , souvenez-vous de ne lui donner votre avis qu'en qualité d'ami plus expérimenté que lui , & ne joignez à vos conseils aucune marque de commandement ou d'autorité : usez en dans cette occasion tout comme si vous aviez à faire avec un égal ou un étranger. Cela l'engagera à vous faire toujours quelque nouvelle question , & à profiter des avis que vous lui donnerez. Vous devez considérer pour

cet effet qu'il est jeune, & qu'il a les mêmes desirs & les mêmes passions que vous avez eus à son âge. Vous ne devez pas attendre que ses inclinations soient aussi raisonnables que les vôtres, & qu'il ait à vingt ans les mêmes pensées que vous avez à cinquante. Tout ce que vous pouvez souhaiter, c'est que, puisque la jeunesse doit avoir quelque liberté, il conserve au milieu de ses transports l'ingénuité d'un enfant bien né, qui se regarde toujours comme sous les yeux de son pere; auquel cas cette liberté ne sauroit produire de grands inconvéniens. Pour faire entrer votre enfant dans cette disposition d'esprit, il faut, comme je l'ai déjà dit, lui faire part de vos affaires autant que vous le jugerez capable de cette confiance, lui proposer familièrement les choses, & lui demander son avis. S'il rencontre bien, suivez son sentiment comme venant de lui; & si la chose réussit, donnez-lui en toute la gloire. Bien-loin que cela aille à diminuer le moins du monde votre autorité, vous obligerez par là votre enfant à avoir pour vous un plus grand amour &

une estime plus particuliere. Pendant que vous gardez votre bien, le pouvoir restera toujours entre vos mains; & l'autorité que vous aurez sur votre enfant sera d'autant mieux fondée, qu'elle sera fortifiée par la confiance & par l'amour que vous lui témoignerez : car vous ne pouvez pas dire proprement que vous ayez sur lui la puissance que vous devez avoir jusqu'à ce qu'il en soit venu à ce point d'être plus touché de la crainte d'offenser en vous un bon ami, que de perdre quelque partie de l'héritage que vous lui devez laisser.

S. C I.

Si un pere peut avec bienséance s'entretenir familièrement avec son fils, à plus forte raison un précepteur doit-il avoir la même condescendance pour son disciple. Au lieu d'employer tout le temps qu'ils sont ensemble à lui faire des leçons, & à lui dicter d'un ton de maître ce qu'il prétend lui faire observer, il faut (1) qu'il

(1) *Montaigne* est admirable sur cet article. Le passage est un peu long, mais per-

l'écoute à son tour , & qu'il l'accoutume à raisonner sur les choses qu'il lui propose. Ses regles seront par ce moyen reçues plus agréablement , & feront de plus fortes impressions ; & le disciple venant dès-lors à aimer l'instruction & à prendre du goût pour l'étude , commencera à faire cas du savoir , considérant que c'est ce qui le rend propre à discourir , & qui lui procure le plaisir de tenir sa partie en conversation , & de se sentir si fort considéré qu'on écoute & qu'on approuve quelquefois ses raisons. Il

sonne ne le trouvera trop long , si je ne me trompe. « On ne cesse , *dit-il* , de crier à nos oreilles comme qui verseroit dans un entonnoir ; & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je desirerois que le conducteur corrigeât cette partie , & que de belle arrivée , selon la portée de l'ame qu'il a en main , il commencât à la mettre sur la montre , lui faire goûter les choses , les choisir & discerner de lui-même ; quelquefois lui ouvrant le chemin , quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente & parle seul ; je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate , & depuis , Arcefilaüs , faisoient premièrement parler leurs

faudroit sur-tout lui proposer des cas sur la morale, sur le moyen de conduire prudemment les affaires dans le monde & sur la civilité, & lui en demander son avis. Par-là on ouvre bien mieux l'esprit d'un jeune homme qu'en lui étalant des maximes expliquées avec toute la netteté possible, & rien n'est plus propre à lui rappeler dans la pratique le souvenir des regles qu'on lui aura données. Cette méthode fait entrer dans l'esprit les choses même qui s'y fixent avec toute leur évidence

» disciples, & puis ils parloient à eux. *Obest*
 » *plerumque iis qui discere volunt, auctoritas*
 » *eorum qui docent* (*). Il est bon qu'il le fasse
 » trotter devant lui, pour juger de son train,
 » & juger jusques à quel point il se doit ra-
 » valler, pour s'accommoder à sa force.
 » A faute de cette proportion nous gastons
 » tout ; & de la savoir choisir, & s'y
 » conduire bien mesurément, c'est une des
 » plus ardues besognes que je sache, & est
 » l'effet d'une haute ame & bien forte de
 » savoir condescendre à ces allures puériles,
 » & les guider. Je marche plus ferme &
 » plus seur à mont qu'à val ». *Essais, liv. I,*
chap. XXV, Tome I, pag. 291, édit. de
1739.

(*) Cic. de Nat. Deor. Libr. I.

naturelle ;

naturelle ; au lieu que les mots n'étant tout au plus que des images des choses, si foibles & si imparfaites qu'ils n'en font pas même les véritables ombres, échappent beaucoup plutôt de la mémoire. Ainsi, qu'on propose (1) à

(1) *Montaigne* remarque que selon la manière d'instruire les enfans établie parmi les Lacédémoniens, les maîtres engageoient les enfans à juger des hommes & de leurs actions, & à rendre raison de leur jugement. « Par ce moyen, dit-il, ils aiguï-
 „ soient ensemble leur entendement, & ap-
 „ prenoient le droit ; & immédiatement après,
 „ il ajoute : Aftyages, en Xénophon, de-
 „ mande à Cyrus compte de sa dernière
 „ leçon ; c'est, dit-il, qu'en nostre école
 „ un grand garçon ayant un petit sève,
 „ le donna à l'un de ses compagnons de plus
 „ petite taille, & lui ôta son sève qui étoit
 „ plus grand. Notre précepteur m'ayant
 „ fait juge de ce différend, je jugeai qu'il
 „ falloit laisser les choses en cet état, &
 „ que l'un & l'autre sembloit être mieux
 „ accommodé en ce point ; sur quoi il
 „ me remontra que j'avois mal fait, car je
 „ m'étois arrêté à considérer la bienséance,
 „ & il falloit premièrement avoir pourvu
 „ à la justice, qui vouloit que nul ne fût
 „ forcé en ce qui lui appartenoit ; &
 „ dit qu'il ne fut fouetté, tout ainsi que
 „ nous sommes en nos villages pour avoir

un jeune homme des cas particuliers sur la justice & la bienséance, qu'on l'engage à en discourir selon ses lumières avec son gouverneur, il est certain que par ces sortes d'entretiens il comprendra mieux les fondemens & les règles de ces vertus, & qu'il recevra des idées plus vives & plus durables de ce qu'il doit faire, qu'en écoutant négligemment & avec un morne silence les leçons de son maître, & beaucoup mieux encore que par des disputes captieuses de logique, ou par des déclamations d'apparat qu'il composeroit lui-même. Car ce dernier expédient porte l'esprit à chercher non la vérité, mais des pensées brillantes & de fausses couleurs, & l'autre enseigne à déguiser la vérité, à crier & à soutenir ses sentimens avec obstination : deux choses qui corrompent le jugement & nous empêchent de raisonner d'une ma-

„ oublié le premier Aoriste de *τύπτω*. Mon
 „ régent me feroit une belle harangue *in*
 „ *genere demonstrativo*, avant qu'il me per-
 „ suadât que son école vaut celle-là. „ *Essais*,
 liv. I, chap. XXIV.

niere exacte & sincere , & qui par conséquent doivent être évitées avec soin par quiconque veut se perfectionner soi-même , & se rendre agréable aux autres hommes.

§. CII.

Lorsque vous aurez établi votre autorité de pere, en faisant connoître à votre enfant qu'il est dans votre dépendance : lorsque par l'exacte sévérité dont vous aurez usé à son égard tant qu'il a persisté opiniâtrément dans quelque vice que vous lui avez expressément défendu, comme est sur-tout le mensonge, vous lui aurez inspiré toute la crainte nécessaire; lorsque, d'un autre côté, en lui donnant toute la liberté qui convient à son âge, & en lui permettant de s'amuser devant vous à de petits jeux d'enfans, & de s'abandonner à ces transports de joie qui, dans la premiere jeunesse, lui sont aussi nécessaires que le manger & le dormir, vous l'aurez accoutumé à se plaire dans votre compagnie, & que vous lui aurez fait connoître l'empressement & l'amour que vous avez pour lui,

par la douceur & la tendresse que vous lui témoignez , & sur - tout par les amitiés que vous lui faites toutes les fois qu'il s'acquitte bien de son devoir , & par mille autres petites caresses convenables à son âge , & que la nature enseigne aux parens beaucoup mieux que je ne saurois faire ; lors , dis-je , que par ses marques sensibles d'affection & de tendresse , dont les peres ne manquent jamais , vous aurez fait naître dans le cœur de votre enfant une affection réciproque pour vous , il est alors dans l'état que vous pouvez desirer , & vous aurez produit effectivement dans son cœur ce véritable respect qu'il faut tâcher d'augmenter & de conserver dans la suite , par rapport aux deux parties qu'il renferme , qui sont l'*amour* & la *crainte* ; deux grands moyens par où vous aurez toujours prise sur lui , pour le faire marcher dans le chemin de la vertu & de l'honneur.



SECTION XI.

On doit avoir égard au tempérament des enfans.

§. CIII.

CE fondement une fois bien affermi, si vous voyez que le respect que vous avez inspiré à votre enfant commence à faire effet sur lui, la première chose à laquelle vous devez songer, c'est à examiner avec soin la nature de son tempérament & la constitution particulière de son esprit. Mais s'il est enclin à l'opiniâtreté, au mensonge & à d'autres semblables vices, vous devez travailler d'abord à l'en corriger, comme nous l'avons déjà dit, quel que soit d'ailleurs son tempérament. Bien-loin de souffrir que ces vices prennent racine, il faut les étouffer aussi-tôt qu'ils viennent à paroître; & souvenez-vous d'établir votre autorité sur votre enfant dès qu'il commence à faire paroître le moindre rayon de connoissance, afin qu'elle

puisse agir sur lui comme un principe naturel dont il n'ait jamais remarqué l'origine. Par-là le respect qu'il doit avoir pour vous , étant gravé de bonne heure dans son ame, lui sera toujours sacré , & il n'aura pas moins de peine à en violer les loix , que si c'étoient autant de principes innés.

§. C I V.

Après que vous aurez ainsi établi votre autorité, & que par l'usage modéré que vous en ferez, vous aurez inspiré à votre enfant de la honte pour tout ce qui tend à produire en lui de mauvaises habitudes , (car je ne suis nullement d'avis que pour cela vous ayez recours aux censures, & moins encore aux coups, avant qu'une opiniâtreté invincible vous oblige nécessairement d'employer ces moyens) après avoir, dis-je, amené les choses à ce point, il est à propos d'examiner, comme je viens de dire, quel est le naturel de votre enfant, & à quoi le porte la disposition particulière de son esprit. Il y a des hommes qui par une suite nécessaire de leur constitution sont cou-

rageux ou timides, effrontés ou modestes, doux ou intraitables, exacts ou négligens, vifs ou lents : en un mot, il n'y a pas plus de distinction entre les visages des hommes & la forme extérieure de leurs corps, qu'entre les qualités de leurs esprits. La seule différence qu'il y a entre ces deux choses, c'est que la distinction des traits du visage de chaque homme, & de la disposition particulière de leurs corps, devient toujours plus sensible avec l'âge, au lieu que l'état particulier de l'ame est sur-tout aisé à connoître dans les enfans, avant qu'ils aient appris l'art de cacher leurs défauts, & de couvrir leurs mauvaises inclinations sous de fausses apparences.

§. C V.

Il faut tâcher de connoître la passion dominante des enfans.

Commencez donc de bonne heure à observer avec soin le tempérament de votre enfant, & cela dans le temps qu'il est le plus à lui-même. Examinez quelles sont ses passions & ses inclinations dominantes ; s'il est violent ou

modéré, hardi ou timide, tendre ou cruel, ouvert ou réservé, &c ; car, selon que ces différentes qualités prédomineront en lui, vous devez l'élever d'une manière différente, & prendre des mesures particulières pour faire agir diversement votre autorité auprès de lui. Ces sortes d'inclinations naturelles qui sont des productions du tempérament, ne doivent point être réprimées par des préceptes ou par une opposition directe, & sur-tout celles qui ont quelque chose de rampant & qui procedent de timidité & de bassesse d'ame, quoique par adresse on puisse les dégager à-peu-près de ce qu'elles ont de vicieux, & les diriger à une bonne fin. Mais cependant tenez pour assuré qu'après avoir mis tout en usage pour rectifier ces premières passions, l'inclination se tournera toujours vers l'endroit où la nature l'a déterminée d'abord ; de sorte que si vous observez exactement le caractère de l'esprit de votre enfant dès les premières années de sa vie, vous pourrez juger dans la suite de quel côté il portera ses pensées, & quelles seront ses vues, lors même

que devenant grand, ses desseins seront plus cachés, & qu'il emploiera différens moyens pour les mettre en exécution.

SECTION XII.

Il ne faut pas laisser prendre trop d'empire aux enfans, & pour quoi.

§. C V I.

Les enfans aiment naturellement l'empire.

JE vous ai déjà fait remarquer que les enfans aiment la liberté, & qu'ainsi l'on doit leur faire faire les choses auxquelles ils ont de la disposition, sans les y contraindre en aucune manière. J'ajouterai maintenant qu'il y a une chose que les enfans aiment encore plus que la liberté, c'est l'*empire*; & cette passion est la source de la plupart des habitudes vicieuses qui leur sont le plus familières. Cet amour

qu'ils ont pour la puissance & pour l'empire, éclate de fort bonne heure. Voici deux choses qui le prouvent évidemment.

1°. Nous voyons que les enfans, presque aussitôt qu'ils sont nés, ou, pour m'exprimer plus exactement, long-temps avant qu'ils sachent parler, pleurent, se dépitent, deviennent chagrins & de mauvaise humeur, seulement pour avoir la liberté de faire tout ce qui leur vient en fantaisie : ils voudroient que les autres se soumissent entièrement à leur volonté. Ils n'oublient rien pour se faire rendre une prompte obéissance par tous ceux qui sont autour d'eux, & sur-tout par ceux qui sont à peu-près du même âge & de la même condition, ou qui leur sont inférieurs à ces deux égards ; ils tâchent, dis-je, de jouir de ce petit empire dès qu'ils viennent à considérer les autres sous ces sortes de distinctions.

2°. Les enfans sont encore paroître leur passion pour l'empire, par le desir qu'ils témoignent d'avoir des choses dont ils soient absolument les maîtres. Ils aiment à en être les propriétaires

pour avoir le plaisir de jouir du pouvoir que cette possession semble leur procurer, ou du droit qu'ils ont par-là d'en disposer à leur fantaisie. Quiconque n'a point apperçu que les enfans sont bientôt sujets à ces deux passions, ne les a pas examinés de fort près; & celui qui ne sent pas la nécessité qu'il y a d'étouffer promptement ces inclinations, d'où naissent la plupart des injustices & des querelles qui troublent si fort la vie humaine & de leur substituer des habitudes contraires, perd la véritable façon d'inspirer à ses enfans les sentimens qu'ils doivent avoir pour devenir habiles & vertueux. Voici, si je ne me trompe, des moyens capables en quelque sorte d'éteindre ces dangereuses passions.

§. C V I I.

Il ne faut pas satisfaire les desirs des enfans.

1°. Il ne faut pas permettre qu'un enfant ait jamais ce qu'il demande expressément lui-même, & moins encore s'il se met à pleurer pour l'avoir.

*Il ne faut pas même le lui donner ; avois-je dit dans la première édition de ce livre , s'il fait connoître par ses paroles qu'il en ait envie. Mais parce que cela pourroit être mal-entendu comme si j'avois voulu dire par-là qu'un enfant ne devoit jamais demander quoi que ce soit à ses parens , ce qui passeroit peut-être pour une trop grande sujétion , peu compatible avec l'amour & l'affection qui doivent être entre un pere & ses enfans ; je vais expliquer un peu plus distinctement ma pensée. Il est à propos sans doute que les enfans aient la liberté de faire connoître leurs besoins à leurs parens , & les parens doivent écouter leurs demandes avec toute sorte de douceur & de sensibilité , & suppléer à leurs besoins durant le temps de leur plus tendre enfance : mais autre chose est dire , *j'ai faim ;* & dire , *je voudrois avoir du rôti.* Lorsque les enfans ont fait connoître leurs besoins naturels , comme est l'incommodité que leur causent la faim , la soif , le froid , ou telle autre nécessité naturelle , c'est le devoir de leurs parens & de ceux qui sont auprès d'eux , de*

les assister dans ces occasions-là; mais il faut que les enfans laissent à leurs parens la liberté de leur donner ce qu'ils jugent leur être plus avantageux & en telle quantité qu'ils le trouvent à propos; & bien-loin de permettre aux enfans de choisir eux-mêmes ce qu'ils veulent, & de dire par exemple, *je voudrois du vin ou du pain blanc* : dès-là qu'ils ont nommé ces choses, il faut les leur refuser.

§. CVIII.

Distinction qu'il faut faire sur cela.



Ici donc les parens devroient prendre soin de distinguer exactement entre les besoins de pure fantaisie & ceux qui sont naturels. Ces derniers se réduisent, selon la judicieuse remarque d'un ancien, à ce petit nombre de choses,

„ Dont chacun sent que la nature humaine

„ Ne sauroit se passer sans peine :

* *Queis humana sibi doleat natura negatis.*

Ce sont là véritablement des besoins naturels que la raison toute seule,

* Horat, Libr. I, Sat. I.

& sans être secourue d'ailleurs, ne sauroit satisfaire ni empêcher qu'ils ne troublent notre repos. Les douleurs que causent une maladie, une blessure, la faim, la soif, le froid, le besoin de dormir, ou de donner du relâche à notre corps épuisé par le travail, sont des incommodités que tous les hommes ressentent, & dont les plus grandes ames ne sauroient éviter les atteintes. Il est donc à propos de les éloigner par des moyens convenables, mais sans impatience ni précipitation, lorsqu'en différant de s'en délivrer on ne s'expose point à un mal irréparable. Les douleurs que les nécessités de la nature produisent sont autant d'avis que le nature nous donne de nous garder de plus grands maux dont elles sont les avant-coureurs; & par conséquent il ne faut ni les négliger entièrement, ni les laisser monter à un trop haut point. Mais du reste plus on endurcira les enfans à cette espece de fatigue, afin de les rendre plus vigoureux de corps & d'esprit, mieux ce sera pour eux. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne faut mettre les enfans à cette épreuve

que pour leur bien, & que c'est à quoi l'on doit se borner exactement, en prenant bien garde que les incommodités qu'on leur fait souffrir ne leur abattent pas le cœur & ne causent aucun préjudice à leur santé: car les peres & les meres n'ont que trop de penchant à donner dans l'extrémité opposée.

Mais quelque complaisance qu'on doive avoir pour les enfans lorsqu'il s'agit de subvenir à leurs besoins naturels, on ne devroit jamais contenter leurs desirs pour des besoins qui ne sont fondés que sur leur pure fantaisie, ni même leur permettre d'en faire mention; & par cela seul qu'ils s'émancipent à les faire connoître, il faudroit être sourds à leurs sollicitations. Ont-ils besoin d'habits? il faut leur en donner: mais s'ils demandent une telle étoffe ou une telle couleur, il faut la leur refuser absolument. Je ne prétends pas par-là engager les peres & les meres à contre-carrer, de dessein formé, les desirs de leurs enfans dans les choses indifférentes. Bien loin de là, je crois qu'afin qu'un enfant trouve du plaisir à remplir ses

devoirs, il faut, autant qu'il est possible, faire en sorte que toutes choses contribuent à lui donner du contentement lorsqu'il l'a mérité par une bonne conduite, & qu'on est assuré que cela ne lui gâtera pas l'esprit, & ne le passionnera point pour des bagatelles. Le meilleur seroit pour les enfans qu'ils ne fissent point consister leur plaisir dans ces sortes de choses, & que, sans écouter leurs fantaisies, ils considérassent comme indifférent tout ce qui l'est en effet : c'est à leur inspirer ces sentimens que leurs parens & leurs précepteurs devroient s'appliquer principalement. Mais en attendant qu'ils en soient venus à bout, tout ce que je blâme en cette occasion, c'est la liberté qu'on laisse aux enfans de demander qu'on satisfasse leurs desirs à l'égard de tous ces besoins de pure fantaisie : car c'est une licence qu'il faudroit réprimer, en les privant constamment de la chose même qu'ils demanderoient.

Ceci paroîtra peut-être trop sévère aux peres & aux meres que leur tendresse pour leurs enfans porte naturellement à l'indulgence. Mais il ne

laisse pourtant pas d'être absolument nécessaire ; car puisque dans la méthode que je propose , la verge doit être bannie , ce frein qu'on mettra à la langue des enfans servira beaucoup à leur inspirer la crainte dont j'ai déjà parlé , & à les maintenir dans le respect qu'ils doivent à leurs parens. D'ailleurs , en tenant leurs desirs renfermés , ils apprendront l'art de les étouffer dès leur naissance , c'est-à-dire dans le temps que ces desirs sont plus aisément réprimés ; car ce qui donne de la vie & de la vigueur à nos appétits , c'est la liberté que nous prenons de les faire éclater ; & quiconque a la confiance de convertir ses souhaits en demandes , n'est pas fort éloigné de se figurer qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il demande. Je suis du moins fort assuré qu'il est beaucoup plus aisé de se refuser une chose à soi-même que de souffrir d'en être refusé par quelque autre personne que ce soit. On devroit donc accoutumer de bonne heure les enfans à consulter leur raison , & à en faire usage , avant que de déclarer leurs propres desirs. C'est

être bien près de dompter ses inclinations, que de les réprimer, & de s'empêcher d'en parler; & si les enfans s'accoutument à reffrénér leurs appétits, & à examiner en eux-mêmes s'ils sont raisonnables ou non, avant que de les faire connoître, cette habitude leur fera d'un grand avantage tout le reste de leur vie, dans des choses beaucoup plus considérables; car je ne saurois dire & répéter trop souvent que, soit que les choses que fait un enfant soient importantes ou non en elles-mêmes, ce qu'il faudroit considérer principalement (j'ai pensé dire uniquement) dans toutes les actions, c'est quelle influence elles doivent avoir sur son ame, quelle habitude il y a apparence qu'elles produiront en lui, comment cette habitude lui siéra, quand il sera plus âgé, & à quoi elle pourra le conduire lorsqu'il sera homme fait, si elle est autorisée tout ouvertement.

Vous voyez donc que je suis fort éloigné de penser qu'il faille faire de la peine aux enfans à dessein de les chagriner. Il y auroit dans cette conduite trop de barbarie & de mali-

gnité; & cela même seroit capable de les infecter de ces vices. Il faudroit leur faire prendre l'habitude de réprimer leurs desirs, trouver moyen de leur rendre l'esprit souple & vigoureux aussi-bien que le corps, en les accoutumant à tenir leurs inclinations en bride, & à exercer leur corps au travail, mais sans leur donner sujet de craindre ou de soupçonner qu'on eût la moindre envie de les inquiéter. On devroit leur apprendre à être modestes, soumis & retenus, en les privant constamment de tout ce qu'ils se donnent la liberté de demander, ou de prendre d'eux mêmes. Mais ceux qui les obligent à cette exacte obéissance devroient aussi leur donner des assurances de l'affection qu'ils leur portent, en récompensant leur silence & leur modestie. Se passent-ils aujourd'hui sans répugnance de certaines choses qu'ils desirent? c'est une vertu dont il faut les récompenser dans un autre temps, en leur donnant ce qui leur convient le mieux, & qui est le plus à leur gré; mais de telle sorte qu'on leur fasse regarder ces faveurs comme des suites naturelles

308 DE L'ÉDUCATION

de leur bonne conduite, & nullement comme des conditions d'une espece de traité fait avec eux. Du reste vous perdrez toute votre peine, &, qui pis est, l'amour & le respect qu'ils vous doivent, s'il arrive que quelqu'autre personne leur donne ce que vous leur refusez; c'est ce que vous devez tâcher de prévenir avec tout le soin possible; & ici les domestiques viennent encore rompre nos mesures.

§. C I X.

Si l'on commence bientôt à mettre les enfans sur ce pied-là, & qu'on les accoutume de bonne heure à ne pas faire éclater leurs desirs, cette excellente habitude se fortifiera en eux; & à mesure qu'ils croîtront en âge & qu'ils auront plus de discernement, on pourra leur accorder plus de liberté, quand ils agiront par raison, & non par passion; car lorsque la raison parle, il faut l'écouter nécessairement. Mais autant qu'on doit être exact à ne pas prêter l'oreille aux enfans lorsqu'ils demandent telle ou telle chose, à moins qu'on ne la leur ait déjà promise, autant doit-on être

prompt à les écouter & à leur répondre sincèrement & avec douceur lorsqu'ils demandent à être instruits de quelque chose, car il faut prendre autant de soin d'entretenir en eux cette curiosité, que d'étouffer leurs autres desirs.

§. C X.

Il faut laisser aux enfans la liberté de suivre leur fantaisie dans leurs divertissemens.

Mais quelque soigneux que vous deviez être de réprimer tous ces desirs qui ne viennent que de pure fantaisie, il y a pourtant un cas où vous devez laisser aux enfans une entière liberté de suivre leur fantaisie, c'est-à-dire dans ce qui regarde leurs divertissemens; car comme le divertissement leur est aussi nécessaire que le travail ou la nourriture, & qu'on ne peut appeller divertissement que ce qui donne du plaisir, qui, comme on fait, n'est pas toujours fondé sur la fantaisie, il faut non seulement permettre aux enfans de se divertir, mais encore de le faire à leur manière,

310 DE L'ÉDUCATION

pourvu que leurs jeux soient innocens, & qu'ils n'intéressent leur santé en aucune manière. Lors donc qu'ils demandent à s'amuser à certains divertissemens, il ne faudroit jamais les refuser; quoique je sois fort porté à croire que si leur éducation étoit bien conduite, ils seroient rarement réduits à la nécessité de faire une telle demande. Pour cet effet on devroit faire en sorte qu'ils fissent toujours avec plaisir ce qui leur est avantageux; & avant qu'ils fussent las d'une occupation, il faudroit les faire passer à quelqu'autre qui pût leur être utile. Mais s'ils ne sont pas encore parvenus à ce point de perfection, qu'on puisse leur faire un sujet de divertissement des choses mêmes qui leur sont avantageuses, il faut leur permettre de se divertir à tous les jeux d'enfant qu'ils aiment le plus, & tâcher néanmoins de les sevrer de ces amusemens frivoles, en les engageant adroitement à s'y appliquer jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués: & à l'égard des occupations qui leur sont véritablement utiles, on devroit suivre une méthode toute contraire, je veux

dire prendre toujours garde de les en retirer lorsqu'ils s'y plaisent encore, ou du moins avant qu'ils en fussent las ou entièrement dégoûtés, afin qu'ils pussent y revenir comme à des choses divertissantes; car vous ne devez jamais les supposer dans le bon chemin, que lorsqu'ils se plaisent à la pratique des choses louables, & qu'exerçant utilement leur corps & leur esprit tour-à-tour, ils passent agréablement la vie, & se font un plaisir de leurs occupations dans cet enchaînement de plaisir où l'esprit se délasse par l'exercice du corps, & le corps par l'application de l'esprit. Je ne fais si l'on pourra gagner cela sur toute sorte de tempéramens, ou si les précepteurs & les parens voudront prendre la peine de les amener à ce point, & s'ils auront l'adresse & la patience nécessaires pour en venir heureusement à bout; mais je ne doute nullement qu'on ne puisse mettre sur ce pied-là la plupart des enfans, si l'on s'y prend comme il faut, pour exciter en eux le desir de la gloire, de la réputation & de l'estime; & lors-

qu'on leur a une fois inspiré ces sentimens, on peut leur parler librement des choses qu'ils aiment le plus, & les porter à en jouir, ou leur laisser à cet égard une entière liberté de se satisfaire comme ils le trouveront à propos, pour leur faire voir qu'on les chérit avec une véritable tendresse, & que ceux qui prennent soin de leur éducation, ne sont point ennemis de leur contentement. Cette conduite leur fera aimer la main qui les gouverne, & la vertu qu'on leur propose d'embrasser.

Un autre avantage qu'on peut retirer de la liberté qu'on accordera aux enfans dans leurs récréations, c'est qu'on découvrira par-là leur tempérament, leurs inclinations, & à quoi ils sont propres, ce qui servira beaucoup à diriger de sages parens dans le choix tant du genre de vie & de la profession à laquelle ils doivent les destiner, que des remèdes qu'ils sont cependant obligés d'employer pour redresser certains penchans naturels qu'ils jugeront le plus capables de gâter leurs enfans.

S. CXI.

*Il faut empêcher les enfans de s'élever
au-dessus de leurs camarades.*

2. Ce qui fait voir , en second lieu , que les enfans ont naturellement une ardente passion pour l'empire , c'est que ceux qui vivent ensemble disputent souvent à qui sera le maître & aura une autorité absolue sur tous les autres. Pour remédier à cet inconvénient , il faut non seulement punir sans rémission celui qui commence la querelle , mais encore leur apprendre à tous , à se traiter les uns les autres avec toute sorte de déférence , de complaisance & de civilité. Les enfans voyant qu'au lieu de se dégrader par-là ils se font aimer , estimer & considérer , trouveront plus de plaisir dans ce mutuel commerce de civilité & de complaisance , que dans une insolente domination.

Pour ce qui est des plaintes que les enfans font les uns des autres , par où ils n'ont ordinairement en vue que de se venger par le secours d'autrui , il ne faut pas les recevoir favorable-

ment, ni même les écouter; car rien n'est plus propre à abattre & amollir le courage des enfans que de leur permettre de se plaindre : d'ailleurs s'ils sont quelquefois maltraités par d'autres enfans, & qu'on les accoutume à ne pas s'en étonner comme si c'étoit quelque chose d'extraordinaire & de fort difficile à supporter, cela leur apprendra à souffrir sans peine, & les endurcira de bonne heure à la douleur. Mais quoique vous ne prêtiez pas l'oreille aux plaintes des enfans, naturellement portés à se plaindre, vous devez prendre soin de réprimer toutes les actions où il paroît de l'insolence & de la malice. S'il arrive que vous soyez vous-même présent à une action de cette nature, censurez-la devant celui contre qui elle a été faite; mais si on vous porte plainte d'une chose qui mérite effectivement que vous en preniez connoissance, & que vous la préveniez pour une autre fois, alors vous devez censurer l'auteur de l'injure en particulier & en l'absence de celui qui se plaint, & l'obliger à aller trouver ce dernier pour lui demander pardon, &

pour lui faire réparation. Cet ordre étant une fois bien établi, & allant, pour ainsi dire, de soi-même, ceux qui auront offensé, s'y soumettront plus gaiement, & ceux qui auront été offensés, recevront avec plus de douceur la satisfaction qu'on leur fera; l'amour qu'ils auront les uns pour les autres prendra tous les jours de nouvelles forces, & ce commerce de civilité leur deviendra toujours plus familier.

S. CXII.

Il faut porter les enfans à la libéralité.

3. Venons maintenant à la passion qu'ont les enfans d'avoir & de posséder des choses en propre. Pour la vaincre cette dangereuse passion, apprenez à vos enfans à partager facilement & gaiement entre leurs amis tout ce qu'ils ont. Pour cet effet faites en sorte qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé, sans compter l'estime & les louanges que lui attire une telle conduite; & vous verrez qu'ils s'accoutumeront bientôt à cette

316 DE L'EDUCATION

espece de libéralité. Cela sera plus propre, si je ne me trompe, à engager les freres & les sœurs à se traiter d'une maniere douce & obligeante, & à en user par conséquent de même avec les autres, que toutes les regles de civilité dont on embarrasse d'ordinaire l'esprit des enfans.

L'avarice, cette passion insatiable qui nous inspire le desir de posséder plus de choses qu'il ne nous est nécessaire d'en avoir, étant la racine de tous maux, il faut s'appliquer de bonne heure & avec un grand soin de la déraciner entièrement & à lui substituer la qualité opposée, je veux dire une inclination qui nous porte à faire part aux autres de ce que nous possédons. C'est à quoi vous devriez exciter votre enfant par de grandes louanges, par la considération de l'estime qu'une telle conduite lui procurera dans le monde, & en prenant bien garde qu'il ne perde rien par sa libéralité. Fait-il quelques honnêtetés, n'oubliez jamais de l'en dédommager, & même avec usure. Faites-lui voir nettement qu'en obligeant les autres, il ne se fait aucun tort à lui-même, mais qu'au contraire

il s'attire par-là des honnêtetés de la part de ceux auxquels il en fait, & de ceux qui sont témoins de sa générosité. Inspirez à vos enfans une émulation qui les engage à se disputer la prééminence sur cet article. Par ce moyen, après que, par une constante pratique, ils auront acquis la facilité de partager entr'eux ce qu'ils ont, ils pourront y être portés par une bonté qui leur deviendra habituelle, jusqu'à se faire un plaisir & un honneur d'être obligeans, civils & généreux.

Si l'on doit inspirer la libéralité aux enfans, à plus forte raison faut-il avoir soin d'empêcher qu'ils ne violent les regles de la *justice*; & toutes les fois qu'ils en viennent là, il faudroit les ramener à leur devoir, &, s'il est nécessaire, les censurer fortement pour s'en être écartés.

Comme nos premières actions sont plutôt dirigées par l'amour-propre que par la raison ou par la réflexion, il n'est pas étonnant que celles des enfans passent aisément les véritables bornes de la justice, qui dans l'esprit sont le résultat d'une raison cultivée & d'une profonde méditation; & plus

ils sont sujets à se méprendre à cet égard, plus il faut les observer soigneusement, & prendre connoissance de la moindre faute qu'ils commettent contre la justice, qui est la base & le soutien de la société humaine, & (1) cela dans les choses les moins considérables, tant afin de les instruire sur ce grand point, que pour prévenir de mauvaises habitudes : car s'ils commencent à tromper en jouant aux noix ou aux épingles, & qu'on les

(1) Ce que *Montaigne* dit à ce propos, peut servir ici de commentaire. « C'est une » très-dangereuse institution, *dit-il*, d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse » de l'âge & légèreté du sujet. Premièrement, » c'est nature qui parle ; de qui la voix est » lors plus pure & plus naïve, qu'elle est » plus gresse & plus neuve. Secondement, » la laideur de la piperie ne dépend pas de » la différence des escus aux espingles, elle » dépend de soy. Je trouve bien plus juste » de conclure ainsi : pourquoi ne tromperoit-il pas aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? que, comme ils font : ce n'est » qu'aux espingles, il n'auroit garde de le » faire aux escus. Il faut apprendre soigneusement aux enfans de haïr les vices de » leur propre contexture, & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils

laisse faire, ils passeront bientôt à de plus grandes fourberies, & seront en danger de se corrompre entièrement le cœur, & de devenir de vrais mal-honnêtes gens. Dès qu'on découvre dans leurs actions la moindre marque d'injustice, leurs parens & leurs gouverneurs doivent supprimer ce penchant en leur faisant connoître que cette découverte leur cause beaucoup de surprise & d'horreur. Mais parce que les enfans ne sauroient bien comprendre ce que c'est qu'injustice, que lorsqu'ils entendent ce que c'est que

» les fuyent non en leur action seulement ;
 » mais sur-tout en leur cœur : que la pensée
 » même leur en soit odieuse , quelque mas-
 » que qu'ils portent. Je sçai bien que pour
 » m'estre duit en ma puérilité , de marcher
 » toujours mon grand & plain chemin , &
 » avoir à contre-cœur de meller ny tricot-
 » terie ny finesse à mes jeux enfantins ;
 » (comme de vrai il faut noter que les jeux
 » des enfans sont pas des jeux , & les faut
 » juger en eux comme leurs plus sérieuses
 » actions) il n'est passe-temps si léger où je
 » n'apporte du dedans , & d'une propension
 » naturelle & sans estude , une extrême
 » contradiction à tromper ». *Essais , Liv. I ,*
Chap. XXII.

320 DE L'ÉDUCATION

le *droit de propriété*, & comment les particuliers viennent à l'acquérir, le plus sûr moyen d'assurer la probité des enfans, c'est d'en établir de bonne heure les fondemens sur la libéralité, en les accoutumant à partager facilement avec d'autres tout ce qu'ils ont, ou qu'ils aiment le plus : c'est ce qu'on peut leur apprendre avant qu'ils aient assez de jugement & de connoissance du langage pour se faire des idées distinctes de la *propriété*, & pour savoir ce qui leur appartient par un droit particulier qui exclue toute autre personne d'y rien prétendre ; & comme les enfans ne possèdent guere que des choses qui leur ont été données, & pour l'ordinaire par leurs parens, on peut d'abord leur enseigner à ne prendre ou retenir que ce qui leur est donné par ceux à qui ils supposent qu'elles appartiennent véritablement. Ensuite, à mesure que leur jugement se perfectionne, on peut leur proposer d'autres regles & d'autres cas de justice concernant le *mien* & le *tien*. Que si l'on s'apperçoit qu'ils commettent quelque acte d'injustice, non par erreur, mais à dessein, & qu'on ne puisse les

corriger de cette mauvaise inclination par de légères censures & par la honte, il faut recourir à de plus forts remèdes. Leur pere ou leur précepteur doit en ce cas-là leur prendre quelque chose dont ils font cas & qu'ils croient leur appartenir, ou ordonner à quelqu'autre personne de s'en saisir, & par-là leur faire sentir le peu de profit qu'ils doivent attendre de la liberté qu'ils prennent de s'emparer injustement du bien d'autrui, tandis qu'il y a dans le monde des gens plus forts qu'eux & en plus grand nombre. Mais si l'on prend soin de leur inspirer de bonne-heure une véritable horreur pour ce vice, comme je crois qu'on peut le faire, c'est là le moyen le plus naturel de les empêcher de commettre un crime si honteux, & ce sera un meilleur préservatif contre cette espece d'injustice, que toutes les considérations tirées de l'intérêt : car les habitudes operent plus constamment & avec plus de facilité que la raison, qui, lorsqu'on en a le plus de besoin, est rarement consultée & plus rarement suivie.

SECTION XIII.

Il ne faut pas souffrir que les enfans s'accoutument à pleurer.

§. CXIII.

LES enfans pleurent fort facilement. C'est une méchante coutume qu'il ne faut pas leur laisser prendre non seulement à cause du bruit tout-à-fait désagréable & choquant que cette criaillerie répand dans la maison, mais pour des raisons encore plus importantes qui concernent les enfans eux-mêmes, auxquels nous devons surtout avoir égard dans leur éducation.

Les pleurs des enfans sont de deux fortes : ou ils sont l'effet de leur humeur opiniâtre & impérieuse, ou de l'inclination qu'ils ont à se plaindre pour le moindre mal qu'ils ressentent.

I. Leurs pleurs sont fort souvent de la première espèce ; en ce cas-là les enfans ne pleurent que pour se faire obéir ; & leurs larmes sont une preuve sensible de leur insolence & de leur

opiniâtreté. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils souhaitent, ils veulent maintenir par leurs cris & par leurs larmes, le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qui leur vient en fantaisie. Ils prétendent par-là revendiquer ce droit, & donner en quelque sorte acte de leurs plaintes contre l'oppression & l'injustice de ceux qui leur refusent ce qu'ils ont envie d'avoir.

§. CXIV.

2. En second lieu, les pleurs des enfans font quelquefois l'effet d'un mal réel qui les oblige à se plaindre.

Si l'on y prend bien garde, on peut discerner ces deux différentes sortes de pleurs à l'air, au regard, à la contenance, & particulièrement au ton de voix de celui qui se plaint. Mais il ne faut point permettre aux enfans de verser des larmes par aucune de ces deux raisons, bien-loin de les y inciter.

I. Pour les pleurs qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement, il ne faut point les souffrir dans les enfans, car ce seroit flatter leurs desirs & en-

tretenir en eux ces dangereuses passions que nous devons principalement avoir en vue de déraciner de leurs cœurs. Que s'il arrive, comme on le voit souvent, qu'un enfant vienne à pleurer en recevant quelque correction, cela anéantit dès-lors tous les bons effets que la correction pourroit produire ; car un châtiment qui laisse les enfans dans cette rebellion déclarée, ne sert qu'à les rendre plus méchans. Qu'on fasse des défenses aux enfans, qu'on leur inflige des châtimens tant qu'on voudra, tout cela est mal appliqué & inutile, s'il ne sert point à dompter actuellement leur volonté, s'il ne leur apprend point à vaincre leurs passions, & si durant leur première jeunesse il ne leur fait recevoir avec soumission les remontrances de leurs parens, pour les disposer par ce moyen à exécuter ce que leur propre raison leur dictera dans la suite. Si après les avoir contre-carrés en quelque chose, on leur laisse la liberté d'en témoigner leur mécontentement par des larmes, ils se confirment par-là dans leurs inclinations & dans leur mauvaise humeur, leurs pleurs étant

comme une déclaration du droit qu'ils prétendent avoir de se conduire à leur fantaisie, & un signe de la résolution qu'ils prennent de satisfaire leurs desirs à la première occasion : & d'ici vous pouvez tirer une nouvelle raison de ne battre que rarement vos enfans ; car toutes les fois que vous en venez à cette extrémité, ce n'est pas assez de les fouetter ou de les battre simplement, mais il faut continuer de les châtier jusqu'à ce que vous ayez fait plier leur volonté, & que par leur soumission ils soient devenus sensibles à la correction ; ce que vous reconnoîtrez sans peine à la manière dont ils obéiront à l'ordre que vous leur ferez d'arrêter leurs pleurs. Sans cela le châtiment qu'on inflige aux enfans n'est qu'une pure tyrannie, soutenue & animée par la passion : ce n'est plus une correction, mais une véritable cruauté qui vous porte à maltraiter leur corps sans faire aucun bien à leur ame. Comme ceci nous fournit une raison de ne battre les enfans que fort rarement, il engage aussi les enfans à éviter d'être battus ; car lorsqu'on vient à les châtier, si on

le faisoit, comme je viens de dire, sans emportement, d'une manière modérée, mais qui produisît pourtant son effet, non tout d'une suite, mais lentement & par intervalles, en mêlant toujours les raisonnemens aux coups, en remarquant l'impression que cela fait sur leur esprit, & qu'on cessât entièrement de les battre lorsque le châtiment les auroit rendus souples, & leur auroit inspiré un véritable déplaisir de leur faute; si, dis-je, l'on s'y prenoit de cette manière, il arriveroit rarement qu'il fût nécessaire de leur infliger de nouveau un semblable châtiment; car dès-lors ils prendroient soin d'éviter les fautes qui pourroient les y exposer. D'ailleurs comme par ce moyen le châtiment ne seroit point perdu pour être trop léger ou pour avoir été sans effet, aussi ne seroit-il pas à craindre qu'il fût trop rude si on cessoit de battre un enfant dès qu'on s'apperçoit que le châtiment a fait une salutaire impression sur son esprit: car puisque, soit en censurant, soit en battant les enfans, on doit toujours être aussi modéré qu'il est possible lorsqu'on fait l'une ou l'autre de ces

choses dans le feu de la colere ; on garde rarement cette modération, mais au contraire on s'emporte ordinairement au-delà des justes bornes , quoiqu'au fond tout cela ne suffise pas pour prudence l'effet qu'on desire.

S. C X V.

En second lieu, la plupart des enfans sont portés à pleurer pour le moindre mal qu'ils aient. Ils se plaignent, ils crient au moindre accident qui leur arrive, & il y en a peu qui évitent cet écueil ; car comme c'est-là le premier moyen naturel qu'ils aient de faire connoître leurs souffrances ou leurs nécessités avant qu'ils puissent parler, la pitié qu'on se croit obligé d'avoir pour eux dans cet âge tendre & infirme les entretient dans cette foiblesse, & les engage à continuer de recourir aux larmes long-temps après qu'ils savent parler. C'est sans doute le devoir de ceux qui sont auprès des enfans d'avoir pitié d'eux lorsqu'ils souffrent quelque douleur, mais nullement de le leur témoigner. Secourez-les, soulagez-les autant qu'il vous sera possible, mais ne leur faites

point paroître que vous êtes sensible-
ment touché de leurs maux. Ces
plaintes attendrissent le cœur, & sont
cause que le moindre mal qui leur
arrive pénètre fort avant dans cette
partie, qui seule est capable de sen-
timent, & y fait une plaie plus pro-
fonde qu'il ne feroit autrement; il
faut que les enfans s'endurcissent contre
toute sorte de maux, & sur-
tout contre (1) ceux du corps: ils ne doi-
vent être sensibles qu'à la honte & à
ce qui intéresse l'honneur. Le grand
nombre d'accidens fâcheux auxquels
notre vie est exposée, nous oblige à
n'être pas trop frappés de quelque petit
mal particulier. Tout ce qui ne touche
point notre ame, ne fait qu'une légère

(1) « Qui d'un enfant, dit Montaigne, en
» veut faire un homme de bien, sans doute
» il ne le faut espargner en cette jeunesse,
» & faut souvent choquer les regles de la
» Médecine :

Vitamque sub dio & trepidis agat in rebus (*).

» Ce n'est pas assez de lui roidir l'ame, il
» luy faut aussi roidir les muscles; elle est
» trop pressée, si elle n'est secondée, & a
» trop à faire de seule fournir à deux offices.

(*) Horat. Libr. III, Od. II, 5.

impression, & ne nous cause qu'une très-petite incommodité; ce n'est que la sensibilité de notre esprit qui produit & qui perpétue le mal. La fermeté & l'insensibilité de l'ame sont le meilleur bouclier que nous puissions opposer aux maux & aux accidens ordinaires de la vie; & comme c'est par l'exercice & par la coutume qu'on peut acquérir cette vigueur du tempérament mieux que par aucun autre moyen, il faut commencer au plutôt à s'endurcir contre la douleur. Heureux celui qui y a été accoutumé de bonne heure! Comme les larmes servent plus qu'aucune autre chose que je sache à augmenter dans les enfans cette mollesse d'esprit qu'il faut prévenir ou surmonter lorsqu'elle pa-

» J'ai vu des hommes, des femmes &
 » des enfans, ainsi nays qu'une bastonnade
 » leur est moins qu'à moi une chiquenaude,
 » qui ne remuent ny langue ny sourcil aux
 » coups qu'on leur donne. --- Or l'accoustu-
 » mance à porter le travail est accoustu-
 » mance à porter la douleur : *labor callum*
 » *obducit dolori*. Il le faut rompre à la peine
 » & aspreté des exercices, pour le dresser à la
 » peine & aspreté de la dislocation & la co-
 », lique, &c. », *Essais, Liv. I, Ch. XXV.*

roît, aussi n'y a-t-il rien qui puisse mieux la réprimer & l'anéantir entièrement que de les empêcher de s'abandonner aux plaintes. Lorsqu'il leur arrive de se faire du mal en tombant ou en heurtant contre quelque chose, au lieu de leur témoigner qu'on en est touché, il faut leur dire d'y retourner, & par-là on les guérira mieux de leur chute qu'en les querellant ou en les plaignant. Enfin quels que soient les coups qu'ils reçoivent, arrêtez leurs pleurs tout aussi-tôt ; par ce moyen ils seront plus tranquilles sur l'heure, & deviendront moins sensibles pour l'avenir.

§. C X V I.

Quant à la premiere espece de pleurs dont j'ai déjà parlé, il faut employer la sévérité pour les arrêter ; & si un regard ou un ordre exprès ne peut le faire, il en faut venir aux coups : car comme ces pleurs procedent d'orgueil, d'opiniâtreté & de malice, il faut dompter la volonté où est la source du mal, & la faire plier par des moyens qui soient capables de produire cet effet. Mais pour les pleurs de

cette dernière espece, lesquels pour l'ordinaire viennent d'une cause tout à-fait opposée, savoir d'une trop grande sensibilité, il faut recourir à des moyens plus doux pour les faire cesser. D'abord le meilleur seroit peut-être de proposer aux enfans qui pleurent, des raisons pour les obliger à se taire, ou de détourner leurs pensées sur quelque nouvel objet, ou bien de se moquer de leurs plaintes. Mais ici il faut avoir égard aux circonstances de la chose, & au tempérament particulier de l'enfant. On ne sauroit donner sur cela des regles précises & invariables; c'est une chose qu'il faut laisser à la prudence des parents ou des Gouverneurs; mais je crois pouvoir dire en général qu'il faudroit blâmer constamment les enfans qui pleurent par trop de sensibilité, & qu'un pere par ses regards, par ses paroles & par son autorité, devroit toujours faire cesser actuellement leurs larmes, en mêlant à ses regards ou à ses paroles un plus grand degré de sévérité selon que l'enfant est plus âgé, ou d'une humeur plus rétive.

Fin du Tome premier.

T A B L E

*Des Paragraphes & Sections con-
tenus dans le Tome premier.*

<i>EPITRE à M. de la Mothe ,</i>	<i>page</i>	I
<i>Avertissement sur la cinquieme édit.</i>		5
<i>Préface du Traducteur , . . .</i>		13
<i>§. I^{er}. Combien il est important de bien élever les enfans , . . .</i>		31
<i>§. II. Sur le même sujet , . . .</i>		33
SECTION premiere. De la santé.		
<i>Précautions nécessaires pour la con- server aux enfans , . . .</i>		34
<i>§. III. Sur le même sujet ,</i>	<i>ibid.</i>	
<i>§. IV. De la santé du corps , . . .</i>		35
<i>§. V. Sur le même sujet , . . .</i>	<i>ibid.</i>	
<i>§. VI. Il ne faut pas donner aux enfans des habits trop pesans , . .</i>		36
<i>§. VII. Sur les garçons , . . .</i>		39
<i>§. VIII. On doit accoutumer les pieds des enfans au froid , . . .</i>		40
<i>§. IX. Il faut apprendre à nager aux enfans , . . .</i>		47
<i>§. X. Laisser aller les enfans au grand air , . . .</i>		49

T A B L E.

333

- §. XI, *Scul inconvenient à craindre,*
page 51
- §. XII. *Il ne faut pas donner aux
enfans des habits trop étroits , . .* 53
- §. XIII. *Inconvéniens qui viennent de
porter des habits trop étroits , . .* 54
- §. XIV. *Quelle doit être la nourriture
des enfans, . . .* 56
- §. XV. *Comment on doit assaisonner
les viandes qu'on donne aux enfans,*
58
- §. XVI. *Si les heures des repas des en-
fans doivent être réglées , . .* 64
- §. XVII. *Quelle boisson est la plus
propre pour les enfans, . . .* 66
- §. XVIII. *On doit obliger les enfans
à manger avant que de boire, & pour
quoi; en premier lieu, . . .* 66
- §. XIX. *En second lieu, . . .* 67
- §. XX. *Il ne faut pas donner des liqueurs
fortes aux enfans, . . .* 69
- §. XXI. *Comment on doit dispenser le
fruit aux enfans, . . .* 71
- §. XXII. *Combien le sommeil est né-
cessaire aux enfans, . . .* 74
- §. XXIII. *Il ne faut pas accoutumer
les enfans à coucher mollement, . . .* 79
- §. XXIV. *Il faut tenir aux enfans le
ventre libre, . . .* 81

- §. XXV. *Ce qu'il faut faire pour cela,*
page 82
- §. XXVI. *Suite du même sujet,* 84
- §. XXVII. *Seconde suite du même*
sujet, 86
- §. XXVIII. *Troisième suite du même*
sujet, 87
- §. XXIX. *Quatrième suite du même su-*
jet, 88
- §. XXX. *Avec quelles précautions il faut*
donner des médecines aux enfans, 89
- §. XXXI. *Conclusion des sujets ci-*
dessus, 91
- SECTION deuxieme. *Du soin que*
l'on doit prendre de l'ame des en-
fans, 92
- §. XXXII. *Sur le même sujet,* *ibid.*
- §. XXXIII. *Différence d'éducation,*
 93
- §. XXXIV. *Vigueur du corps,* 94
- §. XXXV. *Il faut songer de bonne*
heure à régler les mœurs des enfans, 95
- §. XXXVI. *Complaisances dangereu-*
ses, 97
- §. XXXVII. *Négligence de soumettre*
les enfans, 100
- §. XXXVIII. *On enseigne le vice aux*
enfans, ce qu'on prouve par plu-
sieurs exemples, 101, & suivantes.

T A B L E. 335

- §. XXXIX. *Il ne faut point contenter les vaines fantaisies des enfans*, page 108
- §. XL. *Qu'on ne doit tenir auprès des enfans que des personnes sages & raisonnables*, . . . 109
- §. XLI. *Ceux qui gouvernent les enfans, doivent les tenir soumis à leur volonté*, . . . 112
- §. XLII. *Qu'il faut que les enfans considerent leurs parens comme leurs seigneurs & leurs maîtres absolus*, 114
- §. XLIII. *Sur le même sujet*, 116
- SECTION troisieme. *Des châtimens qu'il faut infliger aux enfans*, 118
- §. XLIV. *S'il faut châtier les enfans*, ... ibid.
- §. XLV. *Il faut tenir les enfans dans le respect*, ... 120
- §. XLVI. *Moyen de corriger l'humeur libertine des enfans*, . . . 121
- §. XLVII. *Danger qu'il y a d'abrutir l'esprit des enfans*, . . . 122
- §. XLVIII. *S'il faut battre les enfans*, ... 123
- §. XLIX. *Raisons de ne point battre les enfans, premiere raison*, . . 124
- §. L. *Seconde raison*, ... 125
- §. LI. *Troisieme raison*, . . . 127

- §. LII. *Quatrieme raison*, . page 128
- SECTION quatrieme. *Des récompenses ;*
l'usage qu'on en doit faire dans l'édu-
cation des enfans, . . . 130
- §. LIII. *S'il faut porter les enfans à*
leur devoir par des récompenses, ib.
- §. LIV. *Sur le même sujet*, . . 132
- §. LV. *Suite du même sujet*, . . 133
- §. LVI. *De quelles récompenses &*
de quelles peines il faut se servir à
l'égard des enfans, . . . 134
- §. LVII. *Il faut rendre les enfans sen-*
sibles à l'honneur & à la honte, 136
- §. LVIII. *Premier moyen de rendre les*
enfans sensibles à l'honneur, 137
- §. LIX. *Second moyen*, . . . 138
- §. LX. *Obstacle de la part des domes-*
tiques, . . . 140
- §. LXI. *Comment on doit inspirer de la*
honte aux enfans pour leurs fautes,
 . . . 142
- §. LXII. *La réputation doit être pro-*
posée aux enfans, quoiqu'elle ne porte
pas directement à la vertu, . . 144
- §. LXIII. *Comment il faut censurer &*
louer les enfans, . . . 145
- §. LXIV. *Il faut permettre aux petits*
enfans de s'amuser à des jeux in-
nocens, . . . 146

T A B L E. 337

SECTION cinquieme. *On doit donner peu de regles aux enfans. Maniere de leur faire observer,* . page 149

§. LXV. *Il ne faut pas charger de préceptes la mémoire des enfans,* 149

§. LXVI. *Inconvéniens qui naissent de cette pratique,* . . . 151

§. LXVII. *Se servir de paroles douces,* . . . 153

§. LXVIII. *Il faut faire pratiquer aux enfans ce qu'on veut leur rendre naturel,* . . . 154

SECTION sixieme. *De l'extérieur des enfans ; quel soin l'on doit en prendre,* . . . 163

§. LXIX. *Ce que l'on doit faire pour inspirer la politesse aux enfans,* ib.

§. LXX. *Il est à craindre que la compagnie des domestiques ne gâte les enfans,* . . . 169

§. LXXI. *Moyen de remédier à cet inconvénient,* . . . 171

SECTION septieme. *Il est bon que les enfans soient élevés dans la maison de leur pere,* . . . 175

§. LXXII. *Si les enfans doivent être élevés dans la maison de leur pere,* ibid.

§. LXXIII. *Les parens doivent prendre garde de ne pas donner de mauvais*

exemples à leurs enfans , page 191

SECTION huitieme. *Des fautes pour lesquelles on ne doit pas châtier les enfans, de celles qui méritent châtimement , 194*

§. LXXIV. *Manquemens pour lesquels on ne doit pas châtier les enfans , 194*

§. LXXV. *Il ne faut pas proposer aux enfans les choses sous l'idée de devoir ; . . . 195*

§. LXXVI. *Il faut avoir égard à l'humeur des enfans en les instruisant , 197*

§. LXXVII. *Il ne faut pas laisser croupir les enfans dans la paresse , 201*

§. LXXVIII. *Adresse dont il faut se servir pour donner aux enfans de l'inclination pour ce qu'on veut leur enseigner , . . . 203*

§. LXXIX. *On ne doit pas quereller les enfans souvent & avec passion , 206*

§. LXXX. *Pour quel sujet il faut battre les enfans , . . . 208*

§. LXXXI. *Les châtimens employés mal-à-propos ne produisent que du mal , . . . 213*

§. LXXXII. *Il ne faut pas battre les enfans pour de simples manquemens , . . . 216*

§. LXXXIII. *Il faut souffrir dans les enfans plusieurs irrégularités aua-*

TABLE.

339

- chées à leur âge , . . page 217
- §. LXXXIV. Il faut convaincre les enfans par voie de raisonnement , 221
- §. LXXXV. Il faut instruire les enfans par des exemples , . . . 224
- §. LXXXVI. Par qui , en quel temps les enfans doivent être battus , 227
- §. LXXXVII. Combien peu d'occasions il y a de battre les enfans , . . 229
- §. LXXXVIII. Raisonnement sur le même sujet , . . . 232
- §. LXXXIX. On objecte que certains enfans d'un naturel intraitable ne voudroient rien apprendre , si on les traitoit avec douceur , . . . 234
- §. XC. Réponse à cette objection , 235
- §. XCI. Ce que doit faire un Précepteur auprès de son élève , . . 239
- §. XCII. Le Gouverneur d'un enfant doit l'instruire par son propre exemple , . . . 240
- SECTION neuvieme. De la nécessité qu'il y a de tenir un gouverneur auprès des enfans , & des qualités qu'il doit avoir , . . . 242
- §. XCIII. Sur le même sujet , ibid.
- §. XCIV. Qu'il ne faut pas considérer la dépense pour tenir un Gouverneur , . . . 245

§. XCV. *N'épargner ni soin ni argent pour un gouverneur, . page 247*

§. XCVI. *Le gouverneur d'un jeune-homme de bonne maison doit avoir de la politesse, . . . 249*

§. XCVII. *Il doit aussi connoître le monde, . . . 256*

SECTION dixieme. *Comment les parens doivent se familiariser avec leurs enfans, . . . 277*

§. XCVIII. *Sur le même sujet, ibid*

§. XCIX. *Avantage qu'il y a de traiter les enfans avec douceur, 279*

§. C. *Qu'un pere ne doit donner avis à son enfant qu'en qualité d'ami, 284*

§. CI. *Qu'un pere doit s'entretenir familièrement avec son enfant, & un précepteur aussi, . . . 286*

§. CII. *Maintenir l'amour & la crainte des enfans pour leurs supérieurs, 292*

SECTION onzieme. *On doit avoir égard au tempérament des enfans, . . . 293*

§. CIII. *Sur le même sujet, . . . ibid*

§. CIV. *Examiner le naturel des enfans, . . . 294*

§. CV. *Il faut tâcher de connoître la passion dominante des enfans, 295*

SECTION douzieme. *Il ne faut pas laisser prendre trop d'empire aux enfans, & pour quoi, . . . 297*

T A B L E. 341

- §. CVI. *Les enfans aiment naturellement l'empire,* . . . page 297
- §. CVII. *Il ne faut pas satisfaire les desirs des enfans,* . . . 299
- §. CVIII. *Distinction qu'il faut faire sur cela,* . . . 301
- §. CIX. *Sur le même sujet,* 308
- §. CX. *Il faut laisser aux enfans la liberté de suivre leur fantaisie dans leurs divertissemens,* . . . 309
- §. CXI. *Il faut empêcher les enfans de s'élever au-dessus de leurs camarades,* . . . 313
- §. CXII. *Il faut porter les enfans à la libéralité,* . . . 315
- SECTION treizieme. *Il ne faut pas souffrir que les enfans s'accoutument à pleurer,* . . . 322
- §. CXIII. *Les pleurs des enfans sont de deux sortes,* . . . ibid.
- §. CXIV. *Les pleurs des enfans sont quelquefois l'effet d'un mal réel,* 323
- §. CXV. *Les enfans sont portés à pleurer pour le moindre mal,* . . . 327
- §. CXVI. *Pour de certains pleurs il faut employer la sévérité pour les arrêter,* . . . 330

Fin de la Table du Tome premier.



